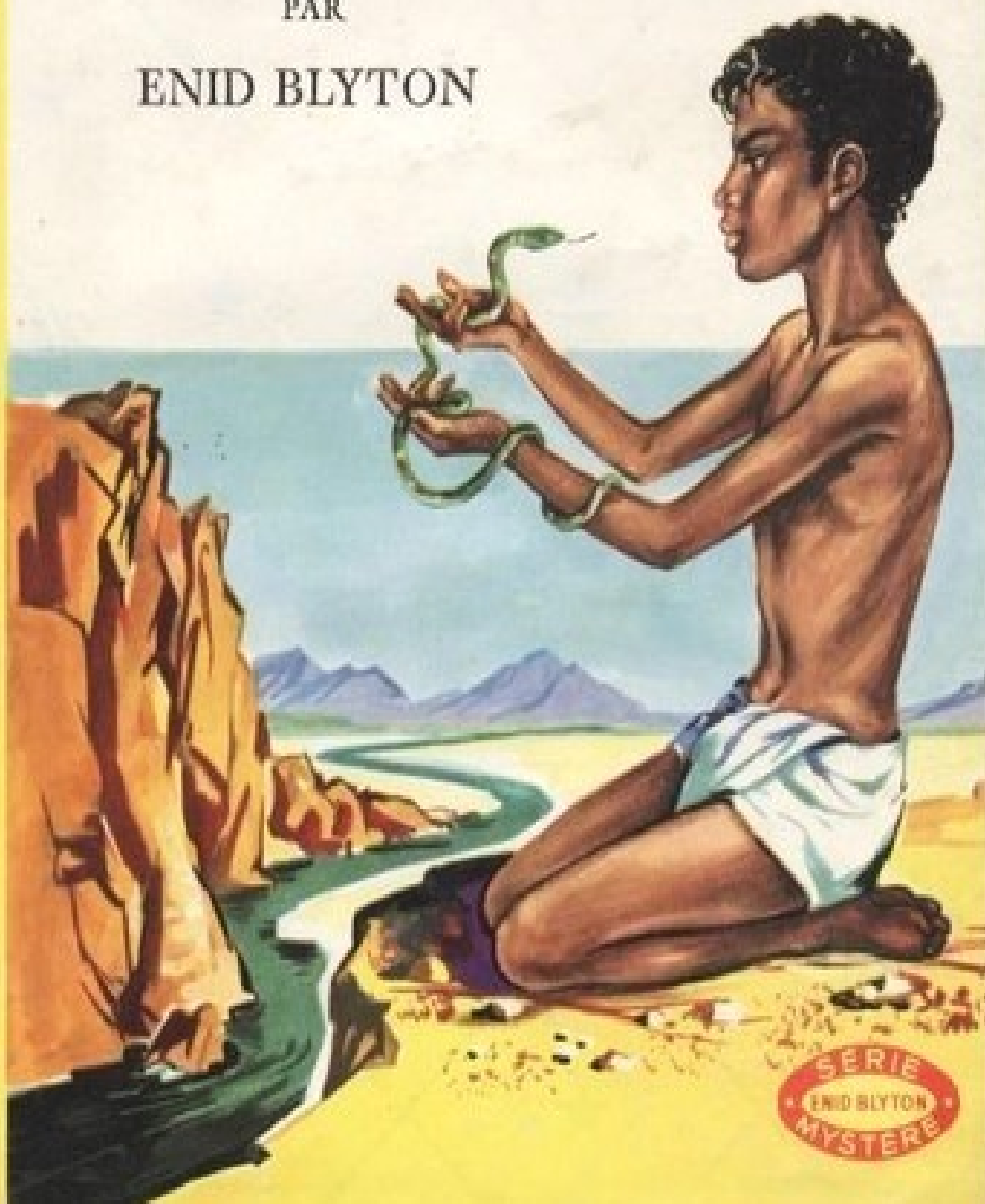

IDÉAL – BIBLIOTHÈQUE
LE MYSTÈRE
DE LA RIVIÈRE NOIRE
PAR
ENID BLYTON
SÉRIE
ENID BLYTON
MYSTÈRE

IDÉAL - BIBLIOTHÈQUE

ENID BLYTON

LE MYSTÈRE DE LA RIVIÈRE NOIRE



Enid BLYTON

LE MYSTÈRE DE LA RIVIÈRE NOIRE

UN pays exotique, brûlant de soleil et fertile en découvertes surprenantes... Une croisière sur un fleuve mystérieux... et c'est un nouveau départ vers l'aventure pour Henri, Jacques, Denise, Lucette et leur perroquet Kiki.

René et Mme Marchai accompagnent les enfants qui vont se trouver mêlés à une chasse aux bandits peu banale. Entraînés par les eaux tumultueuses de la rivière Noire, parviendront-ils à trouver le trésor du temple enseveli et à confondre le méprisable Raya Uma?

Que d'émotions les attendent !

DU MÊME AUTEUR

dans la Nouvelle Bibliothèque Rose

Série « Club des Cinq »

Le Club des Cinq
Le Club des Cinq contre-attaque
Le Club des Cinq en Vacances
Le Club des Cinq joue et gagne
Le Club des Cinq va camper
Le Club des Cinq en Randonnée
Le Club des Cinq au bord de la Mer
Le Club des Cinq et les Gitans
Le Club des Cinq en Roulotte
La Locomotive du *Club des Cinq*
Enlèvement au Club des Cinq
Le Club des Cinq et les Papillons
Le Club des Cinq et le Trésor de l'Ile
Le Club des Cinq et le Coffre aux Merveilles
La Boussole du Club des Cinq
Le Club des Cinq aux Sports d'Hiver
Le Club des Cinq et les Saltimbanques
Le Club des Cinq et le vieux Puits
Le Club des Cinq en embuscade
Le Club des Cinq se distingue

Série « Clan des Sept »

Un Exploit du Clan des Sept
Le Carnaval du Clan des Sept
Le Clan des Sept à la Rescousse
Le Clan des Sept et l'Homme de Paille
Le Télescope du Clan des Sept
Le Violon du Clan des Sept
L'Avion du Clan des Sept
Surprise au Clan des Sept
Le Cheval du Clan des Sept
Le Clan des Sept va au Cirque
Le Clan des Sept à la Grange aux Loups
Bien joué, Clan des Sept!

Série « Famille Tant-Mieux »

La Famille Tant-Mieux
La Famille Tant-Mieux en Péniche
La Famille Tant-Mieux en Croisière
La Famille Tant-Mieux à la Campagne
La Famille Tant-Mieux prend des vacances
La Famille Tant-Mieux en Amérique

Série « Mystère »

Le Mystère du vieux Manoir
Le Mystère des Gants verts
Le Mystère du Carillon
Le Mystère de la Roche percée
Le Mystère de l'Ile aux Mouettes
Le Mystère de Monsieur Personne
Le Mystère du Nid d'Aigle
Le Mystère des Voleurs volés
Le Mystère de l'Eléphant bleu
Le Mystère du Chien savant
Le Mystère du Chapeau pointu
Le Mystère des Singes verts

Série « Oui-Oui »

Oui-Oui au Pays des Jouets
Oui-Oui et la Voiture jaune
Oui-Oui Chauffeur de Taxi
Oui-Oui veut faire fortune
Bravo, Oui-Oui!
Oui-Oui va à l'École
Oui-Oui à la Plage
Oui-Oui et le Gendarme
Oui-Oui et la Gomme magique
Oui-Oui Champion
Oui-Oui et le Père Noël
Oui-Oui et le Cerf-Volant
Oui-Oui et le vélo-car
Oui-Oui et le chien qui saute
Oui-Oui part en voyage

Série « Belles Histoires »

Bonjour les Amis!
Histoires des quatre Saisons
Histoires de la Lune bleue
Deux Enfants dans un Sapin
Histoires du Coin du Feu
Histoires de la vieille Horloge

Fido, Chien de Berger

dans l'Idéal-Bibliothèque

Série « Club des Cinq »

Le Club des Cinq en Péril

Série « Six Cousins »

Les Six Cousins
Les Six Cousins en famille

Série « Deux Jumelles »

Deux Jumelles en Pension
Deux Jumelles et trois Camarades
Deux Jumelles et une Ecuyère
Hourra pour les Jumelles!
Claudine et les deux Jumelles
Deux Jumelles et deux Somnambules

Série « Mystère »

Le Mystère du Golfe bleu
Le Mystère de la Cascade
Le Mystère du Vaisseau perdu
Le Mystère de l'Hélicoptère
Le Mystère du Mondial-Circus
Le Mystère du Pavillon rose
Le Mystère de la Rivière noire
Le Mystère du Camp de Vacances
Le Mystère du Chat Siamois
Le Mystère de la Maison vide
Le Mystère du Sac magique
Le Mystère du Voleur invisible
Le Mystère de la Maison des Bois
Le Mystère du Chat Botté
Le Mystère du Camion fantôme
Le Mystère du Collier de Perles

dans les Grands Livres Hachette

3 titres en 1 volume :

Le Club des Cinq et le Trésor de l'Ile, Le Clan des Sept à la rescousse, Le Mystère de la Roche percée
Fido Chien de Berger, Le Club des Cinq va camper, Le Mystère du Nid d'Aigle

3/68

ENID BLYTON

LE MYSTERE DE LA RIVIERE NOIRE

ILLUSTRATIONS DE JEANNE HIVES



HACHETTE
258

TABLE



CHAPITRE PREMIER

QUATRE JEUNES CONVALESCENTS

PAUVRE KIKÏ! soupira une petite voix triste à la porte de la chambre à coucher. Pauvre Kiki ! Mouche-toi! »

Suivit un long reniflement, puis le bruit 'd'une toux. Ensuite, le silence, comme si la personne qui venait de parler était à l'écoute d'une réponse.

A l'intérieur de la chambre, Jacques se redressa dans son lit et jeta un coup d'œil implorant à Henri qui était couché dans le lit voisin.

« Riquet ! Te sens-tu assez bien pour supporter la présence de Kiki dans la pièce? Il a l'air si malheureux! Je voudrais tant le faire entrer...

~ D'accord, répondit Henri. Ma tête va mieux. Veille seulement à ce que ton perroquet ne fasse pas trop de bruit.»

Jacques se leva pour aller ouvrir à Kiki. Il n'était pas très assuré sur ses jambes. Henri et lui, ainsi que Denise et Lucette, venaient d'avoir une assez forte grippe. Henri, le plus malade de tous, avait dû se résigner à voir le perroquet exilé de la chambre à coucher des garçons : sa tête douloureuse n'aurait pu endurer plus longtemps le voisinage du malicieux oiseau qui imitait ses éternuements, sa toux, et jusqu'à sa façon de se moucher.

Dès que la porte fut ouverte, Kiki entra, huppe baissée.

« Pauvre vieux! dit Jacques en riant ~ et le perroquet vint immédiatement se percher sur l'épaule de son jeune maître. Pauvre Kiki! C'est la première Ibis que l'on te tient à l'écart! C'est que, vois-tu, quand on a mal à la tête, on n'a guère envie de t'entendre imiter toutes sortes de bruits. J'ai cru qu'Henri devenait fou le jour où tu t'es mis à vrombir comme un avion!

— Rien que d'y penser, je frissonne encore! » déclara Henri du fond de son lit.

Là-dessus il toussa et sortit son mouchoir. Kiki toussa aussi, mais avec discrétion. Jacques sourit.

« Ne fais pas ça, Kiki. Tu n'as pas la grippe, toi!

— Gripp! Gripp! Gripp! Mouche la gripp! s'écria Kiki avec enthousiasme et en commençant à rire.

— Tais-toi un peu, veux-tu? ordonna Jacques tout en se recouchant. Nous sommes encore trop faibles pour rire de tes réflexions stupides.

— Pauvre Kiki! soupira le perroquet en lui soufflant dans le cou.

— Allons, cesse de geindre! Nous allons tous mieux aujourd'hui. La température est tombée et j'espère que nous serons debout très bientôt. C'est tante Alice qui sera contente alors ! La pauvre a eu quatre malades à la fois sur les bras! »

La porte s'ouvrit avec précaution et tante Alice parut. C'était une aimable jeune femme, la propre mère d'Henri et de Denise Lefèvre. Plusieurs années auparavant, elle avait adopté deux orphelins, Jacques et Lucette Tirmont, qui l'appelaient « tante Alice ». Henri, Denise, Jacques et

Lucette s'entendaient vraiment comme frères et sœurs. Mais, alors que les deux premiers portaient une mèche de cheveux bruns formant houppe sur le front, Jacques et Lucette offraient le même type de « roux flamboyant » et leur visage était piqueté d'amusantes taches de son. « Ah ! Vous voilà réveillés ! constata l'arrivante en souriant. Comment vous sentez-vous? Voulez-vous du jus de fruits?

— Pas pour moi, merci, tante Alice, répondit Jacques. Je me sens soudain une faim de loup. J'aimerais bien un grand bol de café au lait avec une pile de tartines de beurre !

— Si l'appétit revient, c'est que tu vas vraiment mieux, déclara la jeune femme. Et toi, Riquet, que désires-tu?

— Rien, maman, merci. Je n'ai pas encore faim. Comment vont les filles?

— Presque bien. Mieux que vous, en tout cas. Elles sont en train de jouer aux cartes. Elles aimeraient bien venir vous retrouver ce soir, pour bavarder un moment, si vous ne vous sentez pas trop fatigués.

— Ça me ferait bien plaisir, dit Jacques. Et à toi, Riquet?

— Moi, je me sens encore faible... et pas d'humeur très sociable. Mais ça me passera. Je parie que demain je serai presque guéri. »

II ne se trompait pas. Le lendemain, en effet, Henri eut l'impression d'être redevenu lui-même. Kiki eut la permission de rire, de chanter, et même de faire sa fameuse imitation d'un train traversant un tunnel à toute allure. Les quatre enfants se trouvaient alors réunis et s'amusèrent beaucoup des facéties du perroquet. Mais quand le vacarme empira, la maîtresse de maison ne put y tenir. Elle fit irruption chez les enfants.

« Empêchez Kiki de faire tant de bruit! s'écria-t-elle. J'ai les nerfs à vif. Je ne peux plus le supporter! »

Denise regarda sa mère et l'embrassa avec tendresse.

« Pauvre maman, dit-elle, tu t'es trop fatiguée à nous soigner. Comme tu es pâle! Tu ne vas pas avoir la grippe, toi aussi? •

— J'espère que non, ma chérie. Et je vais pouvoir me reposer maintenant que vous voilà tous guéris. Allons, reprenez votre partie de cartes, mais empêchez Kiki de se déchaîner. »

Quand elle fut sortie, Henri se remit à distribuer les cartes.

« C'est vrai que maman n'a pas très bonne mine! murmura-t-il. J'espère que René l'emmènera en vacances quand il reviendra de... là où il est!

— Et où est-il, je me le demande! Voilà des jours et des jours que nous n'avons aucune nouvelle de lui! s'écria Denise.

— Dame! répondit son frère. René fait partie des Services secrets du gouvernement et il ne peut pas crier sur les toits où il se trouve. Mais je suppose que maman, elle, sait toujours où le joindre en cas d'urgence. Enfin, il finira bien par revenir tôt ou tard! »

René était le grand ami des enfants. Il les avait connus au cours de précédentes aventures. La mère de Denise et d'Henri étant veuve, il l'avait épousée quelques mois plus tôt. Mme Lefèvre était donc devenue Mme Marchai (bien que le véritable nom de René fut Plotin), car le jeune homme, qui travaillait pour le contre-espionnage, devait tenir son identité secrète. René avait vingt-huit ans et s'entendait très bien avec les quatre enfants. Souvent même ils avaient affronté ensemble le danger.

« Espérons, dit soudain Jacques, que René reviendra avant que nous soyons retournés en classe. Cette méchante grippe nous a pris vers le dix septembre et nous voici presque en octobre! Le trimestre est déjà commencé.

— René était déguisé quand il est parti, rappela Lucette.

— Oui, déguisé en vieux bonhomme! compléta Denise. Nous nous demandions qui était cet inconnu, tout voûté, qui causait au salon avec maman. Ses cheveux même étaient différents.

— Il portait une perruque, expliqua Jacques... A toi de donner, Denise! »

Denise s'exécuta, puis tendit la main vers l'appareil de radio.

« J'ai envie d'entendre un peu de musique ce soir. Et vous? Ça ne te fatiguera pas, Riquet?

— Mais non! Et cessez de me plaindre, vous autres! Je me sens tout à fait bien maintenant. Dire que j'ai été si malade, si déprimé! J'en ai presque honte. Je ne serais pas surpris s'il m'était arrivé de pleurnicher de temps à autre!

— Tu as pleuré une fois. Je t'ai vu! » déclara Jacques, sans pitié.

Henri rougit et, vexé, chercha immédiatement querelle à sa sœur sous prétexte qu'elle avait choisi un mauvais poste. Les trois autres éclatèrent de rire.

« Allons! s'écria Jacques. Voilà Henri guéri pour de bon. Il recommence à se disputer avec Denise! C'est bon signe, ça! »

Henri rougit un peu plus, puis reconnut ses torts de bonne grâce. Tout en parlant, il tournait le bouton de l'appareil de radio et finit par trouver une émission comique.

Bientôt, abandonnant leurs cartes, les enfants se contentèrent d'écouter. Soudain, une voix jaillit du poste :

« Police! Police! » s'écriait-elle sur le mode le plus aigu.

Tout aussitôt, Kiki se mit à faire une merveilleuse imitation de ce qu'il entendait et hurla : « Police! Police! » aussi fort qu'il le put.

« Tais-toi, Kiki! ordonna Jacques en se tordant de rire. Si tu continues, tu vas nous attirer des ennuis. La véritable police va accourir et alors... »

Au même instant on frappa à la porte de la chambre. Puis une grosse voix s'éleva de l'autre côté du battant.

« Quelqu'un a appelé la police? Me voici! Au nom de la loi, ouvrez ! »

La porte s'ouvrit lentement. Les enfants, très étonnés, ne bougeaient ni ne parlaient. Se pouvait-il vraiment, que la police ait été alertée par les cris de Kiki?

Soudain, dans l'entrebâillement, parut un visage souriant, aux yeux pétillants de malice : le visage d'un jeune

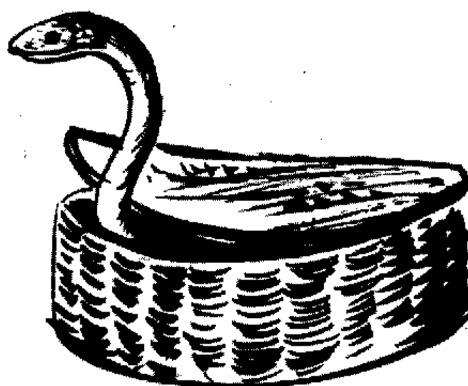
homme à l'épaisse chevelure bouclée que Jacques, Henri, Denise et Lucette reconnurent tout de suite.

« René! » s'écrièrent-ils en chœur.

Puis les quatre enfants bondirent sur leurs pieds et se précipitèrent à la rencontre du nouveau venu. Celui-ci, qui était grand et mince, entra dans la pièce.

« Oh! René! Vous voici enfin de retour!... Nous ne vous avons pas entendu rentrer... Gomme nous sommes heureux de vous voir!... »

Tous parlaient à la fois et faisaient fête à leur ami.





CHAPITRE II

DES VACANCES INATTENDUES

RENÉ, souriant, alla s'asseoir sur le lit de Jacques tandis que Kiki, ravi de le revoir, venait se percher sur son épaule et lui mordillait l'oreille en signe de bienvenue.

« Alors? dit le jeune homme. Il paraît que vous relevez tout juste de maladie? J'espère que vous serez vite d'aplomb maintenant que je suis de retour!

— René, d'où venez-vous? demanda Lucette.

— Chut, ma petite! Mission secrète! Je ne peux rien dire!

— Mais vous allez rester avec nous à présent? s'enquit Denise, pleine d'espoir.

— Oui... dans la mesure où cela dépendra de moi. Il est temps d'ailleurs, que quelqu'un prenne soin de votre

mère. Elle a maigri et s'est beaucoup fatiguée à vous soigner tous les quatre. Il lui faut à tout prix du repos;

— Oh! tout ira bien maintenant que les enfants sont sur le chemin de la guérison », déclara en souriant Mme Marchal qui était entrée sur les pas de son mari.

Pour épargner aux enfants la fatigue de descendre au rez-de-chaussée, toute la famille, ce soir-là, prit son repas dans la chambre des garçons. La réunion fut très gaie et Kiki, à lui seul, montra autant d'entrain que tous les autres réunis.

Cependant, après le dessert, Lucette se sentit soudain fort lasse. Denise, Henri et Jacques n'étaient guère plus vaillants. Tous furent invités à se coucher bien vite.

Le lendemain, le médecin passa voir ses malades, comme d'habitude. La nuit avait fait des merveilles et il les trouva beaucoup mieux.

« D'ici un jour ou deux, déclara-t-il, ils pourront descendre et même sortir un peu dans le jardin.

— Quand seront-ils en mesure de retourner en classe? demanda Mme Marchai au docteur.

— Oh ! pas avant plusieurs jours, répondit celui-ci à la grande surprise des enfants. Il leur faut un changement d'air. Je conseille un séjour de deux semaines environ dans un pays ensoleillé, au climat chaud. Leur grippe a été particulièrement forte et ils risqueraient de passer un mauvais hiver si la guérison n'était pas complète. Un dépaysement s'impose.

— Je vais réfléchir à la question, assura René, et tâcher d'envoyer quelque part nos quatre convalescents. Mais je ne veux pas que ma femme aille avec eux. Elle aussi a besoin de reprendre des forces! »

Quand le médecin fut parti, Denise s'exclama : « Quelle chance! Nous allons avoir des vacances supplémentaires! Où allez-vous nous expédier, René?

— Hum! murmura l'interpellé. Je ne vois guère que la Côte d'Azur!

— Il faut que nous trouvions là-bas quelqu'un capable de les surveiller! objecta Mme Marchai. Ce ne sera peut-être pas facile!»

Mais les projets de la famille Marchai allaient être changés du tout au tout par un curieux concours de circonstances... Le jour suivant, très tard dans la soirée, un appel téléphonique éveilla en sursaut René et sa femme. Les enfants continuèrent à dormir, mais Kiki, lui, dressa l'oreille. Le perroquet entendit René décrocher l'appareil, parler à voix basse pendant quelque temps, puis raccrocher.

« Ping! » fit le récepteur au moment où René le remit en place.

« Ping! Ping pong! » commenta Kiki en fourrant sa tête sous son aile et en se rendormant presque aussitôt.

Le lendemain matin, les enfants constatèrent que René n'était pas là pour le petit déjeuner.

« Où est-il passé? demanda Denise en désignant sa place vide. Je ne l'ai pas entendu siffler en se rasant, ce matin.

— Hélas, répondit tristement Mme Marchai, René a dû partir de toute urgence cette nuit. Un appel téléphonique des Services secrets du gouvernement, comme d'habitude, bien sûr! Une question pour laquelle on avait besoin de le voir sans délai. Il a pris la voiture et s'est mis en route sur-le-champ. J'espère qu'il sera de retour vers onze heures... et surtout qu'il ne sera pas obligé de disparaître encore pendant de longues semaines! Ce serait trop de malchance : il vient juste de rentrer de mission! »

Quand René reparut, vers onze heures et demie, il fut accueilli par une avalanche de questions.

« René! Où êtes-vous allé? s'écria Denise. Vous ne repartirez pas tout de suite, dites?

— Un peu de patience, voyons! Où est ta maman, Denise?

— Dans le salon. Quand vous lui aurez parlé, vous nous mettrez au courant, n'est-ce pas? » demanda Henri d'un ton suppliant.

René se rendit au salon dont il ferma la porte au nez des quatre impatients. Ceux-ci échangèrent des regards consternés.

« Je parie qu'il va repartir pour une nouvelle mission

secrète! murmura Jacques d'un air sombre. Pauvre tante Alice! Alors qu'elle espérait enfin passer quelques jours de vacances avec lui! »

Le conciliabule entre René et sa femme dura une demi-heure. Puis la porte s'ouvrit et les enfants furent autorisés à entrer. Ils ne se firent pas prier et se précipitèrent. Kiki, perché sur l'épaule de Jacques, poussa un cri de guerre.

« Chut, Kiki! intima Jacques. Ce n'est pas le moment de parler!

— Écoutez bien, commença René dès que la petite troupe se fut installée sur des sièges divers. Il faut que je reparte pour mon travail... »

Les enfants poussèrent un gémissement de protestation.

« Nous l'avions deviné! déclara Lucette, toute triste, Et dire que vous venez à peine de rentrer !

— Où allez-vous? demanda Jacques, dévoré de curiosité.

— Je ne sais pas très bien encore moi-même, avoua René. Mais voici de quoi il retourne (ceci dit sous le sceau du secret!) : il faut que j'exerce une surveillance discrète sur un individu tenu pour suspect par notre gouvernement. Celui-ci ignore au juste à quelles activités se livre actuellement la louche personnage, aussi faut-il que je m'en assure. Je dois partir d'ici quelques jours, à bord d'un avion spécialement affrété pour moi...

— Vous resterez longtemps absent? demanda Henri.

— Peut-être une semaine, peut-être deux. En tout cas, deux choses sont essentielles : d'abord personne ne doit soupçonner que je suis en mission officielle, c'est-à-dire que je travaille pour le gouvernement, ensuite... il est fort indiqué que je vous emmène tous avec moi, car le pays où je dois aller est chaud et ensoleillé. »

Un silence de stupéfaction accueillit cette déclaration, puis ce furent des cris de joie. Lucette sauta au cou de René.

« Nous *tous!* s'écria-t-elle. Tante Alice aussi! Quel bonheur! Mais comment cela est-il possible?

— Je vous le répète : nul ne doit se douter que je suis

en service commandé. J'entends donc passer pour un innocent particulier qui emmène toute sa famille convalescente en voyage, femme, enfants... et perroquet! Comme cela, je n'aurai pas l'air d'être en mission! »

Les enfants ne pouvaient contenir leur joie. Une ou deux semaines de vacances, à l'étranger, avec René et Mme Marchai! Ils avaient l'impression de vivre un rêve!

« Donnez-nous des précisions sur l'endroit où nous allons, supplia Lucette.

— Je ne ceux vous nommer ni la ville (il y en aura peut-être plusieurs!) ni même le pays.

— Y aura-t-il du danger pour vous? s'inquiéta Denise.

— Je ne pense pas, répondit le jeune homme. De toute manière, soyez sûrs qu'il n'y en aura pour aucun de vous. Vous imaginez bien qu'autrement je vous laisserais ici!... Ah! et puis cessez de me bombarder de questions! Je ne vous dirai rien de plus. Je ne connais pas encore moi-même les détails de mon voyage. Je me suis contenté de proposer en haut lieu la ligne générale de mon plan : vous emmener avec moi pour me servir de camouflage, ainsi que je viens de vous l'expliquer. Mes supérieurs ont approuvé mon idée. Maintenant, c'est à eux d'organiser l'affaire. Ils me préviendront en temps utile. Bien entendu, j'ai votre parole de ne souffler mot de tout cela à qui que ce soit. N'en parlez même entre vous qu'à voix basse. Promis?

— Promis! s'exclamèrent les enfants d'une seule voix.

— C'est un secret que nous saurons garder! ajouta Lucette.

— C'est un secret! hurla Kiki en se trémoussant sur l'épaule de Jacques. Un secret! Un secret! Essuyez vos pieds! Mouche ton nez!

— Ma foi, dit René en riant, si quelqu'un doit me trahir, ce sera Kiki. Voyons, Kiki, ne peux-tu tenir ta langue? »

En tout cas, si le perroquet était bavard, René savait bien que les enfants ne le seraient pas. Il pouvait leur faire confiance.

Henri, Jacques, Denise et Lucette sortirent du petit

salon dans un état de surexcitation indescriptible. Ils se dépêchèrent de monter l'escalier et, pour mieux s'isoler encore, allèrent s'enfermer dans le grenier.

« Eh bien, dit alors Henri sur un ton d'indicible satisfaction, qui se serait attendu à ça?

— Louée soit cette grippe! murmura Jacques avec ardeur.

— Et maintenant, parlons un peu de cette affaire, proposa Denise. Elle promet d'être passionnante!

— C'est ça, approuva Henri, parlons-en.,, mais à voix basse... comme nous l'a recommandé René! »





CHAPITRE III

VERS L'AVENTURE!

CETTE fin de semaine-là, l'agitation fut à son comble. Le téléphone ne cessait de tinter et, pour finir, une discrète petite auto noire vint se garer devant la villa des Marchai, dans la soirée du lundi. Trois hommes en sortirent, que René fit vivement entrer. Après quoi il appela les garçons :

« Henri! Jacques! Allez vous installer dans la voiture qui est devant notre porte et restez aux aguets. Je ne crois pas que vous aperceviez de suspects, mais on ne sait jamais. Mes visiteurs sont des personnages importants. Ils ne pensent pas avoir été suivis, cependant mieux vaut s'en assurer. Ouvrez donc l'œil. Je compte sur vous. »

Tout pénétrés de leur importance, les deux garçons se glissèrent à l'intérieur de l'auto noire et se tinrent immobiles

et silencieux, se raidissant un peu chaque fois qu'une autre voiture s'engageait dans le chemin. Toutefois, il ne se passa rien, ce qui lès déçut un peu. Gela dura près de trois heures. Henri et Jacques commençaient à être fatigués de ce guet inutile quand enfin la porte d'entrée s'ouvrit. Quatre ombres sortirent dans le jardin, puis s'approchèrent d'eux,

« Rien à signaler, René! » chuchota Jacques en s'apprêtant à descendre à la suite d'Henri.

Juste à ce moment, Kiki, que son maître avait obligé à garder le silence jusque-là, décida de se manifester.

« Police! se mit à crier le perroquet. Police! Trrrriii!-»

Et il imita à la perfection un sifflet d'agent de police, tel celui qu'il avait entendu dans l'émission de radio de la semaine précédente. René, lui, qui n'avait pas encore entendu É.iki dans son dernier répertoire, sursauta, comme électrisé. Ses trois compagnons en firent autant. Tous quatre jetèrent autour d'eux des regards inquiets.

« Ce n'est que Kiki, avoua Jacques d'un ton piteux. Je vous prie de m'excuser, René. Je suis désolé... »

Et le jeune garçon se dépêcha de rentrer avec Henri, laissant les quatre hommes encore mal revenus de leur émotion. Kiki, se sentant coupable, quitta l'épaule de son jeune maître et alla se cacher tout au fond de la corbeille à papiers.

Du dehors parvint à Mme Marchai et aux enfants le bruit de la voiture qui démarrait. Peu après, René revint.

« Eh bien, s'écria-t-il, qu'est-ce qu'il a pris à Kiki de se mettre à appeler la police comme ça? Et ce sifflet! Ma parole, je crois encore l'entendre résonner à mes oreilles! Où est passé ce vilain oiseau? J'ai deux mots à lui dire!

— Il doit se cacher quelque part, murmura Jacques. Il a compris qu'il s'était mal conduit. L'autre jour, à la radio, il a entendu crier « Police » et- siffler comme ça. Ça lui a plu et il répète de temps à autre le numéro!... Mais dites-nous plutôt, René... Avez-vous des nouvelles?

— Oui, pas mal! Et d'assez agréables... Pour tout vous avouer, je crois que ce voyage va être une véritable partie de plaisir?

— Vraiment, René? s'écria Mme Marchai. Comment, cela?

— Tout d'abord, je sais à présent à quel endroit exact nous allons. Je ne prononcerai aucun nom, car Kiki se cache sans doute dans cette pièce et je ne désire pas qu'il aille clamer notre lieu de destination à tous les échos. Sachez seulement que c'est fort loin d'ici. Mais cela n'a pas d'importance puisque nous ferons le trajet en avion. Par ailleurs, les autorités ont décidé de mettre à notre disposition un assez gros bateau à moteur qui nous permettra de circuler sur la rivière et d'explorer la région. Ceci, bien entendu, facilitera beaucoup mon enquête.

— Un bateau à moteur! répéta Henri avec enthousiasme. Ça, c'est épatant! Comme nous allons nous amuser!

— Je le crois volontiers, opina sa mère en riant. Quand partirons-nous, René? C'est qu'il faut que je m'occupe des bagages !

— Nous prendrons l'avion mercredi soir. Cela ne te laisse guère de temps, je le crains.

— Peu importe, je serai prête.

— Très bien. A l'arrivée, tout est prévu pour nous recevoir. Nous n'aurons à nous inquiéter de rien. »

Là-dessus, tout le monde se mit à parler à la fois. Soudain, au beau milieu de l'animation générale, on perçut une sorte de hoquet.

« C'est Kiki, expliqua Jacques. Il fait toujours ça quand il est ennuyé ou quand il a honte... Je crois qu'il est tout contrit de sa sortie de tout à l'heure. Mais où donc se cache-t-il? »

Les enfants se mirent à chercher partout, derrière les rideaux, sous la table et les chaises. Kiki n'était nulle part. Chacun commençait à se sentir très intrigué quand un second hoquet sortit des profondeurs de la corbeille à papier.

« Pauvre Kiki! dit une voix geignarde. Pauvre Kiki!

— Il est dans la corbeille à papier! » s'écria Lucette en se baissant et en commençant à vider celle-ci.

Tout au fond, en effet, elle découvrit Kiki, qui surgit, la huppe basse, l'air piteux. Le perroquet sortit de sa cachette et se dirigea vers Jacques en se dandinant sur le

parquet. Il lui monta sur un pied, grimpa le long de sa jambe et se hissa péniblement jusqu'à son épaule en s'accrochant à ses vêtements.

« Ma parole, tu ne sais donc plus voler ! plaisanta Jacques, amusé. Allons, cesse de prendre cet air malheureux, mais n'appelle plus la police et ne te risque pas à siffler de nouveau !

- Réjouis-toi au contraire, Kiki! s'écria Denise. Tu vas partir en voyage avec nous! »

Mais le perroquet continuait à arborer un air affligé, comme s'il était bel et bien repentant. Il finit par se cacher la tête contre le cou de Jacques. Cependant, comme on faisait exprès de ne plus lui prêter attention, il ne tarda pas à redevenir lui-même et à se mêler de nouveau à la conversation, selon son habitude.

Soudain, Mme Marchai poussa une exclamation horrifiée :

« Mon Dieu! Savez-vous l'heure qu'il est? Bientôt minuit! Et ces enfants qui relèvent juste de maladie! Vite, vite, au lit, petits malheureux! Sans quoi, vous allez rechuter, c'est certain. »

Henri, Jacques, Denise et Lucette montèrent se coucher sans cesser de rire et de bavarder. Ils se sentaient déjà bien remis de leur grippe et la joyeuse excitation qu'ils devaient à la perspective d'un beau voyage à l'étranger achevait de leur restituer tout leur entrain.

« Je me demande pour quel pays nous allons nous envoler? murmura Henri d'un ton rêveur quand Jacques et mi eurent regagné leur chambre. René ne nous l'a pas dit, même quand tu t'es éloigné un moment avec Kiki et que celui-ci, par conséquent, ne risquait pas d'entendre.

- Oh! René préfère toujours être plutôt trop prudent lorsqu'il est question de son travail, tu le sais! répondit Jacques. D'ailleurs, qu'est-ce que cela fait? J'aime bien cette atmosphère mystérieuse, moi. C'est amusant de ne pas savoir où l'on va!

- Lucette serait fâchée si elle m'entendait, mais je suis certain que nous allons connaître une nouvelle aventure déclara Henri au bout d'un moment. Allons, couchons-nous vite maintenant.



Kiki surgit, la huppe basse, Pair piteux.

Les deux jours qui suivirent furent employés à faire les bagages. Mme Marchai ressortit les vêtements d'été et les garçons descendirent les valises du grenier. Kiki allait de l'un à l'autre et se rendait insupportable par son bavardage incessant.

Enfin, le mercredi soir, tout fut prêt. René glissa les clefs des valises dans son gousset Mme Marchai jeta un dernier coup d'œil sur son intérieur dont une femme de ménage devait venir s'occuper chaque jour. Enfin, René sortit la voiture du garage et... en route pour l'aérodrome!

Il faisait nuit quand on y arriva. Des lumières brillaient un peu partout. Un haut-parleur diffusait des informations :

« L'avion venant de Rome s'apprête à atterrir... L'avion pour Genève partira avec dix minutes de retard... »

« Restez là, dit René à sa femme et aux enfants en les installant dans un petit salon d'attente. Je vais aller voir si notre avion est prêt... »

II faisait chaud dans la pièce et les cinq voyageurs commençaient à s'endormir quand René reparut.

« Allons-y! Tout est paré. Par ici... Restez groupés, les enfants. Et toi, Jacques, veille à ce que Kiki ne fasse pas de bruit. Fourre-lui la tête sous ton manteau au besoin! »

Jacques suivit ce conseil, qui ne plut qu'à moitié au perroquet. Enfin, tous furent bientôt à bord de l'appareil. Encore quelques minutes puis celui-ci décolla pour s'envoler dans la nuit calme. Le temps était beau, le ciel clair. Les étoiles scintillaient.

Les uns après les autres, Henri, Jacques, Denise et Lucette s'endormirent au creux de leurs sièges confortables. Kiki en fit autant dans les bras de Jacques.

Le jour était levé depuis longtemps et un brillant soleil dorait l'horizon quand les jeunes passagers s'éveillèrent le lendemain matin.

« Encore deux ou trois heures et nous serons arrivés, leur dit René. En attendant, voici de quoi déjeuner », ajouta-t-il en distribuant thermos et sandwiches à la ronde.

Et tous se mirent à dévorer à belles dents.



CHAPITRE IV

AU PAYS DU SOLEIL

LES ENFANTS s'amusèrent à regarder à travers les hublots le paysage qui défilait au-dessous d'eux. Enfin, l'appareil survola un aérodrome et se posa sur une longue piste. La passerelle fut dressée, on déchargea les bagages. Les passagers descendirent.

Une puissante voiture attendait René et les siens, pilotée par un chauffeur au teint bronzé. Tous s'installèrent à l'intérieur et l'auto démarra.

« Vous voyez que tout a été prévu pour nous recevoir, dit René. L'endroit où nous nous rendons s'appelle Barira. Nos chambres sont retenues dans un hôtel confortable. Je préfère éviter d'établir mon quartier général dans une grande ville où je risquerais d'être reconnu. Pour plus de prudence, d'ailleurs, je porterai des lunettes noires. »

Barira se trouvait à trois heures de route de l'aérodrome. La route elle-même était plutôt mauvaise et la voiture faisait parfois de légères embardées à cause des ornières. Certaines des régions traversées étaient boisées, d'autres, au contraire, parfaitement désertiques. On arriva enfin et le chauffeur s'arrêta devant un hôtel blanchi à la chaux.

Le directeur en personne vint accueillir ses hôtes. C'était un petit homme tout rond, qui parlait français. Il s'inclina devant les arrivants et donna des ordres à son personnel, dans une langue inconnue. Deux ou trois domestiques se précipitèrent pour décharger les valises des voyageurs.

« Si madame désire se rafraîchir... proposa l'aimable directeur. Les chambres sont prêtes! Soyez les bienvenus ici ! »

Les chambres en question étaient spacieuses, bien aérées et pourvues d'un mobilier très simple. Les enfants furent ravis de constater qu'ils disposaient de douches particulières. Quand les garçons eurent fait leur toilette, Jacques demanda à Henri :

« As-tu une idée de l'endroit où nous sommes, mon vieux? Barira... Amusant, ce nom, mais cela ne m'éclaire pas beaucoup sur le pays lui-même! »

René entra dans la chambre au même instant.

« Allons, comment êtes-vous installés? Où sont Denise et Lucette? Ah! leur chambre est voisine de la vôtre? Parfait! Notre appartement se trouve de l'autre côté du palier. Le repas aura lieu d'ici un quart d'heure. Venez frapper à notre porte lorsque vous serez prêts.

- Dites, René, en quelle partie du monde sommes-nous? s'enquit Jacques. Les hommes que nous avons vus jusqu'ici ressemblent à des Arabes. »

René se mit à rire.

« C'est vrai, vous ignorez encore où nous nous trouvons. Eh bien, sachez que Barira n'est pas très loin de la frontière syrienne. Contentez-vous de cette indication... Dites aux filles de se joindre à vous quand elles seront prêtes de leur côté. A tout à l'heure. »

Le repas fut très gai, le menu soigné, Kiki obtint son petit succès personnel auprès du directeur de l'hôtel et des serveurs.

« Bonjour, Coco! lui dit le directeur en signe de bienvenue à table.

— Coco-Kiki! rectifia le perroquet avec dignité. Essuie-toi les pieds et ferme la porte! »

Ce qui fit rire tout le monde. Après le déjeuner, les voyageurs allèrent s'asseoir dans une véranda qui donnait une ombre agréable. La décoration florale y attirait des quantités de papillons aux brillantes couleurs. L'endroit était vraiment très confortable.

Le lendemain, chacun étant bien reposé, on s'inquiéta de la croisière que la famille Marchai devait faire à bord du bateau à moteur mis à sa disposition, et qui durerait au moins une semaine. René étala sur la table une carte indiquant tous les méandres de la rivière et désigna du doigt différents points :

« Nous partirons d'ici, où nous attend le bateau. Puis, pour commencer, nous irons là... vous voyez? Ensuite, nous continuerons à descendre le courant jusqu'à cette ville qui s'appelle Ala-ou-iya. Je vous y laisserai alors pour faire une brève enquête aux environs. J'espère y apprendre quelques nouvelles fraîches au sujet de mon suspect... Peut-être même pourrai-je emmener Henri et Jacques avec moi.

— Quel est le nom du bonhomme après lequel vous courez? demanda Jacques.

— Il se fait appeler Raya Uma, répondit René, mais personne ne connaît son vrai nom. On ne sait même pas au juste à quelle nationalité il appartient. La seule chose dont on soit certain, c'est qu'il est homme à provoquer des troubles et qu'il faut le tenir à l'œil. Je n'ai aucune idée de la raison pour laquelle il se trouve actuellement dans ce pays. Peut-être y séjourne-t-il pour un motif innocent, mais, le connaissant comme je le connais, cela m'étonnerait beaucoup. D'ailleurs, la mission que Ton m'a confiée n'est pas très difficile : je dois retrouver la trace de notre



suspect, découvrir à quelles activités il se livre et rentrer faire mon rapport. Rien d'autre... Comme vous le voyez, c'est un travail qui ne présente aucun danger. Dans le cas contraire, vous le pensez bien, je ne vous aurais pas emmenés !

— Oh! protesta aussitôt Henri. Même s il y avait eu du danger, cela nous aurait été égal! Nous ne détestons pas l'aventure, n'est-ce pas, Jacques? »

René se mit à rire.

« Vous et vos aventures!... Et maintenant, écoutez-moi : cet homme, Uma, ne me connaît pas personnellement. Il ne m'a jamais rencontré, mais il peut avoir été averti qu'on envoyait quelqu'un pour surveiller ses faits et gestes. Dans ce cas-là, il est évidemment sur le qui-vive. Si quelqu'un vous pose des questions, répondez de la manière la plus candide. Dites que vous relevez de maladie et que vos parents vous ont emmenés dans ce pays pour achever votre convalescence. Ce ne sera d'ailleurs pas un mensonge.

— Bien, dit Jacques. A quoi ressemblé cet Uma?

— Voici des photographies de lui », annonça René en tirant quelques instantanés de son portefeuille. Les enfants se penchèrent dessus, puis manifestèrent leur étonnement.

« Mais... ces photos représentent des hommes différents! s'écria Denise.

— On pourrait le croire, en effet. Il s'agit cependant d'un seul : Uma! Il possède à fond l'art du déguisement. La seule chose qu'il ne peut pas cacher est une longue cicatrice blanchâtre, ressemblant à une ligne sinueuse, qui marque son avant-bras droit. Et quand je dis qu'il ne peut pas la cacher, c'est une façon de parler, car il lui suffit de porter une chemise ou une veste pour qu'on ne la voie pas. Il est rare qu'un homme circule les bras nus. »

René rassembla les photos et les replaça dans son portefeuille.

« II est peu probable que vous puissiez le reconnaître si vous le rencontrez, ajouta-t-il. Aussi, ne vous mettez pas à soupçonner tous les gens que vous croiserez chemin faisant. Vous ne feriez que gâcher vos vacances. Je sais où je peux trouver des gens qui le connaissent et ils me renseigneront à son sujet: Du reste, il est possible qu'il ait déjà quitté le pays. Il lui arrive de se déplacer rapidement. Peut-être a-t-il pris l'avion pour l'Amérique ou l'Australie. Cet Uma est vraiment un être peu ordinaire! »

La famille Marchal, installée sur des sièges de jardin, tenait sa réunion dans le parc de l'hôtel. Soudain, quelque chose de long et de sinueux, glissa contre la chaise de René et disparut sous un buisson. Le jeune homme fit un bond et retint d'une main ferme Henri qui s'élançait déjà.

« Arrête, Riquet! Tu as beau posséder un joli talent de charmeur de bêtes, ne t'amuse pas avec celles de ce pays. Ce serpent est sans doute venimeux! »

Denise laissa échapper un petit cri.

« C'était donc un serpent! Moi qui en ai une peur affreuse! Je ne savais pas qu'il y en avait par ici. Henri, ne cherche pas à en attraper un!

— D'accord! dit Henri en se rasseyant. Je serai prudent.

— J'insiste, reprit René, pour que tu renonces à fourrer des bestioles dans tes poches comme tu le fais d'habitude, Henri. Cela pourrait te jouer de mauvais tours. »

Mais depuis que Denise savait qu'on risquait de rencontrer des serpents dans le jardin, elle n'osait plus faire un pas et avait l'air affolé. Apprenant ses craintes, le directeur chercha à la rassurer.

« II est exact qu'il y a beaucoup de serpents par ici, de grande taille, mais sans danger. C'est surtout des petits qu'il faut vous méfier. La plupart sont venimeux, en particulier celui que nous appelons « serpent bargua » dans la région! Ne vous avisez pas de le toucher. Vous le reconnaîtrez facilement : il est tout vert, avec des taches rouges et jaunes! »

Denise, bien entendu, était moins rassurée que jamais après ce discours. Tout contrit en voyant qu'il n'avait fait que l'effrayer davantage, le directeur chercha à réparer sa maladresse.

« Je vous demande pardon, dit-il avec gentillesse. Voici quelque chose pour vous consoler. »

Et il fit servir aux enfants un plateau chargé de fruits confits et d'autres friandises. Denise, très gourmande, en oublia ses peurs et se détendit aussitôt. Elle remercia le directeur qui disparut en se frottant les mains. Les enfants firent honneur aux sucreries et la journée se termina très agréablement... sauf pour Kiki qui faillit attraper une indigestion. Tout le monde se coucha de bonne heure en prévision de la croisière qui devait commencer le lendemain.



CHAPITRE V

SUR LA RIVIÈRE NOIRE

LE JOUR suivant, donc, on partit de bonne heure pour rejoindre la rivière. La voiture roulait vite sur la route blanche. Ça et là, des indigènes se reculaient pour lui faire place.

« Regardez ces gens! dit Lucette. On dirait qu'ils sortent tout droit des contes orientaux.

— Il est vrai, constata René, que leurs mœurs et leurs villages mêmes n'ont guère changé depuis les temps antiques. Cependant, le progrès a pénétré jusqu'à eux sous diverses formes : la radio, par exemple, les montres et les établissements sanitaires. Et puis, bien entendu, le cinéma...

— En tout cas, ajouta Denise en regardant par la portière, la plupart de ces personnages sont pittoresques.

Admirez ce vieillard à la barbe blanche ! Et cette femme qui porte une cruche sur la tête!

— Oh! Des chameaux! s'écria Henri avec enthousiasme. En voici un tout petit. Un bébé chameau! Je n'en avais jamais vu de ma vie. J'aimerais bien qu'il soit à moi.

— Tu ne pourrais pas le fourrer dans ta poche comme tu le fais pour les souris et les hannetons! railla Denise.

— Vous ne trouvez pas que les chameaux ont l'air triste et ennuyé? demanda Lucette.

— C'est vrai, acquiesça René. Et celui-ci remue son nez comme si l'odeur d'essence de notre voiture lui déplaisait. »

Après ce chameau dédaigneux, les enfants aperçurent de patients et humbles petits ânes que leurs propriétaires chargeaient tellement qu'on se demandait comment les pauvres pouvaient avancer avec tout ce qu'ils avaient sur le dos... Ils virent aussi quantité d'oiseaux, ce qui fit regretter à Jacques, plein de curiosité pour tout ce qui volait, d'avoir oublié son *Traité des Oiseaux* au moment du départ.

« Console-toi, lui dit Henri, en songeant que tu as, du moins, emporté tes jumelles. Elles te serviront à observer les espèces que tu ne connais pas encore. »

Soudain, on arriva en vue d'un cours d'eau d'un bleu extrêmement foncé,

« Est-ce notre rivière? s'enquit Denise, très agitée. Comme elle est large! Il me tarde de naviguer dessus! »

C'était la rivière, en effet, et sa largeur était considérable : la rive opposée semblait fort éloignée. Le bateau à moteur réservé aux Marchai les attendait, amarré à un petit embarcadère. Il était net et propre, tout comme l'indigène qui se trouvait à bord et qui accueillit les voyageurs avec un grand salut. L'homme parlait français.

« Je m'appelle Tala, dit-il en s'inclinant. Tala veille sur le bateau. Tala veille aussi sur vous. »

Après quoi il aida ses nouveaux maîtres à monter à bord. Le bateau était juste assez grand pour contenir tout le monde. On étouffait dans la cabine centrale, mais les Marchai se promirent d'y séjourner le moins souvent possible.

« Et les nuits sont assez chaudes, déclara René, pour que nous délaissions les couchettes et que nous dormions sur le pont. A condition d'installer des moustiquaires, ce sera parfait !

- Est-ce qu'on part maintenant, tout de suite, sur-le-champ, immédiatement? » demanda Tala, très fier de faire étalage de son vocabulaire.

Ce Tala avait des yeux noirs et brillants, d'impeccables dents blanches, et il plut dès l'abord aux enfants.

« Oui, répondit René. Tout de suite. »

Le bateau démarra sans à-coup. Le moteur faisait très peu de bruit. Les passagers offraient avec délice leur visage à la brise. Les enfants s'étaient assis sur le pont et regardaient filer les rives.

Mme Marchai descendit jusqu'à la minuscule cambuse pour voir de quelles provisions elle disposait. Puis elle appela son mari.

« René! Regarde un peu! Il y a de quoi nourrir une armée! Et quels aliments de choix! Il y a même du beurre et du lait dans le réfrigérateur. Il faut que tu sois considéré comme un personnage bien important pour qu'on prenne si grand soin de toi! »

René se mit à rire.

« Viens, remontons sur le pont, au grand air, dit-il. Je voudrais te voir les joues un peu plus rosés. Sapristi ! Qu'est-ce que les enfants ont à crier comme ça? »

Le bateau passait à proximité d'un village et les petits indigènes adressaient de bruyants saluts à Denise, Lucette, Jacques et Henri, qui criaient et agitaient la main en retour.

« Comment s'appelle cette rivière, Tala? demanda soudain Henri.

- La Rivière Noire, répondit le pilote.

- Quel nom impressionnant ! » constata Denise en souriant.

Cependant, la croisière se déroulait agréablement. Un peu plus tard, René prit la barre en main tandis que Tala descendait préparer le repas. Le pilote se révéla excellent cuisinier et tout le monde fit honneur à ce qu'il



Les petits indigènes adressaient de bruyants saint

servit. Ses recettes personnelles obtinrent un joli succès. Il avait l'art d'accommoder les plats les plus simples avec des sauces aux épices de sa composition. Quel régal!

Au dessert, comme Lucette faisait mine de mordre à même une grosse pêche pour mieux la savourer, René lui rappela qu'il était dangereux de manger un fruit sans le laver.

« Tâche de ne plus l'oublier ! » insista-t-il en conclusion.

Mme Marchai jouissait pleinement du repos qu'elle trouvait à bord. Il faisait bon. L'eau chantait en léchant les flancs du bateau, les villages défilaient sur la berge. De temps à autre, on croisait une autre grosse vedette ou une embarcation du pays.

Le vent et le soleil éprouvèrent malgré tout un peu les passagers qui, le soir venu, ne se firent pas prier pour se coucher. On étendit des matelas et des couvertures sur le pont, on disposa des moustiquaires et tous s'endormirent presque aussitôt} y compris Tala, qui, après avoir amarré le bateau, était allé s'étendre sur sa paillasse.

Cette nuit-là fut sans histoire. A l'exception de quelques légers cris d'animaux nocturnes, le silence ambiant permit à chacun de dormir paisiblement jusqu'au matin.

Au lever du soleil, la rivière présenta un aspect féerique. De bleu sombre, presque noir, elle était devenue bleu pâle avec des reflets d'or. De petits oiseaux multicolores voletaient autour du bateau.

« Comment s'appellent ces oiseaux, Tala? » demanda Jacques,

Mais Tala n'en savait rien. II ignorait tout des oiseaux, des insectes et des fleurs. Il ne s'intéressait qu'au moteur de son bateau. Le soir de ce jour-là, Tala déclara soudain d'un air enthousiaste :

« Nous allons bientôt arriver à une grosse, grosse ville. On l'appelle Sinnesitti!

— Sinnesitti? répéta René, intrigué. Je crois que vous vous trompez, Tala. Il n'y a pas de grande ville par ici... seulement de gros bourgs. Je n'ai jamais entendu parler de Sinnesitti. Elle n'est pas indiquée sur la carte. »

Mais Tala insista avec force :

« Si! Si! Je connais bien. J'y suis allé. Dans une demi-heure nous arriverons à Sinnesitti! »

René prit alors sa carte et montra au pilote obstiné que de très petits villages étaient mentionnés dessus, mais que nulle part n'était écrit ce nom de Sinnesitti. Alors Tala posa son doigt sur un point précis, au creux d'une boucle du fleuve.

« Sinnesitti se trouve là} dit-il. Tala ne se trompe pas. Vous verrez la ville. Très, très grosse ville. Avec beaucoup de monde. Et des tours hautes, hautes... jusqu'au ciel! »

Ces déclarations de Tala étaient des plus surprenantes. René ne comprenait pas. Comment se pouvait-il qu'une ville aussi importante ne fût pas marquée sur la carte? La toute petite ville où lui-même devait se rendre se trouvait à proximité du point indiqué par Tala... et elle, du moins, était signalée dans la courbure du fleuve.

Cependant, le bref crépuscule fit place à la nuit. La rivière devint d'un noir d'encre. Des étoiles s'allumèrent au ciel.

« Attention! dit soudain Tala, très animé. Voici la courbe du fleuve! Vous allez voir Sinnesitti! »

Le bateau avança encore un peu... René, sa femme et les enfants retinrent un cri de stupeur. Ils avaient peine à en croire leurs yeux... Une immense cité se dressait devant eux, rutilante de lumières, assourdissante de bruits. Une cité avec des tours ayant l'air de monter jusqu'au ciel... exactement comme les avait décrites Tala. Cela semblait tenir du miracle!

René n'en revenait pas. Jamais, dans toute son existence, il n'avait été aussi intrigué. Cette ville n'était pas portée sur sa carte — éditée l'année précédente — et pourtant, elle n'avait pu être bâtie en l'espace d'un an. C'était à n'y rien comprendre.

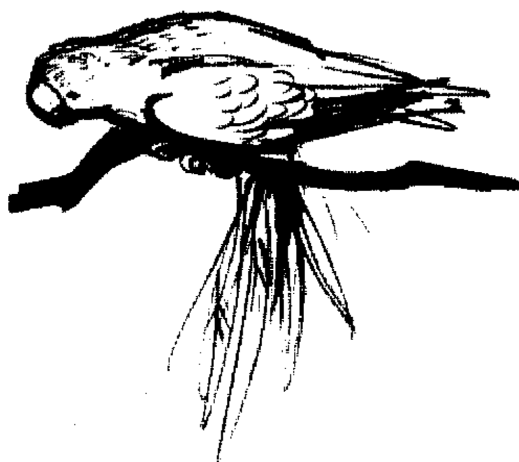
« Tala peut-il aller à terre ce soir? demanda timidement le pilote. C'est que Tala aime beaucoup Sinnesitti!

— Oui, oui, allez! répondit René en retrouvant enfin sa voix. Ma parole, je n'ai jamais rien vu d'aussi extraordinaire.

Une grande ville, grouillante de monde, avec d'impressionnants buildings... Le guide lui-même n'en fait pas mention et mes supérieurs ne m'ont pas averti de son existence.

— Si nous allions la visiter? suggéra Jacques.

—- Oui, mais pas ce soir, décida René. Nous irons voir à quoi elle ressemble à la lumière du jour. En attendant, je me perds en suppositions... Mais s'il s'agit d'une ville-champignon, il faut reconnaître que c'est un spécimen à croissance ultra-rapide. »





CHAPITRE VI

LA CITE PRODIGIEUSE

RENÉ, Alice et les enfants dormirent fort bien cette nuit-là. Ils s'étaient couchés assez tard, après avoir longuement contemplé les brillantes lumières de Sinnesitti. Tala avait quitté le bateau, tout joyeux, sautant à terre d'un bond léger. René, un peu inquiet, se demandait s'il reviendrait jamais à bord.

Mais au matin un cliquetis, venant du moteur, réveilla Jacques. Tala était de retour. Il semblait fatigué de sa nuit blanche, mais s'occupait du bateau avec autant de soin que d'habitude. Jacques bâilla et s'étira. Tala se tourna vers lui et sourit,

« Tala est allé à Sinnesitti! » expliqua-t-il comme en manière d'excuse.

Le souvenir de la cité prodigieuse revint alors au jeune garçon qui courut s'appuyer à la lisse pour regarder au jour la ville mystérieuse.

Ce qu'il vit lui sembla alors si extraordinaire qu'il appela René :

« René! René! Venez voir! »

Le jeune homme se réveilla et rejoignit Jacques. Les autres en firent autant.

« Cette ville est vraiment bizarre, déclara René en écarquillant les yeux. Regardez ces tours ! Elles ne semblent pas réelles. Et ce palais qu'on distingue là-bas... il a quelque chose d'étrange lui aussi. On dirait qu'il lui manque un côté. Passe-moi tes jumelles, Jacques, s'il te plaît. »

Jacques lui tendit l'objet.

« Je n'y comprends rien, avoua René après quelques instants d'observation. La ville paraît être faite de constructions les plus disparates. J'aperçois des souks, des sortes de hangars, des maisons anciennes, des tours, ce palais... et aussi un temple ancien. Une foule de gens vont et viennent. Voici une file de chameaux et... Non, en vérité, je ne comprends pas!

— Déjeunons vite, proposa Henri. Et ensuite nous irons visiter les lieux.

— Oui. C'est ce qu'il y a de mieux à faire, acquiesça René... Sinnesitti n'est pas un village, mais une grande ville. Pourquoi, mais *pourquoi* ne- se trouve-t-elle pas indiquée sur la carte?

— Ce palais a l'air d'avoir des milliers et des milliers d'années, constata Denise qui s'était emparée des jumelles. Il est curieux qu'il ne soit pas en ruine. »

Le petit déjeuner fut vivement expédié. Sitôt après, toute la famille se rendit à terre, laissant à Tala la surveillance du bateau. Kiki, perché sur l'épaule de Jacques, bavardait... comme un perroquet, pour la plus grande joie des indigènes que l'on rencontrait.

« Ferme la porte! Kiki a pris un rhume. Va chercher le docteur! Atchoum! »

II éternuait avec tant de naturel que Lucette fut sur le point de lui tendre son mouchoir. Jacques finit par faire taire le bavard. Déjà une troupe d'enfants les suivait,

riant, se bousculant et se montrant Kiki les uns aux autres.

Dès la ville atteinte, René poussa une exclamation :

« Ce n'est pas une véritable ville! Rien qu'un immense décor! Toutes ces tours et ce temple sont du carton-pâte! Regardez ce palais... il ne comprend qu'une façade. Il n'y a rien derrière! »

Le petit groupe s'arrêta, stupéfait. René avait raison. Les édifices qui s'élevaient çà et là n'étaient qu'un trompe-l'œil. Vus d'une certaine distance, ils pouvaient faire illusion. Mais si l'on passait derrière le regard n'embrassait qu'un enchevêtrement de poutres et de planches destinées à soutenir l'ensemble.

Les voyageurs se remirent en marche, poursuivant leurs investigations. Ils trouvèrent sur leur route des abris, solidement construits, eux, qui servaient apparemment à entreposer des objets de toutes sortes. Çà et là se dressaient aussi des boutiques, bien réelles, où l'on vendait des cigarettes, des boissons rafraîchissantes et de l'épicerie.

La foule encombrant Sinnesitti était des plus mêlées. Les Européens, tant hommes que femmes, se reconnaissaient autant à leurs habits qu'à leur allure pressée. Chose curieuse, les indigènes eux aussi semblaient doués d'une vitalité plus grande que dans le reste du pays. Cette agitation avait quelque chose d'anormal. On rencontrait aussi des quantités d'enfants.

Soudain, à un coin de rue, la famille Marchai tomba sur une curieuse procession. Elle se composait d'hommes magnifiquement vêtus, qui marchaient avec une lenteur majestueuse, tout en chantant dans une langue inconnue. Au centre du défilé, des femmes aux robes longues et chatoyantes entouraient une litière sur laquelle était étendue une jeune fille très belle, habillée avec une somptuosité digne des *Mille et Une Nuits.* Quatre esclaves (car il n'y avait pas de doute : c'étaient bien des esclaves!) quatre esclaves à la peau noire, donc, portaient la litière en question.

René, sa femme et les enfants regardaient en silence, se demandant s'ils ne rêvaient pas. Soudain, René entendit un léger ronronnement derrière lui. Il se retourna



Une litière sur laquelle était étendue une jeune fille très belle.

pour voir de quoi il s'agissait et ne put retenir un cri. « Ça y est! s'écria-t-il. Je comprends tout à présent. Comment n'aî-je pas deviné plus tôt... Regardez ces grosses caméras en pleine action! On est en train de tourner un film! Voilà pourquoi Sinnesitti n'était pas marquée sur la carte. Cette ville a été construite de toutes pièces pour les besoins d'un film...

- C'est cela! approuva Denise. L'action se passe au temps jadis... d'où ce décor du temple millénaire.

— Pas étonnant que cette ville provisoire attire tant de monde! déclara Mme Marchai.

- Bien entendu, dit Jacques à son tour, cet endroit ne s'appelle pas Sinnesitti, comme nous l'avions cru tout d'abord, mais Ciné-City. Le film doit être une coproduction franco-américaine.

- Comme tout cela est intéressant! s'écria Lucette.

- René, demanda Henri, pouvons-nous aller faire un tour de notre côté? J'aperçois un acrobate, dans le coin, là-bas.

- Oui, dit René en riant. Je suppose que Ciné-City est pleine de baladins qui gagnent quelque argent en faisant des tours. Allez vous promener si vous voulez, mais veillez à ne pas vous séparer. Rendez-vous au bateau à l'heure du déjeuner. Votre mère et moi, nous allons aller... heu... aux informations ! »

Les enfants comprirent ce que cela signifiait : René se proposait d'obtenir quelques renseignements sur Raya Uma. Peut-être celui-ci se trouvait-il à Ciné-City!

Henri, Jacques, Denise et Lucette se mêlèrent avec ravissement à la foule. Ils visitèrent les souks et constatèrent que la plupart des indigènes baragouinaient un peu de français et un peu d'anglais ou plutôt d'américain. Tout le monde arrivait à se comprendre.

Ils s'arrêtèrent pour contempler les différents décors du film et aussi pour admirer les tours des baladins qui avaient chacun leur public. Ici, un indigène escaladait une échelle constituée par une série de sabres à la lame tranchante. Malgré cela, ses pieds nus ne présentaient pas une seule égratignure et l'homme conservait un éblouissant sourire.

Là, un jongleur réalisait l'exploit de lancer en l'air six petites balles multicolores sans jamais en laisser tomber une seule. Après cela, il prit six assiettes et se mit à les faire voltiger avec une adresse incroyable. Il les jetait par-dessus son épaule, les renvoyait sous sa jambe et les rattrapait au vol sans seulement les ébrécher.

Au moment où les enfants l'applaudissaient de toutes leurs forces, une petite ombre brune se faufila derrière Jacques. C'était l'instant de la quête. Jacques porta la main à la poche de son short pour en retirer quelques pièces... et rencontra une autre main qui venait précisément de s'y glisser. Ses doigts se refermèrent sur ceux du petit indigène qui cherchait à le voler, mais le gamin se dégagea et s'enfuit à toutes jambes.

« Hep! Là-bas! Ne t'avise pas de recommencer! » s'écria Jacques, indigné.

Il s'empressa de faire l'inventaire des objets que contenait sa poche, mais rien ne lui avait été volé. Il avait eu de la chance.

« C'est égal, déclara-t-il en hochant la tête, que cela nous serve de leçon.

- Oui, dit Henri. Dans cette foule, faisons attention à nos porte-monnaie.

- Je me demande, ajouta Denise en riant, comment Kiki n'a pas aperçu ton voleur, Jacques. II aurait dû te donner l'alarme en criant « au voleur » !

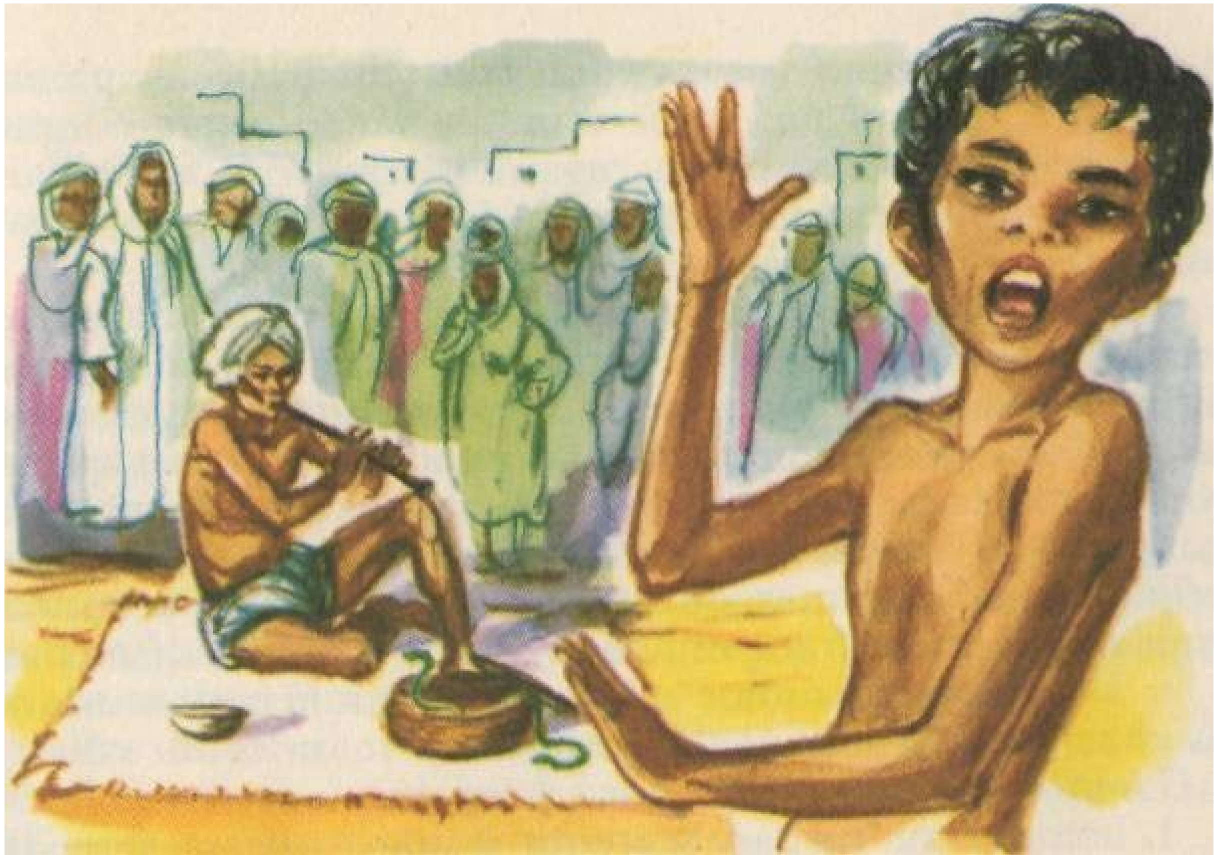
- Oh voleur! Oh voleur! » clama aussitôt Kiki en battant des ailes.

Il y eut un remous dans la foule. Plusieurs galopins semblèrent assez inquiets et s'empressèrent de filer. Une petite fille, entre autres, s'écarta vivement de Lucette.

« Ma foi, déclara Jacques à sa sœur, je crois qu'avec ses cris, Kiki vient d'empêcher qu'on ne te vole le petit sac suspendu à ta ceinture. Décidément, je pense que nous ferons bien d'ouvrir l'œil. »

Au même instant la musique d'une flûte s'éleva tout près.

« Oh! Un charmeur de serpents! s'écria Henri avec enthousiasme. Vite, allons le voir! »



CHAPITRE VII

UNE MATINÉE PEU BANALE

JACQUES, Henri et Lucette firent mine de s'élancer en avant, mais Denise s'accrocha au bras de son frère. « Non, non! dit-elle. Je ne veux pas y aller! J'ai peur des serpents!

- Ne fais pas la sotte, Denise, répondit Henri. Si le spectacle ne te plaît pas, tu n'auras qu'à lui tourner le dos. Mais viens avec nous. René nous a bien recommandé de ne pas nous séparer. »

Denise suivit donc les autres à contrecœur. Arrivée près du charmeur de serpents, elle détourna la tête, mais pas assez vite cependant : elle eut le temps d'apercevoir la tête d'un serpent qui surgissait d'un panier déposé à terre. Elle frissonna. Ses trois compagnons se mêlèrent au cercle des badauds.

Le « charmeur » en question était un indigène plutôt malpropre, à demi nu, coiffé d'un turban. Il était borgne et son œil unique avait un regard perçant qui surveillait la foule autour de lui. Lucette ne le trouva guère sympathique.

A côté de l'homme se tenait un petit garçon au corps bronzé, d'une maigreur à faire pitié, mais dont les yeux vifs pétillaient d'intelligence. Sa voix aiguë attirait les curieux. Du geste, il présentait au public les serpents qui se trouvaient dans le panier et les annonçait comme très dangereux. Il parlait, très vite, une espèce de sabir où se mélangeaient des mots de sa langue maternelle, des mots anglais et des mots français. On le comprenait tout de même.

« Ils mordent comme ça! » expliquait le petit assistant du charmeur en faisant un geste de la main et du coude. « Comme ça! Vite, vite, vite! Leur venin est terrible! »

L'homme au turban se remit à jouer sur sa flûte la mélopée qui avait attiré les enfants. Il scandait la mesure en frappant le sol de son talon nu. L'un des serpents surgit à moitié du panier.

« Ce n'est pas la musique qui le « charme », expliqua Henri aux trois autres. En réalité, tous les serpents sont sourds. Mais l'ébranlement du sol produit par ces coups de talon se communique au panier et alarme la bête. Elle sort pour se rendre compte si un danger la menace, voilà tout ! »

Lucette ne pouvait détacher ses yeux du serpent.

« Oh! Jacques, chuchota-t-elle à son frère. Regarde! C'est le serpent si venimeux que nous a décrit le directeur de l'hôtel : vert avec des taches rouges et jaunes.

_— Oui, le « serpent bargua ». Et il y en a trois en tout! Voilà les deux autres qui se déroulent à leur tour! »

Les badauds firent mine de se rapprocher pour mieux voir, mais le petit indigène les obligea à reculer :

« En arrière! En arrière! Attention! Vous voulez donc être mordus? »

La foule obéit, un peu effrayée. Et comme l'un des barguas faisait mine de s'éloigner de son panier, l'enfant lui donna un petit coup de baguette sur la tête pour le faire changer de direction.

« C'est un méchant serpent, pas sûr du tout ! » expliqua-t-il encore, comme si cela eût été nécessaire.

De la même façon, il repoussa un second bargua. Mais quand il voulut en faire autant avec le troisième, l'animal se rebiffa. Il recula sa tête triangulaire, puis la lança en avant sur la baguette du petit garçon. Après quoi, s'écartant à bonne distance du panier, il glissa en direction de la foule.

Aussitôt un concert de cris et de hurlements s'éleva tandis que les curieux refluaient en désordre. Alors, on assista à un spectacle extraordinaire : le jeune indigène se précipita sur le serpent venimeux, l'attrapa à pleines mains et le rejeta vivement dans son panier.

Des hourras et des applaudissements succédèrent aux clameurs d'effroi. Le charmeur de serpents s'approcha de son héroïque assistant et lui tapota l'épaule.

« II vous a tous sauvés! déclara-t-il successivement en français, en anglais et en arabe. Lui, brave. L'animal pouvait le mordre. Lui, très, très brave !

— Cet enfant est vraiment courageux! déclara un Américain avec admiration. Tiens, gamin, attrape ça! Tu l'as bien mérité. »

Le petit garçon se précipita vers le billet qu'on lui tendait, aussi rapidement qu'il s'était rué la minute précédente sur le serpent fugitif. Comme répondant à un signal, tous les spectateurs se mirent alors à lui jeter de l'argent qu'il ramassait et entassait dans un pli de son pagne en loques. Pendant ce temps le charmeur refermait le panier contenant ses redoutables pensionnaires et s'apprêtait à s'en aller.

Comme Jacques portait la main à sa poche pour .en retirer de la menue monnaie, Henri arrêta son geste :

« Ne fais pas ça, souffla-t-il Tout cela n'est que de la mise en scène... du bluff, si tu préfères.

— Comment, du bluff? protesta Jacques. Ce petit indigène vient d'accomplir un véritable acte d'héroïsme. Les barguas sont très venimeux, tu le sais. Le directeur de l'hôtel nous l'a bien expliqué.

- Je t'assure que cette histoire de serpent échappé n'est qu'une duperie, insista Henri. Les barguas, certes, sont dangereux, mais pas ceux-ci!

- Que veux-tu dire? demanda Lucette, très intriguée.

- Éloignons-nous, et je vous l'expliquerai tout en marchant... »

Tous trois rejoignirent Denise, qui avait pris un peu d'avance. Jacques marqua de l'impatience.

« Alors, cette explication?

— C'est bien simple, répondit Henri. Les serpents que nous avons vus sont bel et bien des barguas. Seulement... on leur a enlevé leurs crochets à venin!

- Pauvres bêtes! s'écria Lucette, apitoyée. Mais es-tu bien sûr de ce que tu dis, Riquet?

- Certain. Tout d'abord, je savais que la chose est courante chez les prétendus « charmeurs » quand ils ont affaire à des serpents venimeux. Ainsi, l'animal ne fait-il courir aucun danger à son propriétaire. Les barguas que vous venez de voir n'avaient plus de crochets.

- Mais comment t'en es-tu aperçu? demanda Denise. Je l'ai vu lorsque le troisième serpent, poussé à

bout, a mordu la baguette que lui tendait le petit indigène. Il n'y avait que deux petites places vides à l'endroit des crochets. J'ai de bons yeux, vous savez. Mais je comprends maintenant pourquoi cet astucieux gamin tenait la foule à distance. Il ne fallait pas qu'on puisse découvrir la supercherie!

- Finalement, conclut Jacques, déçu, ce garçon n'a fait preuve d'aucun héroïsme. Il ne faisait que jouer une scène destinée à tromper tout le monde. Je suis bien content de ne pas lui avoir donné d'argent!

- Et moi, je suis bien contente de n'avoir pas regardé! ajouta Denise.

- Tout de même, murmura Henri d'un air rêveur. Ces petits serpents verts à taches rouges et jaunes sont bien jolis. J'aimerais beaucoup en posséder un. »

Denise sursauta, horrifiée.

« Tu n'y penses pas, j'espère! Des barguas venimeux! Ma parole, tu es fou!

— Oh! je ne songe pas à transporter des serpents venimeux dans mes poches, rassure-toi, riposta son frère en riant. Je regrette simplement que cette espèce soit dangereuse, un point c'est tout. »

Lucette jugea plus sage de faire dévier la conversation.

« Si nous allions nous régaler d'une bonne glace à ce petit café, là-bas? » suggéra-t-elle en désignant du doigt la légère construction de bois qui n'était guère plus qu'une buvette. « II fait chaud. J'ai soif. Et cela nous reposera. »

Les autres accueillirent la proposition avec enthousiasme. Ils se dirigèrent vers le café en question, qui avait fort bonne apparence. Des tables, nettes et propres, formaient terrasse. Plusieurs étaient déjà occupées par des Américains, dont quelques acteurs et actrices de cinéma portant encore le costume de leur rôle.

Les enfants s'installèrent à leur tour. Jacques appela le garçon pour commander des glaces. Kiki, voyant qu'il bénéficiait de l'attention de clients assis à la table voisine, les salua poliment :

« Bonjour! Comment allez-vous? Ferme ton nez et mouche la porte! »

[1] Tout le monde éclata de rire, ce qui mit le perroquet en joie. Il se mit à rire à son tour, si fort et si longuement que Jacques dut lui taper sur le bec pour le faire taire.

« Veux-tu cesser, Kiki? En voilà un vacarme! Tu n'as pas la prétention de donner une représentation, j'espère? »

Mais il semblait bien que, justement, c'était là l'ambition du perroquet. Il se mit à imiter les uns et les autres, criant, chantant et s'esclaffant. Les gens se tenaient les côtes de rire.

Jacques eut un mal inimaginable à le calmer. Et alors, juste à ce moment, quelque chose de tout à fait extraordinaire se produisit.

Un homme se dirigea droit vers la table des enfants et, sans plus de façons, s'assit à côté d'eux.

« Bonjour, dit-il. Je suis certain de vous connaître. Vous faites bien partie de la famille de ce vieux René?... Est-ce qu'il est ici avec vous? »



CHAPITRE VIII

DEUX AVENTURES

LES QUATRE enfants dévisagèrent l'homme d'un air stupéfait. Il était bien habillé. Son visage bronzé respirait la santé. Son sourire découvrait des dents éclatantes de blancheur.

Comme personne ne lui répondait, il insista : « Voyons, avez-vous perdu vos langues? Je vous ai demandé avec qui vous étiez. Ne serait-ce pas avec René, mon vieil ami ?»

Jacques, Henri, Denise et Lucette se rappelèrent ce que René leur avait recommandé. Si on les questionnait, ils ne devaient laisser échapper aucune information utile.

Henri fut le premier à se ressaisir.

« Nous voyageons avec notre mère, expliqua-t-il.

Nous avons tous été malades et nous avons dû changer d'air.

— Oui, renchérit Jacques. Nous faisons une petite croisière sur la Rivière Noire à bord d'un bateau à moteur.

— Je vois... murmura l'inconnu. Ainsi, vous ne connaissez personne prénommé René?

— Oh ! si, répondit Denise à la grande horreur des trois autres. Nous connaissons très bien René Vannier. Est-ce celui qui vous intéresse?

— Non.

— Nous connaissons aussi) René Jordan », continua Denise avec une lueur malicieuse dans les yeux.

Henri, Jacques et Lucette comprirent alors qu'elle se moquait de l'importun personnage et ils s'empressèrent de participer à la mystification.

« A moins que vous ne vouliez parler de René Lafoy? suggéra Jacques. C'est un garçon qui possède quatre grosses voitures et deux petites...

— Ou peut-être votre ami est-il René Petitjean? enchaîna Denise. C'est le fumiste auquel maman s'adresse quand il est temps de ramoner nos cheminées.

— Ou encore René Frémont? proposa Lucette. Vous pourriez le connaître, monsieur. C'est un gros fabricant de biscuits et ses produits sont très bons.

— Non, non... Je ne connais pas René Frémont... ni aucun des autres, d'ailleurs, répondit l'homme d'un ton boudeur. N'y a-t-il donc personne qui s'appelle René parmi vous?

— Je m'appelle Jacques et voici Henri, répondit Jacques en faisant le nigaud. Vous voyez qu'il n'y a pas d'autre garçon avec nous.

— Où se trouve votre bateau à moteur? » demanda brusquement l'inconnu.

L'interrogatoire devenait dangereux et les enfants ne voulaient pas plus mentir que renseigner l'indiscret personnage. Jacques chercha un moyen de couper court à cette conversation. Il regarda sa sœur et prit l'air inquiet.

« Dis donc, Lucette? Tu te sens bien? Tu es toute rouge. On dirait que tu es sur le point d'étouffer. »

Lucette comprit tout de suite et entra dans le jeu avec autant de naturel qu'elle put.

« Oui, dit-elle en se levant et en prenant une expression angoissée. Je me sens toute drôle. La chaleur, sans doute. Le soleil a tourné et cette terrasse est en plein soleil. Partons, voulez-vous? »

Les trois autres se levèrent à leur tour.

« Vite, allons chercher un coin d'ombre! » conseilla Denise.

Sans plus s'occuper de l'inconnu, et se félicitant d'avoir payé d'avance leurs consommations, les enfants se hâtèrent de s'éloigner du café.

« Cet homme est capable de nous suivre, murmura Jacques. Vite, filons à travers ce dédale de décors, puis nous reviendrons sur nos pas. J'ai une idée... »

A vive allure, tous quatre firent le tour d'un pâté de maisons. Puis ils s'engouffrèrent dans une espèce d'abri en tôle ondulée que Jacques avait repéré et qui possédait une petite fenêtre donnant sur l'esplanade où se trouvait le café.

« Regardez notre homme! murmura le jeune garçon. Il est debout près de notre table et il a l'air furieux. Il regarde de tous côtés autour de lui. Trop tard! Nous lui avons échappé! Ah! le voici qui monte dans une voiture et qui démarre à toute allure ! Bon vent !

— Crois-tu que ce soit Raya Uma? demanda Denise.

— Je n'en sais rien. Je n'ai pas pu voir s'il avait une cicatrice sur l'avant-bras puisqu'il porte des manches longues.

— En tout cas, dit Denise en riant, il a pu faire son choix parmi tous les « René » que nous lui avons servis!

— Est-ce que nous pouvons sortir de notre cachette maintenant? demanda Lucette.

— Bien sûr, répondit son frère. D'ailleurs, je ne pense pas que notre homme essaie de nous arracher d'autres informations, même s'il nous rencontrait. Il s'est rendu compte que nous nous moquions de lui. Seulement, il ignore si c'est par prudence ou par pure grossièreté. J'ai hâte de mettre René au courant de notre aventure. Il est hors de doute que Raya Uma a eu vent de quelque chose et qu'il cherche à en savoir plus long sur la personne chargée de le surveiller. Il doit se méfier de tous les nouveaux venus. »



Quittant l'abri, les enfants reprirent leur promenade. Soudain, alors qu'ils déambulaient parmi des masures croulantes, où s'entassaient des indigènes malpropres, un cri perçant frappa leurs oreilles. Un autre son, plus déplaisant encore, accompagnait le cri : celui d'un bâton frappant quelqu'un. Impossible de se tromper, car maintenant cris et coups se succédaient sans discontinuer.

« C'est un enfant qui crie! s'exclama Henri. On est en train de le battre. Je ne peux pas supporter cela. Venez vite! Il faut faire quelque chose... »

Guidés par les hurlements qui ne cessaient pas, Henri, Jacques, Denise et Lucette arrivèrent en courant derrière l'une des cases indigènes. Là, ils furent témoins d'un lamentable spectacle : un homme s'acharnait à coups de bâton sur un maigre garçonnet bronzé.

« Mais c'est le charmeur de serpents! s'écria Jacques. Il est en train de rosser le gamin qui quêtait pour lui! »

Quelques indigènes regardaient la scène, mais aucun

ne faisait mine d'intervenir. Alors Henri sauta sur le charmeur et, par surprise, lui arracha le bâton des mains. L'homme se retourna, furieux, et tenta de reprendre le gourdin. D'un bond, Henri se mit hors de portée.

« Vous n'êtes qu'une brute! s'écria-t-il. Pourquoi battez-vous ce garçon? Qu'a-t-il fait? »

L'homme se contenta de répondre des sottises dans sa langue natale, mais son petit assistant, tout endolori, expliqua d'une voix entrecoupée de sanglots :

« II dit que j'ai gardé une partie de son argent... que je l'ai volé... Mais ce n'est pas vrai... Regardez... »

II secoua les plis de son pagne en lambeaux qui, de toute évidence, ne contenait pas la moindre pièce de monnaie. Puis il se cacha le visage dans les mains et se remit à pleurer. Son maître, l'air menaçant, fit mine de le frapper de son poing nu. Henri s'interposa de nouveau.

« Ne le touchez pas! cria-t-il en brandissant le bâton. Sinon, gare à vous !' »

L'homme eut alors un sourire cruel et, se baissant, attrapa le panier aux serpents.

« Attention! dit-il en français. Serpents très méchants. Ils vont vous mordre. Courez vite, vite! »

Denise ne se le fit pas répéter et s'éloigna à grands pas. Mais les trois autres ne bougèrent pas d'un pouce. Si Henri avait bien vu — et Jacques et Lucette savaient qu'il n'aurait rien affirmé sans en être sûr —, les barguas ne possédaient plus de crochets à venin et, par conséquent, n'étaient plus dangereux. Il n'était pas nécessaire de fuir.

Cependant, le charmeur avait ouvert son panier. Les serpents se laissèrent glisser sur le sol. Alors Henri fit une chose surprenante. S'agenouillant soudain, il tendit doucement la main vers le serpent le plus proche de lui. L'animal s'arrêta net. Son regard rencontra celui d'Henri. Sa fine langue fourchue — dont les serpents se servent comme d'antennes — explora la main offerte. Puis, avec confiance, il s'enroula autour du poignet du jeune garçon et y demeura accroché, balançant la tête d'une manière béate.

Le charmeur de serpents paraissait médusé. Jamais ses barguas ne lui avaient prodigué de telles démonstrations d'amitié. Bien au contraire, ils l'évitaient quand ils le pouvaient, car ils le redoutaient. Jamais le méchant homme n'avait vu de serpents aussi familiers... ni un garçon aussi dédaigneux du danger. Jacques et Lucette étaient beaucoup moins étonnés, eux, car ils savaient qu'Henri attirait les bêtes les plus sauvages. On eût dit qu'un charme magique lui était attaché.

L'indigène fit une nouvelle tentative. « Gare! proféra-t-il. Les barguas mordent... mordent! Attention. Danger! Danger! »

Henri leva sur lui un regard lourd de mépris. « Vos barguas pourraient me mordre s'ils le voulaient, répondit-il. C'est la vérité. Mais leur morsure ne serait pas dangereuse. Vous leur avez enlevé leurs crochets à venin et ils ne sont plus redoutables. Vous êtes un homme méchant et cruel... et un filou par-dessus le marché, car vous trompez votre clientèle. »

Le charmeur ne comprit pas tout ce que disait Henri, car son vocabulaire français était limité, mais il en devina assez pour que sa fureur redoublât. Il se mit à crier tout fort quelque chose dans sa langue. Son petit assistant se précipita vers Henri et lui secoua l'épaule.

« Partez! Partez! dit-il. Mon maître appelle des amis. Ils vont vous battre. Partez vite! »

Henri fit glisser dans son panier le serpent qu'il tenait et se releva, inquiet surtout pour Denise et Lucette. Il fallait fuir pour éviter les ennuis... Hélas! il était trop tard! Déjà trois jeunes indigènes arrivaient en courant, refoulant Denise vers Jacques, Henri et Lucette.

Kiki, sentant venir la bagarre, s'était discrètement envolé pour aller se réfugier derrière un petit mur. Jacques et Henri se dressèrent devant leurs sœurs pour les protéger.

« Laissez-nous passer ! ordonna Jacques d'une voix qui ne tremblait pas. Laissez-nous passer, sinon j'appelle la police! »

Mais les trois jeunes indigènes se moquaient bien de ses menaces. Ils se rapprochèrent encore et les enfants

sentirent leur cœur se serrer. Que pouvaient-ils, seuls, contre le charmeur de serpents et ses aides?
C'est alors que Kiki intervint. Il avait entendu les dernières paroles de Jacques. « Police » fut pour lui le mot clef. Immédiatement, invisible derrière son mur, il se mit à crier :
« Police! Police! »
Et, là-dessus, il imita le roulement d'un sifflet d'agent.





CHAPITRE IX

VERS ALA-OU-IYA

EN ENTENDANT une voix appeler la police et celle-ci — à ce qu'il semblait — répondre par un roulement de sifflet, les trois jeunes indigènes parurent terrifiés. Ils restèrent un moment sur place, tremblants, et regardant de tous côtés. Puis, sans même s'être consultés, ils s'enfuirent à toutes jambes, suivis du charmeur de serpents qui prit juste le temps de rafler son panier au passage. Les enfants suivirent du regard cette retraite précipitée. Ils se sentaient soulagés. Le danger s'éloignait. Au même instant, Kiki revint se percher sur l'épaule de Jacques et se mit à rire aux éclats. Henri et les autres ne purent faire moins que de l'imiter.
« Ah! mon vieux Kiki! s'écria Jacques en grattant la

tête du perroquet ravi. Tu viens de nous rendre un fameux service. Remerciements et félicitations!

— C'est bien la meilleure imitation que Kiki ait jamais faite! renchérit Denise.

— Je crois que nous ferions bien de regagner notre bateau, dit Henri. Si nous nous attirons encore une mauvaise histoire et qu'il arrive quelque chose de grave, René ne nous pardonnera jamais d'avoir entraîné les filles là-dedans! »

Comme ils se mettaient en route, une silhouette menue surgit de derrière une masure branlante. C'était le petit compagnon du charmeur de serpents. Il courut à Henri et lui prit la main.

« Emmène-moi avec toi, patron! supplia-t-il. Bula est parti avec les serpents et je n'ai pas d'argent. C'est un méchant homme. Je ne l'aime pas. Je veux aller avec toi.

— Ce n'est pas possible, répondit Henri avec douceur. Mais je vais te donner de l'argent.

— Non, pas d'argent. Emmène-moi avec toi. Emmène Vuna! Vuna sera ton serviteur! Vuna travaillera pour toi. Tu aimes les serpents. Eh bien, Vuna t'en donnera un!

— Écoute, Vuna. Je ne peux pas t'emmener avec moi. N'as-tu pas de famille?

— Seulement Bula, mon oncle, répondit Vuna en s'accrochant à Henri. Il est méchant. Il me bat. Regarde! »

Et il montra aux enfants les marques de coups que portait son torse maigre. Lucette sentit les larmes lui monter aux yeux.

« Pauvre gosse! murmura-t-elle. Tu crois vraiment, Henri, que nous ne pouvons pas nous en charger? '

— Comment veux-tu, Lucette? Il est impossible de recueillir tous les êtres souffrants, qu'il s'agisse de chats, • de chiens ou de jeunes garçons. Ce serait trop beau si l'on pouvait soulager toutes les misères. A ce compte, notre bateau serait déjà plein de malheureux.

— Mais que vais-je devenir? s'écria Vuna, désespéré.

— Écoute, dit Henri. Tu parles très bien le français, n'est-ce pas?

— Oui. Je l'ai appris dans une cantine française où je lavais la vaisselle.

— Je vais te conduire dans une infirmerie franco-américaine que j'ai aperçue tout à l'heure. On y soignera tes blessures, on te donnera à manger et, d'une manière ou d'une autre, on viendra à ton aide. Tu n'auras qu'à raconter ton histoire. »

Mais Vuna avait grand-peur d'entrer dans une infirmerie. Il jeta à Henri un regard plein de reproche et, tournant les talons, partit en courant sans cesser de pleurer. Denise et Lucette ne purent de leur côté retenir leurs larmes. Cette scène leur fendait le cœur.

« Je suis désolé pour ce petit Vuna, déclara Jacques, tout triste. Il aurait dû suivre le conseil d'Henri. Allons, dépêchons-nous de rentrer! Nous avions rendez-vous à l'heure du déjeuner et nous sommes en retard. »

Ils se hâtèrent en direction de la Rivière Noire. Sur le bateau ils furent accueillis par René qui s'exclama à leur vue :

« Ah! Vous voici enfin! Nous commencions à nous tourmenter à votre sujet. Allez vous laver les mains et vite à table! »

A la fin du repas, lorsque Tala eut débarrassé et se fut éloigné, on échangea les nouvelles de la matinée.

« Avez-vous appris quelque chose sur Raya Uma? demanda Henri en baissant instinctivement la voix.

— Rien du tout, avoua René. Mais j'espère obtenir des informations à Ala-ou-iya.

— Eh bien, nous, reprit Henri tout fier, nous tenons peut-être un bout de piste... »

Les enfants entreprirent alors de raconter à René et à Mme Marchai la conversation qu'ils avaient eue avec l'inconnu du café.

« Sapristi! s'exclama René, qui semblait à la fois surpris, intéressé et contrarié. J'espère que vous ne vous êtes pas trahis. Vous n'avez pas prononcé mon nom de famille?

— Certes pas! protesta Denise. En revanche, nous lui avons offert un grand choix de « René ! » ajouta-t-elle en riant.

Elle expliqua la façon dont elle s'était moquée de l'homme. Sa mère et René rirent à leur tour de bon cœur.

« Eh bien, mes petits, constata Mme Marchai, l'ennemi doit regretter de s'être frotté à vous. Il s'est découvert sans rien obtenir en échange.

— Cet homme doit être un des espions de Raya Uma, dit René. Je ne pense pas qu'il s'agisse de notre suspect en personne. C'est égal, il a deviné qu'on était à ses trousses. Il se méfie. Nous devrons redoubler de prudence! »

Mais les enfants avaient d'autres nouvelles à communiquer. Henri raconta toute l'histoire du charmeur de serpents jusqu'au moment où Kiki avait sauvé la situation en appelant la police. René fronça les sourcils.

« Vous avez eu tort, déclara-t-il. Vous avez couru là un danger sérieux. Je vous interdis à l'avenir d'aller vous promener dans les quartiers indigènes.

— Cependant, objecta Jacques, nous ne pouvions pas laisser ce méchant homme assommer le pauvre Vuna !

— Non. Mais vous, les garçons, vous auriez dû désarmer l'homme tout en envoyant les filles chercher du secours. Du moins auraient-elles été à l'abri. Une autre fois, pensez à vos sœurs avant de penser à n'importe qui d'autre. Compris?

— Oui, René », répondirent Jacques et Henri tout contrits.

Le visage de René perdit alors sa sévérité et il changea de sujet de conversation.

« Cette ville de Ciné-City est vraiment extraordinaire, déclara-t-il. Elle a été construite en un temps record. Tous ces bâtiments que vous voyez sont destinés à durer six mois... le temps que l'on tourne le film en cours. Ensuite, l'endroit redeviendra aussi désert qu'il l'était auparavant. En attendant, il attire une foule de gens. Avez-vous vu la fête foraine?... Non? Je le regrette pour vous. Il s'agit d'un grand parc d'attractions, à la limite est de la ville. Peut-être votre charmeur de serpents venait-il de là! Alice et moi nous avons admiré un mangeur de feu...

— Oh! Que j'aimerais voir ça! s'écria Jacques. Pouvez-vous nous y conduire cet après-midi?

— Non, je regrette, répondit René. Ce sera pour une autre fois. Il faut que j'aille à Ala-ou-iya. Il me tarde d'apprendre du nouveau sur Raya Uma. »

Là-dessus le jeune homme appela Tala.

« Nous partirons d'ici une heure, Tala! ordonna-t-il. Je désire être à Ala-ou-iya vers les six heures du soir. Nous passerons la nuit là-bas.

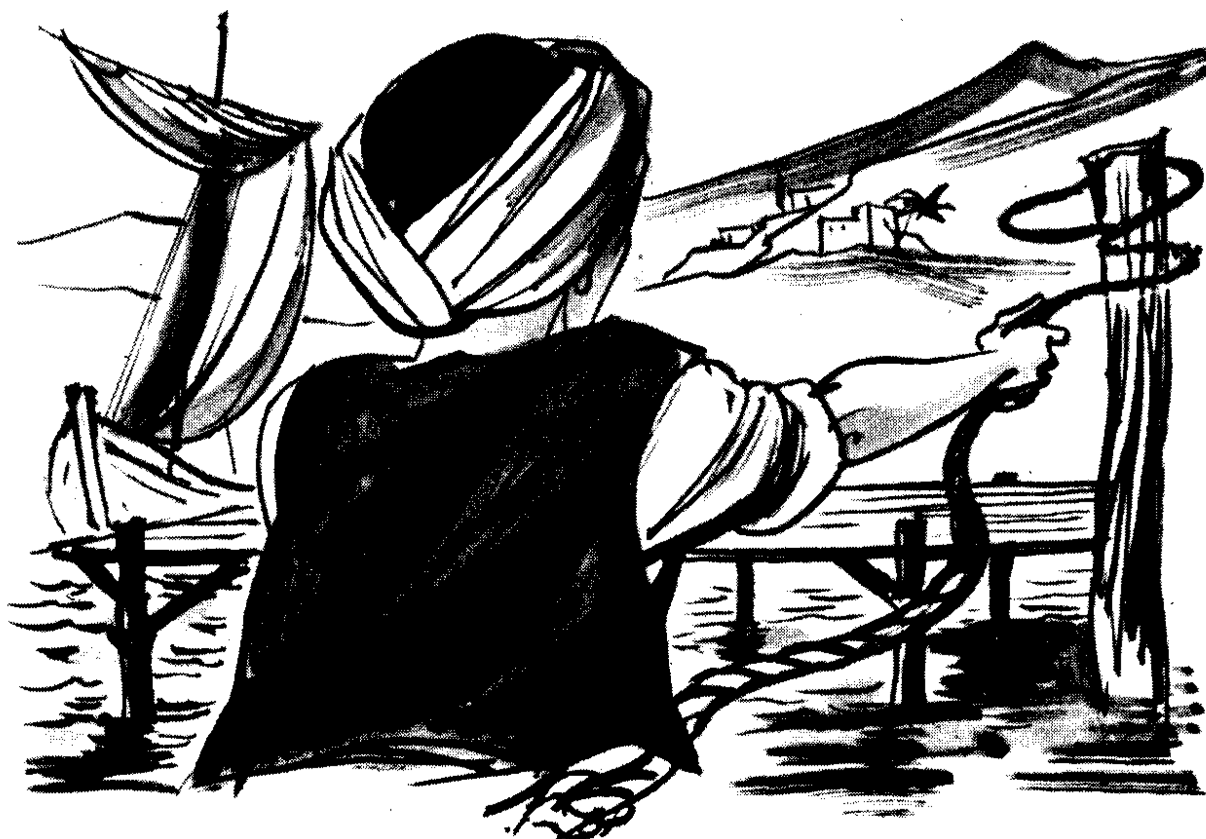
— Bien, maître », répondit Tala.

Tandis que René et Mme Marchai se reposaient de leur côté, les enfants allèrent s'asseoir à l'ombre pour feuilleter quelques livres touristiques consacrés à la région, que René leur avait prêtés.

Au bout d'une heure, Tala fit ronfler son moteur. On largua les amarres et le bateau se mit à descendre la rivière. Les passagers appréciaient le charme de la croisière. Juste avant six heures, Tala annonça :

« Nous arrivons à Ala-ou-iya! C'est une vieille, très vieille ville. Jadis, on l'appelait Porte des Rois. »





CHAPITRE X

CETTE NUIT-LA.

TALA, d'un geste habile, amarra le bateau à un petit débarcadère en bois, à proximité de trois ou quatre embarcations de pêche qui s'y trouvaient déjà. Au-delà des arbres qui bordaient la rive, on pouvait apercevoir des maisons basses, blanchies à la chaux. Des fumées montaient dans l'air, très droites, car il n'y avait pas le moindre vent.

Après un repas rapide, Denise demanda : « Que veut dire Tala quand il parle de Porte des Rois? C'est ainsi que l'on désigne Ala-ou-iya dans un des livres que vous nous avez prêtés, René, mais on ne donne aucune explication.

— Je 'n'en sais pas plus que vous, répondit René. Ce nom doit s'appliquer à la ville antique, celle qui occupait

cet emplacement il y a des milliers d'années.

— Il s'agirait donc d'une cité très ancienne, comme, par exemple, la ville d'Ur, que l'on cite dans la Bible? dit Lucette.

— Oh! bien plus vieille encore, affirma René en riant. Jadis, de grands palais et des temples devaient se dresser sur cette rive... peut-être avant le Déluge, lorsque Noé fut obligé de s'embarquer dans son arche.

— Cette Porte des Rois a sûrement une signification précise, commenta Denise. Peut-être ces mots désignaient-ils une belle porte d'or conduisant à quelque palais somptueux... ou à l'un des temples dont vous parlez, René. Quel dommage que ce livre ne nous renseigne pas mieux! C'est étrange, n'est-ce pas, de penser qu'il y a des siècles, si nous avions descendu cette rivière comme aujourd'hui, nous aurions défilé devant de merveilleux monuments.

— Peut-être même aurions-nous aperçu les jardins suspendus de Babylone? » suggéra Lucette.

René se mit à rire.

« Pas d'ici, non. Babylone se trouve encore fort loin de cet endroit... Ah! la nuit commence à tomber. Voici la première étoile!

— Et j'aperçois des lumières qui brillent à travers les arbres, dit Jacques. Cette ville indigène a l'air paisible. J'aime les soirées comme celle-ci. »

Kiki fit diversion en se mettant à chanter *Au clair de la lune.* Tala, subjugué, le contempla avec admiration. Il considérait Kiki comme un oiseau prodigieux et s'entendait très bien avec lui.

Mme Marchai se tourna vers son mari.

« Iras-tu à terre ce soir ou seulement demain?

— Ce soir, répondit René. L'homme à qui je désire parler risque d'être absent pendant la journée. D'ailleurs, je préfère une entrevue nocturne. Nous aurons ainsi plus de chances de dépister les indiscrets. »

René se mit donc en route dès neuf heures. Les enfants le virent disparaître parmi les arbres comme une ombre. Il savait où rencontrer l'homme qui pouvait le renseigner sur

Raya Uma : sa demeure se trouvait juste à côté du plus grand magasin de la ville.

« Je crois que je vais aller me coucher, déclara Mme Marchai au bout d'un moment. Je ne sais si cela vient de l'air, mais j'ai toujours sommeil depuis que je me trouve dans ce pays. Vous feriez bien de m'imiter, mes enfants. Sortez vos matelas sur le pont, et n'oubliez pas vos moustiquaires. »

Denise et Lucette bâillaient déjà. Toutes deux firent leur lit auprès de celui de Mme Marchai. Mais les garçons n'avaient pas encore envie de dormir. Ils restèrent un moment à bavarder à voix basse.

« Je me demande si René obtiendra les renseignements qu'il espère, dit Jacques. Crois-tu que nous devons attendre son retour, Riquet?

- Non. Il est possible qu'il rentre très tard. Comment? Déjà dix heures et demie! Mieux vaut nous coucher, mon vieux ! »

Jacques et Henri déroulèrent donc leur matelas, puis dressèrent leur moustiquaire, tendue sur des arceaux, et qu'ils bordèrent avec soin. Jacques ne tarda pas à s'endormir et à rêver de palais fabuleux et de portes d'or monumentales.

Henri, lui, n'arrivait pas à trouver' le sommeil. Il se tournait et se retournait sur sa couche, prêtant, malgré lui, l'oreille et guettant le retour de René.

Soudain, il entendit un léger bruit. Quelqu'un venait de se faufiler à bord, en prenant de grandes précautions pour ne pas être entendu. Henri écarquilla les yeux, s'attendant à voir jaillir la lueur d'une allumette, car René ne manquait jamais de fumer une cigarette avant d'aller se coucher. Mais rien ne se produisit.

Bientôt cependant le bruit se répéta. Pour le coup, Henri se redressa. Était-ce *vraiment* René? On ne l'aurait pas dit. René était grand et pesait un certain poids. Ses pas auraient été plus lourds que ceux-ci. Alors, si ce n'était pas lui... qui était-ce?

En silence, Henri repoussa sa moustiquaire et glissa de son matelas. Assis sur le plancher du bateau, il continua



Une silhouette surgit à quelques pas de lui...

à écouter de toutes ses oreilles. Oui... quelqu'un se déplaçait furtivement... quelqu'un qui avait les pieds nus.

Ce ne pouvait être Tala, que l'on entendait ronfler dans son coin. Peut-être alors un indigène venu voler à bord? Ou, qui sait, le méchant charmeur de serpents en quête de vengeance? Cette dernière supposition, toutefois, était assez improbable... Henri écouta encore, toujours sans bouger et, cette fois, entendit qu'on descendait à l'intérieur de la cabine. Puis le bruit du placard aux provisions que l'on ouvrait lui parvint. Maintenant, le visiteur nocturne se servait à boire... Oui, c'était bien le tintement de la carafe.

Henri se demanda ce qu'il devait faire. Réveiller Tala? Le pilote avait le sommeil dur. Et puis il risquait de se mettre à crier, donnant ainsi l'alerte au voleur. Le jeune garçon eut alors l'idée d'enfermer celui-ci dans la cambuse.

Déjà il se levait pour mettre son projet à exécution quand une silhouette surgit à quelques pas de lui. Trop tard! Le voleur s'apprêtait sans doute à retourner à terre. Alors Henri n'hésita plus. Il se mit à crier « au voleur! » à pleins poumons et se précipita sur le malfaiteur.

A sa grande surprise, ses bras se refermèrent sur un corps menu qui ne lui opposa aucune résistance. Comme il le secouait rudement, une faible voix s'éleva dans l'ombre :

« Patron! C'est moi. C'est Vuna. Vuna vous a suivi! »

Cependant, à l'exception de Tala qui continuait à ronfler avec béatitude, chacun à bord s'était réveillé. Mme Marchai et les filles se demandaient ce qui arrivait. Jacques alluma vivement sa lampe électrique. Un curieux spectacle s'offrit alors à eux.

Le petit indigène était agenouillé devant Henri debout sur le pont et lui serrait si fort les jambes de ses maigres liras réunis qu'Henri ne pouvait faire un pas.

« Voyons, Vuna, lâche-moi. Et d'abord, que viens-tu faire ici?

- Je suis venu vous retrouver, patron ! Ne me renvoyez pas.

- Henri, qu'est-ce que cela signifie? Demanda

Mme Marchal. Où est René? Il n'est pas encore rentré?

— Non, maman. Ce garçon est celui dont je vous ai raconté l'histoire... celui que nous avons retiré des griffes de son méchant oncle, le charmeur de serpents. Il nous a suivis jusqu'ici!

— Oui, oui! s'écria le petit indigène. Vuna a suivi le bateau tout le temps, tout le temps. Vuna a couru, couru...

— Grand Dieu! Il a fait tout ce trajet le long de la rive ! s'exclama Jacques. Pauvre gamin ! On peut dire qu'il s'est attaché à toi, Henri. Dis-moi, Vuna, as-tu faim?

— Vuna a mangé, là, en bas! avoua le petit indigène en désignant la cabine. Vuna n'avait pas eu de nourriture depuis deux, trois jours. »

Apitoyée, Mme Marchai examina l'enfant à la clarté de la lampe électrique, et poussa un cri d'horreur.

« Le malheureux! Il est couvert de plaies et de bleus! Et il est maigre comme un coucou. A-t-il vraiment couru après notre bateau pour te rejoindre, Riquet?

-— Ça m'en a tout l'air », répondit Henri,

II se sentait soudain plein de pitié et d'affection pour l'étrange petit être qui avait couru à travers les ronces des bords du fleuve, essayant de rattraper le bateau, alors qu'il mourait de faim, de soif, qu'il était à bout de forces et tout meurtri.

Et pourquoi? Parce qu'Henri l'avait traité avec bonté et l'avait délivré d'un parent despote et cruel. Peut-être que, jusqu'ici, personne ne s'était jamais montré bon pour lui. Pauvre petit Vuna!

Au même instant, une voix s'éleva de la berge.

« Eh bien, que se passe-t-il? Vous êtes donc tous éveillés? J'espère que vous n'avez pas attendu mon retour? »

C'était René... Le jeune homme sauta sur le pont du bateau, aperçut Vuna toujours agenouillé devant Henri, et manifesta tout haut son étonnement.

« Allons, bon, voilà du nouveau. Qu'est-ce que cela veut dire?

Et pourquoi ce gamin indigène s'est-il faufilé à notre bord au milieu de la nuit? » '

Sa voix sonnait dure et menaçante. Certes, il n avait pas l'air commode tandis qu'il s'avançait en direction de Vuna tout tremblant.





CHAPITRE XI

LE CADEAU DE VUNA

HENRI se hâta de rassurer le pauvre petit tout en donnant à René les explications réclamées. Pour terminer, il lui raconta comment Vuna avait couru tout le long de la rive afin de le rejoindre. René n'en revenait pas.

« Par exemple! s'exclama-t-il. Il a fait ça! C'est à peine croyable ! Tout de même, monter ainsi à bord alors que tout le monde est endormi... C'est louche! N'a-t-il rien volé?

— Il a pris je ne sais quoi dans la cambuse. Il affirme n'avoir rien mangé depuis deux ou trois jours, déclara Lucette. A l'entendre, on a l'impression qu'il est décidé à servir Henri tout le reste de sa vie. Qu'allons-nous en faire, René?

— Il faut qu'il parte, répondit René.

Toute cette histoire n'est qu'un prétexte pour se glisser à bord de notre bateau. Je suis sûr que son oncle, le charmeur de serpents, l'attend quelque part sur la rive dans l'espoir qu'il aura récolté un joli butin. Allons, file vite, gamin! Et ne te le fais pas répéter! »

Vuna eut si grand-peur que c'est en trébuchant qu'il obéit à René. Il s'éloigna d'Henri tête basse. On avait l'impression qu'à tout instant ses jambes pouvaient se dérober sous lui. Au moment où il passait devant Mme Marchal, celle-ci l'arrêta en le prenant avec douceur par le bras. Saisissant alors une torche électrique, elle en projeta la lumière sur le dos de l'enfant et appela son mari :

« René! As-tu vu?... Regarde... »

René regarda et vit que le maigre petit corps bronzé portait la marque de nombreux coups. Il ne put retenir une exclamation.

« Grand Dieu! Qui lui a fait ça? Pauvre gosse!... Et il n'est pas gras non plus. C'est vrai qu'il doit mourir de faim. Allons, viens ici, Vuna! »

Vuna s'approcha, à demi rassuré par le changement de ton du jeune homme. Celui-ci l'interrogea alors d'une voix encore sévère.

« Pourquoi es-tu monté à bord, Vuna? Dis-moi la vérité et je ne te ferai pas de mal.

— Je suis venu le retrouver, *lui,* expliqua Vuna en désignant Henri du doigt. Vuna veut le servir. Vuna lui a apporté un cadeau. »

René regarda le petit indigène. A part le haillon crasseux qui lui servait de pagne, l'enfant était nu et les mains vides.

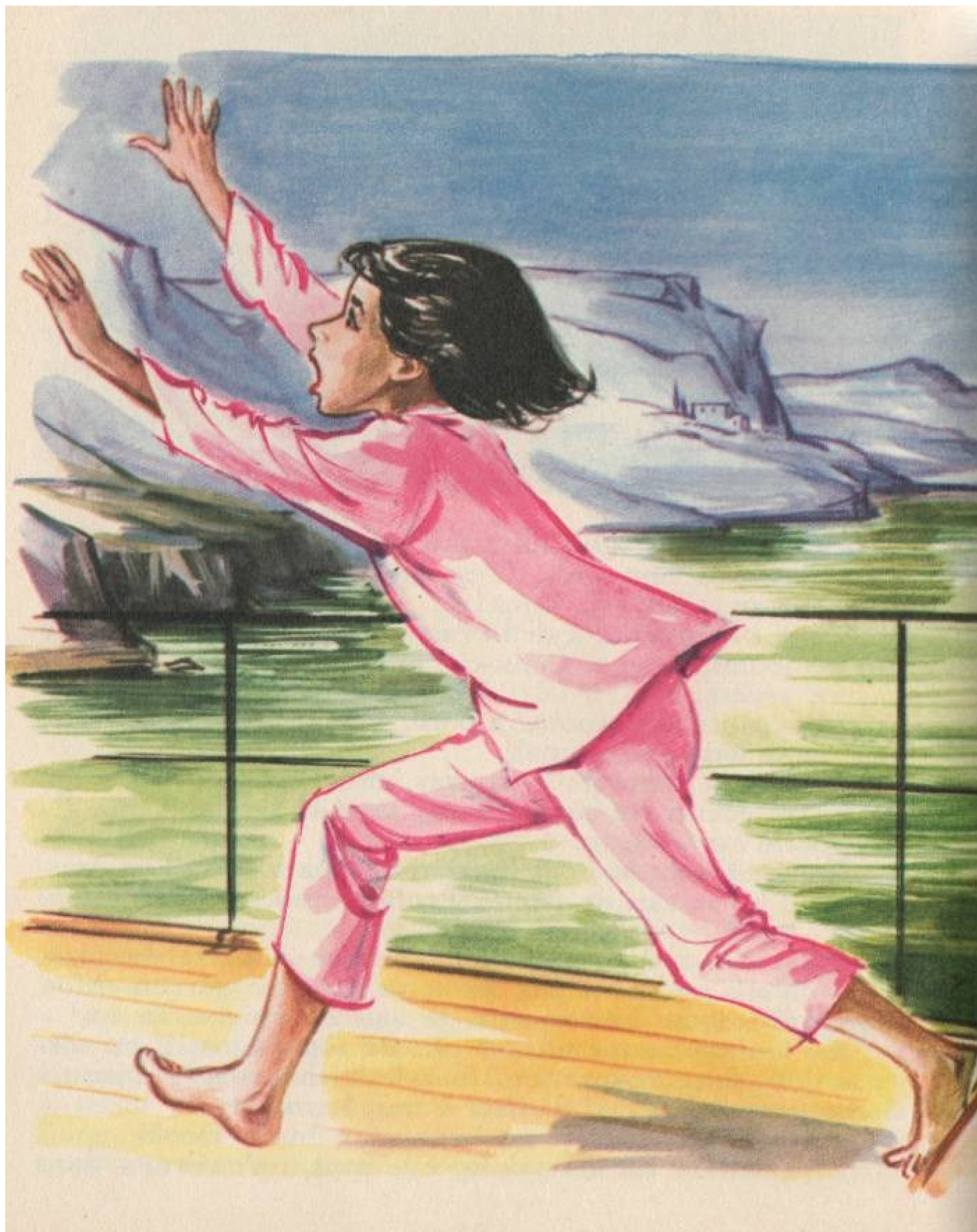
« Tu mens, dit René. Tu n'as rien apporté du tout.

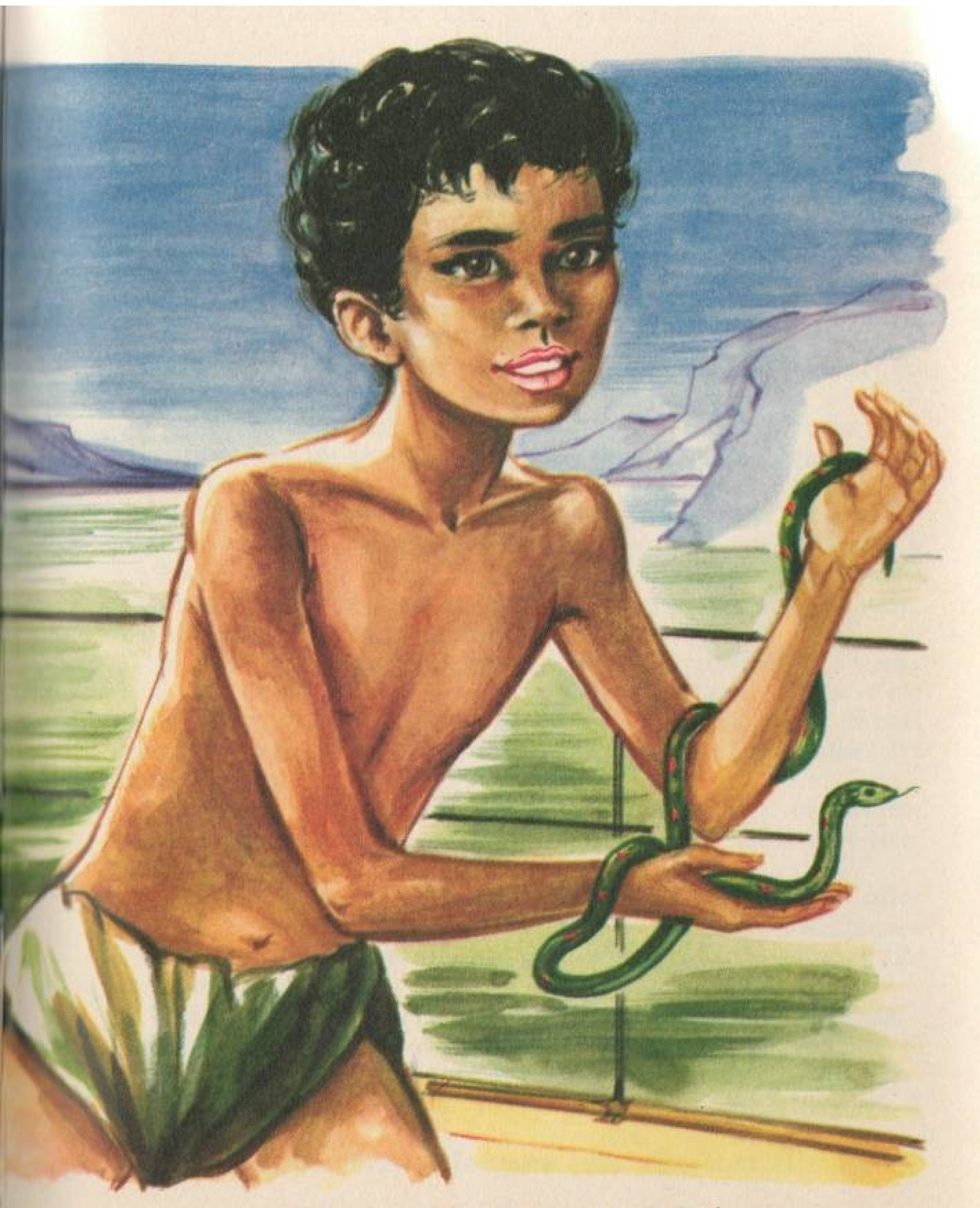
— Vuna ne ment pas, protesta le jeune garçon. Mon « patron » aime les serpents. Je vais lui en donner un! »

Et, fouillant dans un des plis de son pagne, il en sortit un joli petit serpent vert... dont les taches rouges et jaunes firent pousser des cris d'effroi à tout le monde.

« Un bargua! C'est un bargua! » hurla Denise.

Et, pivotant sur ses talons, elle courut s'enfermer dans





« Un bargua! C'est un bargua! » hurla Denise.

le coffre aux ceintures de sauvetage. Mme Marchai, René et les trois autres enfants n'étaient pas moins émus.

« Tu es fou, Vuna! cria René. Tu vas te faire mordre! Ce serpent est venimeux. Jette-le immédiatement par dessus bord!

— Non, non, pas venimeux! répondit Vuna. Pas dangereux du tout! Regardez! »

II ouvrit la bouche du petit serpent dont on aperçut les dents régulières et pleines. Pas le moindre crochet à venin. René n'en croyait pas ses yeux.

« Mais... c'est pourtant un bargua! constata Henri en s'approchant de l'animal.

— Non, patron. Faux bargua seulement. Vuna sait que tu aimes les serpents. Alors Vuna est allé trouver une vieille femme qui en élève. Elle m'a donné celui-ci. Ce serpent n'est pas de ce pays. Il est rare, très rare. Il ressemble à un bargua, mais ce n'en est pas un. Très doux, très timide. »

Henri avança la main et reçut le petit serpent multicolore qui se lova dans sa paume. Tout le monde, rassuré, respira enfin. Jacques se mit à rire.

« II ne me reste plus, dit-il, qu'à aller chercher Denise dans son coffre aux ceintures de sauvetage. Mais c'est égal, Henri, je te conseille de fourrer ton nouveau favori dans ta poche. Sinon, ta sœur n'a pas fini de pousser les hauts cris. »

Henri fit disparaître son petit pensionnaire et promit de ne jamais le sortir en présence de Denise. Puis il remercia Vuna, rayonnant.

« Et maintenant, Vuna, décida René, tu vas aller t'étendre près de Tala, notre pilote. Je te permets de passer la nuit à bord. Demain, nous verrons ce qu'il est possible de faire pour toi. »

Sur un geste d'Henri, le petit indigène suivit docilement René. Celui-ci éveilla Tala qui ne parut pas le moins du monde enchanté du compagnon qu'on lui imposait. Il espérait bien qu'on ne garderait pas le gamin à bord.

Pendant ce temps, Jacques alla chercher Denise. Il

lui apprit que le serpent était inoffensif, mais se garda bien de lui révéler que l'animal se trouvait dans la poche de son frère. Denise crut que Vuna s'était éloigné avec le faux bargua, et consentit à retourner se coucher.

Tout le monde en fit autant et bientôt, après cette soirée mémorable, le sommeil vint clore les paupières de chacun.

Au bout d'une demi-heure, cependant, quelque chose remua du côté où se trouvait la couchette de Tala. Une ombre furtive surgit et se glissa sans bruit auprès d'Henri. C'était Vuna. Le petit indigène se coucha alors aux pieds de celui qu'il considérait comme son sauveur et s'endormit enfin, parfaitement heureux : personne ne pourrait s'approcher de son « patron » sans que lui-même l'entendît.

Le lendemain matin, en se retrouvant seul, Tala s'imagina que Vuna avait déguerpi. Tout content, il se disposa à préparer le petit déjeuner de ses maîtres.

Mais quelle ne fut pas sa surprise quand, arrivé sur la partie du pont où la famille Marchai dormait encore, il aperçut Vuna étendu près d'Henri. Il réveilla le gamin d'une bourrade et lui ordonna de retourner dans son coin.

Vuna n'insista pas et s'éloigna.

Quelques instants plus tard, tout le monde se réveilla à bord. Tala, la mine renfrognée, servit le repas matinal, qui se serait bien passé si le petit serpent d'Henri n'avait eu la fâcheuse idée de sortir sa tête de la poche de son nouveau propriétaire. Denise protesta avec violence.

« Comment, Henri! Tu as adopté ce sale animal! Tu sais bien que je ne peux pas souffrir les serpents. René, dites-lui de s'en débarrasser tout de suite.

— Mais mon faux bargua n'est pas dangereux! protesta Henri, navré.

— Ça ne fait rien. Jette cette bête horrible. Je ne resterai pas une minute de plus sur ce bateau si tu le gardes ! »

Denise était souvent capricieuse et autoritaire. René décida d'intervenir.

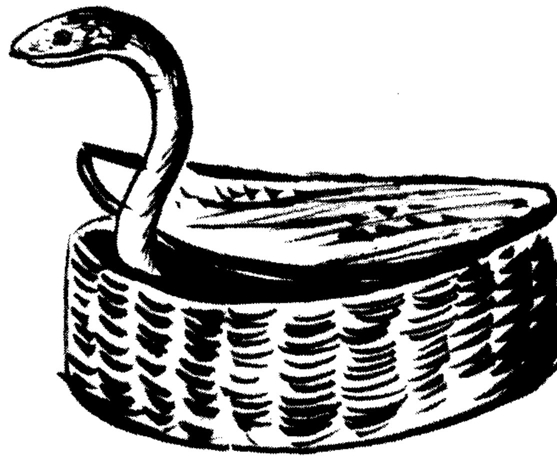
« Très bien, Denise, dit-il. Nous ne te retiendrons pas si tu es assez sotte pour avoir peur d'une inoffensive bestiole.

Je vais charger Tala de te ramener à notre hôtel avec un mot d'explication pour le directeur. Il prendra soin de toi. D'ailleurs il y a là-bas deux aimables vieilles dames françaises qui ne demanderont pas mieux que de te distraire en notre absence. »

Denise sentit les larmes lui monter aux yeux. Comment ! René était tout prêt à la laisser partir plutôt que d'ordonner à Henri de se débarrasser du serpent? Elle s'avoua vaincue.

« Très bien, dit-elle en refoulant ses larmes. Je... je préfère encore supporter la présence de cette bête et rester avec vous tous. Vous avez gagné, René!

— Tu es une brave fille, Denise, répondit René en souriant. Et maintenant, voyons un peu ce que nous allons décider au sujet de Vuna... »





CHAPITRE XII

BONNES NOUVELLES POUR VUNA

RENÉ avait envoyé Vuna prendre son petit déjeuner avec Tala. Or, si Tala aimait les enfants, il estimait que le petit indigène n'était pas à sa place sur « son » bateau. Aussi afficha-t-il à son égard des manières rudes. Vuna, en revanche, fit de son mieux pour entrer dans les bonnes grâces du pilote.

Il prêtait grande attention à ses paroles, ne répondait que lorsque Tala lui parlait, et s'ingéniait à lui rendre service. Quand il le vit affairé-à fourbir son moteur, il se glissa silencieusement dans un coin d'où il pouvait voir et entendre Henri et resta là. Jamais jusqu'à présent il n'avait aimé ^quelqu'un avec autant de dévotion. Vuna avait perdu sa mère lorsqu'il était tout petit et son père, qui était aussi dur que son méchant oncle Bula, l'avait laissé à celui-ci

lorsqu'il était parti dans un pays voisin tenter sa chance.

Depuis cette époque, l'existence n'avait pas été douce pour le pauvre Vuna. Comme il souhaitait pouvoir rester désormais auprès du jeune Français qui s'était montré si bon pour lui! Soudain, son cœur se mit à battre à coups redoublés. René était en train de dire :

« Voyons, qu'allons-nous faire de Vuna? »

Oui, qu'allait-on faire de lui? Le renvoyer à terre? Le livrer à la police? Comme il tendait le cou en avant pour mieux entendre, quelqu'un l'agrippa par l'épaule et le secoua. C'était Tala.

« Que fais-tu là, paresseux? fulmina le pilote. Allez, ouste! Viens m'aider! »

Vuna s'éloigna à regret tandis que la discussion se poursuivait. René était d'avis de donner un peu d'argent à Vuna en lui conseillant d'aller retrouver quelqu'un de sa famille, Mme Marchai proposait, au contraire, de le garder à bord le temps, tout au moins, qu'il se remplume un peu. Les enfants se rangèrent à l'opinion de la jeune femme.

« Oh ! oui, René ! supplia Lucette. Permettez à Vuna de rester avec nous! Nous l'aimons tous beaucoup. Il est si dévoué à Henri! Il ne gênera personne et Tala l'aimera aussi quand il sera habitué à lui.

— Oui, oui, ne le renvoyons pas! pria à son tour Denise. Ce pauvre gamin fait vraiment pitié. Une fois qu'il se sera lavé et qu'il aura mis un pagne propre, il sera tout à fait présentable.

— Très bien, dit René. Donnons-lui sa chance! Je vais l'appeler! »

Dès qu'il entendit son nom, Vuna se précipita, anxieux d'apprendre ce que l'on avait décidé à son sujet. Il s'arrêta tout tremblant devant René.

« Vuna, déclara celui-ci, tu peux rester à bord maintenant que tu y es. Mais il faudra que tu obéisses à Tala. Je suis le « premier maître » et lui le « second maître ». Compris?

— Le premier maître est bon! Le premier maître est généreux! s'écria Vuna tout heureux. Vuna est bien content. Vuna fera tout ce qu'on lui ordonnera! »

Puis il se tourna vers Henri avec un sourire radieux.

« Vuna sera ton serviteur, patron! » ajouta-t-il avec ferveur.

René appela alors le pilote et lui donna ses instructions : il devait veiller à ce que Vuna fît une toilette complète. Une pièce de toile toute propre remplacerait le chiffon crasseux et sans couleur qui tenait lieu de vêtements au petit indigène. Tala s'inclina sans rien dire, mais, au coup d'œil qu'il jeta à l'enfant, on devinait que la mission dont on le chargeait ne lui plaisait qu'à moitié.

« C'est tout pour l'instant, Tala, acheva René. Emmenez ce gamin avec vous et savonnez-le des pieds à la tête. Aujourd'hui nous continuerons à descendre le fleuve. Je vous indiquerai un peu plus tard l'endroit où il faudra s'arrêter. »

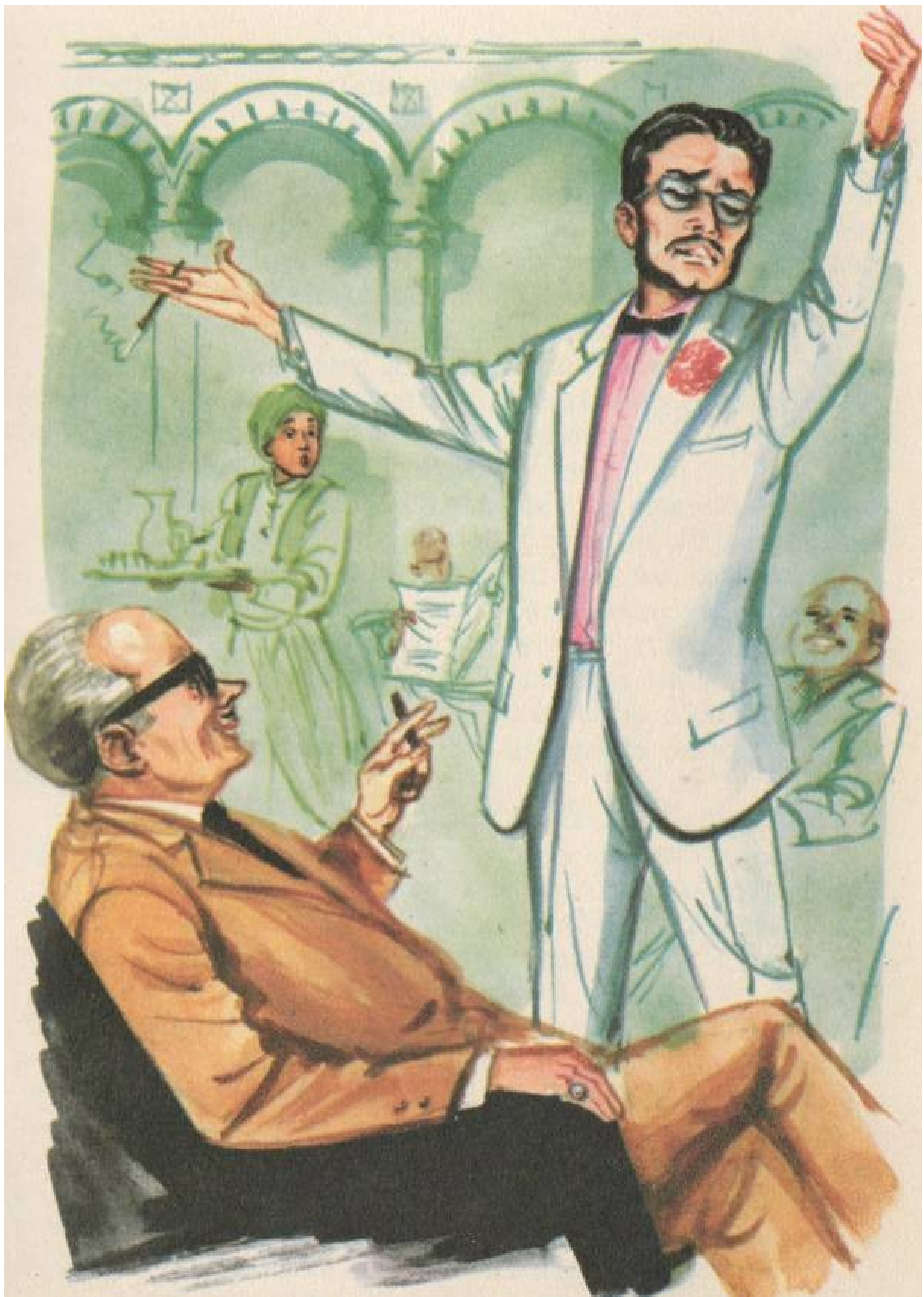
Tala empoigna Vuna par le bras et l'entraîna à l'autre extrémité du bateau. Quand tous deux se furent suffisamment éloignés, Jacques se tourna vers René.

« Maintenant que le sort de notre protégé est réglé, dit-il, racontez-nous vite ce que vous avez fait hier soir... Je veux dire à terre, à Ala-ou-iya. Vous êtes revenu bien tard à bord.

- Oui. Et je n'ai pas découvert grand-chose. L'homme avec qui je devais entrer en contact n'était pas chez lui et j'ai dû l'attendre. Il connaît Raya Uma, c'est un fait, et nourrit des soupçons à son égard. Par malheur, il ne possède aucune preuve. Il croit que Raya mijote Dieu sait quoi, car il disparaît de temps à autre sans que personne sache où il va.

- A quelles activités peut-il se livrer quand il disparaît ainsi? demanda Mme Marchai.

Je vais vous dire ce que je sais... Selon toute apparence, Raya Uma possède des intérêts à Ciné-City. Il a loué une chambre dans le grand hôtel que les cinéastes habitent. Il proclame qu'il est lui-même acteur, ou plutôt qu'il l'a été jadis, et que de voir tourner des films le passionne. Il semble que cela soit un prétexte pour couvrir des activités moins avouables.



II proclame qu'il, est lui-même acteur.

— Ma foi, opina Mme Marchai en souriant, je croirais volontiers que cet homme est en effet un acteur. D'après les photos que tu nous as montrées, il paraît capable d'emprunter les personnalités les plus diverses.

— C'est vrai, répondit René. Mais si nous admettons qu'il a vraiment été acteur jadis et qu'il s'intéresse au film en cours, pourquoi dans ce cas disparaît-il pendant une semaine entière de temps à autre? C'est louche, à mon avis.

— Louche... en quel sens? insista Jacques.

— Ma foi, peut-être se livre-t-il à l'une ou l'autre des occupations qu'on a déjà eu à lui reprocher. Ainsi, il a été tour à tour trafiquant d'armes et espion...

— Charmante nature! ironisa Denise.

— Il a fait aussi de la contrebande sur une vaste échelle, continua René. Cela a commencé par lui réussir et il a amassé une grosse fortune. Puis un de ses complices l'a dénoncé et il a été condamné à une peine de prison. A l'heure actuelle, paraît-il, il est presque ruiné et n'a que très peu d'amis. Malgré tout, à certains signes, l'homme que j'ai vu hier soir estime que Raya Uma n'est nullement découragé par son dernier échec et semble décidé à tenter un gros coup.

— Et à votre avis, demanda Henri, c'est dans cette région-ci qu'il préparerait le « coup » en question?

— S'il s'est fixé dans ce pays, ce n'est pas sans motif!

— Comment comptez-vous l'empêcher d'agir? murmura Lucette, dont les yeux brillaient de curiosité.

— Ma mission ne consiste pas à déjouer ses projets, expliqua René, mais seulement à renseigner mes supérieurs à son sujet. Notre gouvernement a signé un traité d'amitié avec le pays où nous sommes. Ce qu'il craint, c'est que Raya Uma soit en train de pousser certaines tribus à la révolte afin de pouvoir leur vendre des armes. Dans ce cas, la paix du pays serait troublée et nous aurions à intervenir. Il est donc préférable de ne pas attendre jusque-là et de prévenir l'action de ce triste personnage.

— Ainsi, dit Mme Marchai à son mari, tu n'as rien découvert de positif cette nuit? Peut-être auras-tu plus de

chance à notre prochaine escale... Comment s'appelle-t-elle, au fait?

- Ullabaid, répondit René. L'indicateur que j'ai vu hier soir m'a révélé que Raya Uma possédait lui-même un petit bateau à moteur et qu'il circulait beaucoup sur la rivière. Il est fort probable que les villes où il se rend se trouvent, soit sur la rivière même, soit à proximité. C'est pourquoi je me propose de les visiter les unes après les autres. A la longue, j'arriverai bien à obtenir les renseignements que je suis venu chercher!

- Quand repartons-nous? demanda Jacques.

- Tout de suite. Va voir si Tala est prêt. Dis-lui de naviguer à faible allure. Le temps est radieux. La promenade sera charmante. Autant en profiter! »

Jacques courut à l'autre bout du bateau. « Pouvons-nous partir maintenant, Tala?... Oui?... Parfait! Eh bien, en route! »





CHAPITRE XIII

A ULLABAID

AINSI que René l'avait prévu, la promenade fut des plus agréables. Le bateau glissait sur la Rivière Noire en suivant la rive gauche dont les grands arbres prodiguaient une ombre fraîche. Chaque fois qu'il arrivait à la hauteur d'un petit village, les indigènes le saluaient au passage, du geste et de la voix.

Tala avait donné de l'ouvrage à Vuna, et Henri, de ce fait, n'aperçut pas son protégé jusqu'à l'heure de la sieste. Il faisait si chaud ce jour-là qu'à midi René ordonna au pilote d'amarrer le bateau sous les arbres. Après le repas on décida de se reposer.

Vuna profita de ce moment pour quitter Tala, qui ronflait dans un coin. Il vint s'asseoir auprès d'Henri et

fixa sur lui ses bons yeux de chien fidèle. Henri, qui n'était pas encore endormi, lui sourit.

Ce sourire suffit à transporter Vuna au septième ciel.

« Patron, murmura-t-il, tu peux dormir tranquille. Vuna veille sur ton sommeil. »

Henri ferma les yeux et le petit indigène, seul éveillé à bord, monta sa garde vigilante. A un certain moment, le faux bargua qu'il avait donné à Henri passa la tête par l'entrebâillement de la poche du jeune garçon. Vuna se sentit^ heureux en constatant que son « patron » ne s'était pas séparé de son singulier cadeau.

La sieste terminée, Vuna disparut, appelé par Tala. René, Mme Marchal et les enfants se réunirent alors autour de la table du goûter. Celui-ci se composait principalement de biscuits légers et de boissons fraîches.

Tala, cependant, commençait à apprécier la présence de Vuna. Bien qu'il se fût gardé d'en convenir, il était émerveillé de voir avec quelle rapidité le gamin s'était familiarisé avec le fonctionnement du moteur. C'est que Vuna était intelligent et observateur. Il ne lui faudrait pas grand temps pour apprendre à piloter.

En attendant, Tala préférait lui confier des besognes moins nobles : graisser le moteur et fourbir les cuivres. Et Vuna obéissait docilement, en prenant soin de ne pas se salir. C'est qu'il était fier d'être propre désormais et de porter un pagne de toile bleu tout neuf. Tala lui avait même appris à se coiffer en rejetant en arrière ses cheveux noirs.

Après goûter, on se remit en route. Bientôt, on arriva à Ullabaid.

« Je vais descendre à terre, annonça René. Voulez-vous venir avec moi, les enfants? Je crois que votre mère préfère rester. Ça la reposera un peu d'être débarrassée de vous », ajouta-t-il en riant.

Henri, Jacques, Denise et Lucette ne se firent pas répéter l'invitation. Ils sautèrent sur le petit débarcadère en bois, laissant Mme Marchai, Tala et Vuna à bord. Tala était mécontent de ne pouvoir lui aussi aller à terre se dégourdir les jambes. Mais il devait garder le bateau. Il fit retomber

le poids de sa mauvaise humeur sur Vuna à qui il donna du travail pour l'empêcher de descendre sur la rive. Mais Vuna était malin. Il espérait bien que Tala finirait par s'endormir, comme cela lui arrivait chaque fois qu'il n'avait rien à faire. A ce moment-là, Vuna se proposait de lui fausser compagnie.

La petite ville d'Ullabaid parut très pittoresque à René et aux enfants. Ses maisons étaient basses et d'une blancheur éclatante. La population indigène grouillait dans les rues. René se dirigea vers la grand-place et alla frapper à la porte du maître d'école. Celui-ci — un indigène aux traits fins et intelligents — parut surpris en apercevant son visiteur. Mais quand René lui eut révélé son identité, il l'invita du geste à entrer. Tous deux avaient à parler.

Livrés à eux mêmes et ayant reçu la permission de flâner aux environs, les quatre enfants regardèrent autour d'eux. Un garçon d'une quinzaine d'années s'approcha alors et leur montra une carte représentant un temple en ruine. Puis, par gestes, il leur expliqua que ce temple se trouvait à quelque distance de là et il proposa de les y conduire.

« Temple de la déesse Hannar ! » ne cessait-il de répéter.

C'était là tout ce qu'il savait de français.

« Ma foi, dit Henri, pourquoi n'irions-nous pas visiter cette ruine? Elle semble intéressante. Qu'en pensez-vous? »

Jacques, Denise et Lucette se rallièrent à son avis et, pilotés par le jeune indigène, les cinq touristes (car Kiki était de la partie) se mirent en marche. On commença par suivre une piste qui serpentait parmi les arbres, puis l'on traversa quelques champs cultivés. Chemin faisant, des gamins du pays venaient grossir la troupe : ils espéraient que les petits Français leur distribueraient quelques sous une fois arrivés au but.

Loin, derrière le groupe enfantin, cheminait une petite silhouette furtive. C'était Vuna, qui avait quitté le bateau pour suivre à la trace son « patron ». A présent qu'il l'avait retrouvé, il se contentait de lui emboîter le pas à distance.

II n'osait pas le rejoindre ouvertement, de crainte d'être grondé pour avoir désobéi à Tala.

On arriva enfin au temple. Les enfants en eurent vite fait le tour, car il n'offrait rien de bien intéressant : ce n'était guère qu'un amas de pierres.

Les petits mendiants pressaient Denise, Lucette, Henri et Jacques de toute part et commençaient à leur réclamer de l'argent.

« Laissez-nous respirer ! » dit Jacques.

Kiki répéta les paroles de son maître en agitant les ailes, ce qui fit reculer un peu les importuns. Soudain, Henri avisa sur une pierre chaude quelques insectes qui s'étaient posés là.

« Mon serpent doit avoir faim, déclara-t-il. Voyons si ce menu lui convient! »

Tout en parlant, il avait tiré le faux bargua de sa poche pour le déposer devant lui. Denise poussa un cri d'horreur et s'éloigna de lui en courant. Les petits indigènes, voyant ce qui l'avait effrayée, se mirent à hurler à leur tour :

« Bargua! Bargua! »

En quelques secondes, ce fut une complète débandade. Tous s'enfuirent et disparurent pour ne plus revenir, y compris le grand garçon qui avait servi de guide aux enfants. Henri se redressa, stupéfait.

« Qu'est-ce qui leur prend? demanda-t-il. Mon serpent est inoffensif.

— Oui, répondit Jacques. Mais il a l'air d'un *vrai* bargua... et les gens du pays savent bien que celui-ci est dangereux! »

Cependant, après avoir largement festoyé d'insectes... et même d'une minuscule grenouille découverte sous un buisson voisin, le serpent d'Henri ne fit aucune difficulté pour se laisser prendre et pour réintégrer la poche de son maître.

« Et maintenant, que faisons-nous? demanda alors Lucette.

— Le crépuscule est déjà là, constata Denise. Comme le temps a passé vite!

— Retournons au bateau, proposa Jacques. Dans ce pays la nuit tombe rapidement. Ne nous laissons pas surprendre.

— En avant, Fanfan la Tulipe ! » s'écria Kiki.

Les enfants, riant de l'ardeur du perroquet, firent donc demi-tour. Mais au bout de quelques minutes, ils cessèrent de rire en constatant qu'ils s'étaient trompés de route.

« Tout à l'heure, nous ne sommes pas passés devant cet arbre frappé par la foudre, il me semble? murmura Jacques.

— Retournons sur nos pas, suggéra Henri. Une fois revenus au temple, nous essaierons un autre chemin. »

Mais le nouveau sentier que prirent les enfants les conduisit droit à un bois. Il faisait de plus en plus sombre. Lucette, qui commençait à avoir peur, frissonna.

« Crions! dit-elle. Peut-être notre guide ou l'un des gamins qui nous escortaient nous entendra-t-il. »

Hélas! ce fut en vain que tous s'égosillèrent, Kiki y compris. Personne ne répondit à leurs appels. Et soudain, brutale, la nuit succéda au bref crépuscule.

« Miséricorde! gémit Jacques. Je n'ai même pas ma lampe électrique sur moi. Qu'allons-nous devenir? »





CHAPITRE XIV

VUNA INTERVIENT

HENRI, Jacques, Denise et Lucette, immobiles au milieu des ténèbres, attendaient que la lune se levât et que les étoiles parussent au ciel. Alors, peut-être, y voyant plus clair, réussiraient-ils enfin à s'orienter. Malheureusement, la nuit restait sombre-Le vent avait fraîchi et des nuages noirs voilaient le firmament. Dire que toutes les précédentes soirées avaient été si belles! C'était une vraie malchance.

Leurs yeux, cependant, s'accoutumaient à l'obscurité. Soudain, ils aperçurent une silhouette à quelques pas d'eux. « Qui va là? s'écria Jacques. N'approchez pas! » Mais il avait bien tort d'avoir peur... Sans tenir compte de son avertissement, la silhouette fit un bond en avant et s'arrêta devant Henri. C'était Vuna!

« Me voici, patron! Vuna a suivi, suivi. Tala ne voulait pas que je vienne mais je suis venu. Vuna veille sur toi, patron !

- Et tu arrives bien à propos ! s'écria Henri, tout heureux. Nous nous sommes égarés. Connais-tu le chemin qu'il faut suivre pour revenir au bateau?

- Oui, patron. Vuna est comme les oiseaux. Il ne se perd jamais. Vuna va vous conduire. »

Le. jeune indigène semblait avoir des yeux de chat. Il se mit en route sans hésiter, prenant un sentier, puis un autre, pour aboutir enfin à Ullabaid. Lucette poussa un soupir de soulagement à la vue des lumières de la petite ville.

Quelques enfants étaient en train de jouer dans les rues. En apercevant des étrangers, ils se précipitèrent pour les examiner de près. Mais en constatant qu'il s'agissait des Français qu'ils avaient accompagnés au temple dans l'après-midi, la peur les reprit et ils s'enfuirent de nouveau en criant : « Bargua! Bargua! »

Henri s'arrêta. Il venait de reconnaître le grand garçon qui leur avait servi de guide et qui se tenait à distance, sous l'abri d'une porte.

« Tiens, Vuna, dit Henri en fouillant dans sa poche. Prends cet argent et va le porter à ce garçon! »

Mais Vuna protesta avec indignation.

« Non, non, patron! Pas d'argent pour lui. Il t'a abandonné! Je ne l'aime pas!

- Vuna, obéis ! » insista Henri d'une voix ferme. Cette fois, Vuna prit l'argent et courut vers le garçon.

Au ton de sa voix et à ses gestes, les enfants comprirent qu'il reprochait au guide sa lâcheté. Mais le garçon se souciait bien des reproches de Vuna! Il empocha les piécettes et disparut en courant.

« Après tout, conclut Henri, je lui devais bien quelque chose, car il a fait son métier en nous conduisant au temple. Et il ne nous aurait pas quittés sans cette panique générale déclenchée par mon faux bargua.

Je suis sûr que René va nous gronder très fort en

nous voyant revenir si tard! grommela Jacques, l'air ennuyé. Il n'aime pas que nous rôdions comme ça à la nuit.

- Peut-être ne sera-t-il pas encore rentré lui-même lorsque nous arriverons, suggéra Denise pleine d'espoir.

— Souhaitons-le! »

Les cinq enfants se dépêchèrent de rejoindre le bord. Ils constatèrent avec un secret plaisir que Mme Marchai se trouvait seule dans la cabine où la fraîcheur de la nuit l'avait obligée à se réfugier.

« Ah! dit-elle, vous voilà, mes petits. Vous précédez René? Je commençais à me demander où vous étiez tous passés. Avez-vous faim? Tala est en train de nous préparer un excellent dîner. »

Elle terminait sa phrase quand René arriva à son tour.

« Ouf! soupira-t-il. Me voici enfin! Qu'avez-vous fait cet après-midi, les enfants ?

- Pas grand-chose, s'empressa de répondre Jacques. Nous sommes allés visiter un temple en ruine.

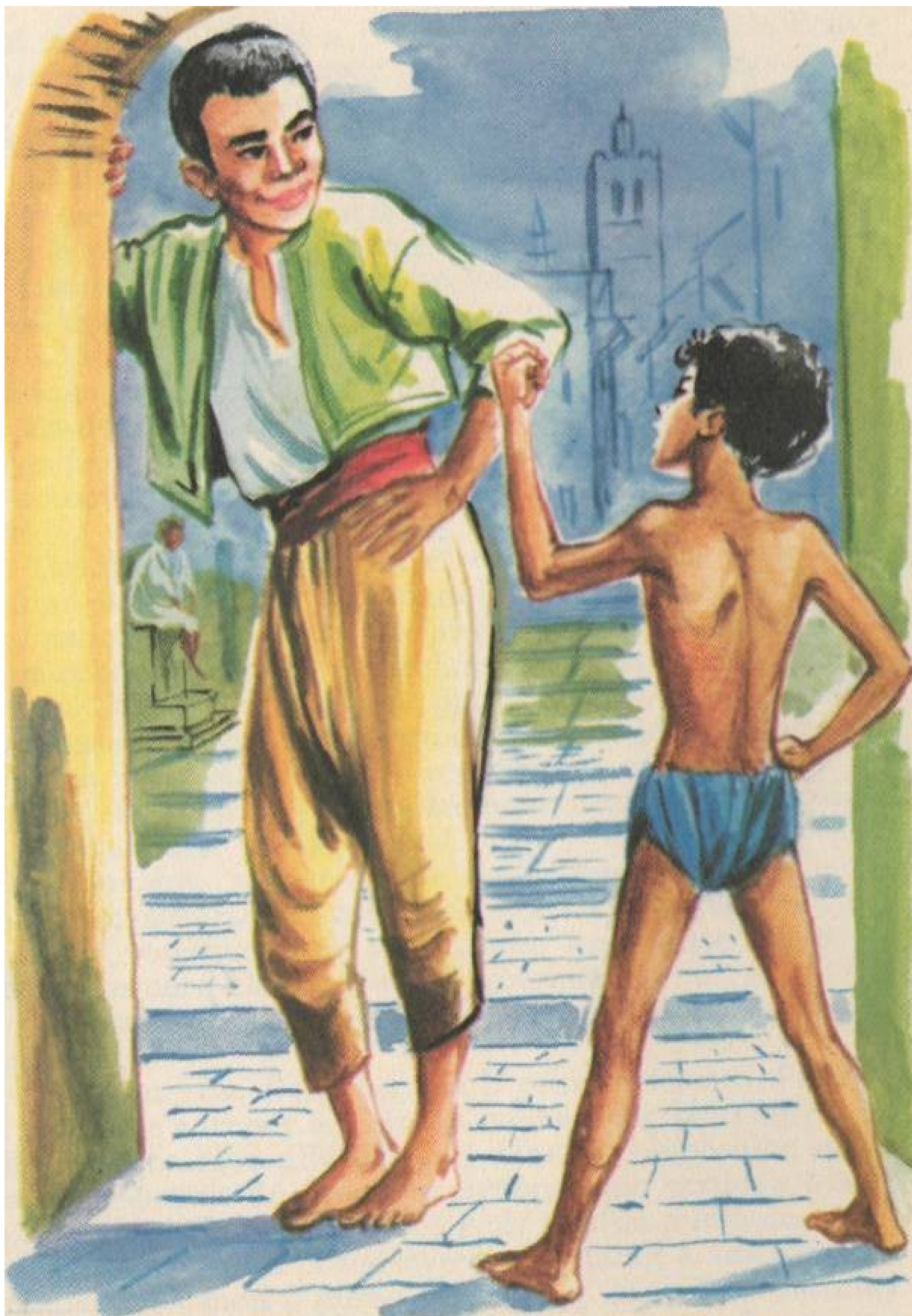
- On a fait beaucoup de fouilles dans la région depuis ces dernières années, expliqua René. Le directeur d'école que j'ai été voir m'a documenté à ce sujet.

- Et avez-vous appris quelque chose sur Raya Uma? enchaîna Jacques, ravi de constater que René ne les questionnait pas davantage sur leurs faits et gestes de l'après-midi.

— Oui, répondit le jeune homme. L'instituteur connaît bien notre homme... et l'apprécie. Il affirme que c'est un érudit, capable de discuter de n'importe quel sujet. Uma, paraît-il, s'intéresse même à l'archéologie. Il se passionne pour les fouilles et les découvertes. Toutes les ruines du temps jadis excitent son admiration. Il semble qu'il parcoure le pays pour examiner les temples et autres vestiges du passé qui ont déjà été mis au jour. Mais à mon avis ce n'est là qu'un prétexte. Ses activités véritables doivent être tout autres. »

A ce moment, une odeur délicieuse vint chatouiller les narines des passagers. C'était le fumet de la cuisine de Tala.

«Je crois qu'il est l'heure de passer à table, dit Mme Marchal



Il reprochait au guide sa lâcheté.

en souriant. Tala a péché des poissons dans le fleuve et Va nous les servir avec une sauce de sa composition.

— Notre pilote est un véritable cordon bleu! déclara René en riant.

— A propos de Tala, reprit Mme Marchai, il était dans une belle colère tout à l'heure! Il est venu me trouver pour se plaindre de Vuna qui était descendu à terre malgré sa défense. Cependant, comme Vuna avait fait son travail avant de partir, j'ai prié Tala de ne pas le punir.

— Vuna a quitté le bateau pour rejoindre Henri, expliqua Jacques en souriant. Il adore son « patron! »

Là-dessus, toute la famille passa à table. Tala servit un magnifique plat de poissons entourés de légumes délicieux, et accompagnés d'une sauce que Lucette qualifia de « divine ».

Tandis que les convives se régalaient, Tala regagna sa cuisine où il entreprit de gronder Vuna, chose qu'il n'avait pas encore eu le temps de faire. Mais Vuna lui raconta alors comment il avait remis dans le bon chemin les enfants égarés. Or, tout en n'aimant pas beaucoup Vuna, le pilote était juste. Il cessa donc de gronder le gamin et, s'il ne crut pas bon de le féliciter, il le récompensa néanmoins en lui servant un repas particulièrement exquis et copieux. Vuna était aux anges!

Cependant, autour de la table dressée sur le pont, chacun continuait à louer les talents culinaires de Tala.

« Je voudrais bien savoir avec quoi cette sauce est faite, murmura Denise d'un air gourmand.

— Avec de la purée d'insectes! » répondit Henri, malicieux.

Bien entendu, Denise se mit à pousser des cris d'orfraie et il fallut s'adresser à Tala lui-même pour la rassurer. Le pilote-cordon-bleu affirma que, dans la composition de sa sauce, il entrait du lait, des oignons, une certaine plante appelée « mollia » et un tout petit peu de purée de...

Denise, attachée à ses lèvres, s'attendait à lui entendre prononcer les mots « purée d'insectes ». Mais Tala termina simplement par « purée de pommes de terre ». La pauvre

Denise respira enfin et les autres éclatèrent de rire. Tala se joignit à l'hilarité générale, encore qu'il n'en comprît pas la cause. Kiki, bien entendu, riait plus fort que tous les convives réunis!

Après avoir servi le dessert, Tala retourna à la cuisine où il ordonna à Vuna de faire la vaisselle. Il lui indiqua comment, avant de tremper les assiettes dans l'eau, il fallait les débarrasser de leurs débris en jetant ceux-ci pardessus bord.

« Tu comprends, expliqua-t-il à Vuna dans son propre langage, voilà comment les choses se passent. Tu jettes les déchets de nourriture à l'eau. Les poissons les mangent et deviennent gros. Alors Tala les pêche et nous les mangeons. »

Vuna saisit du premier coup le mécanisme de ce circuit magique. Il se mit à gratter avec entrain les assiettes et à jeter par-dessus bordj.es arêtes de poisson.

Ce faisant, son regard accrocha quelque chose... C'était une petite lueur qui trouait les ténèbres et semblait glisser sur l'eau. En même temps, l'oreille du petit indigène perçut un léger « teuf-teuf ».

Il se pencha davantage et, écarquillant les yeux, distingua une embarcation qui se déplaçait sur le fleuve. Une unique lumière brillait à sa proue.

Vuna considéra le bateau inconnu d'un air intéressé. Il se demandait s'il allait passer sans faire aucun signe ou si, au contraire, ceux qui se trouvaient à bord salueraient le bateau des Marchai.

Mais la vedette — car il s'agissait d'une vedette —, au lieu de continuer son chemin, piqua droit sur la petite jetée près de laquelle Tala avait arrêté son bateau. Son pilote coupa les gaz et s'amarra à son tour.

René, Mme Marchai et les enfants, tout comme Vuna, s'étaient aperçus de l'approche de cette vedette inconnue. Pour mieux la voir, ils allèrent s'appuyer à la lisse.

Soudain, un homme sauta hors de la vedette et se dirigea droit vers eux en appelant.

« Ohé! du bateau!

— Que voulez-vous? demanda René. Et tout d'abord, qui êtes-vous?

— Quelqu'un qui désire vous voir! Puis-je monter ;\ votre bord?

— Quel est votre nom? » insista René.

La réponse à sa question lui parvint, distincte, faisant sursauter tout le monde : « Je suis *Raya Uma !* »





CHAPITRE XV

L'ÉNIGMATIQUE RAYA UMA

L'ÉTONNEMENT de René était intense. Il resta un moment sans répondre. « Eh bien, s'impatienta le nouveau venu, puis-je monter ou non? On m'a dit qu'une famille française descendait la rivière et j'ai eu envie de venir bavarder un peu avec vous. J'ai fait toutes mes études en France, vous comprenez! » René se ressaisit.

« Bien sûr! s'écria-t-il. Montez! Je m'attendais peu à entendre quelqu'un parler aussi bien ma propre langue dans ce pays! Vous m'avez surpris!

- Devons-nous disparaître, René? demanda Jacques dans un souffle.

- Non, répondit René sur le même ton. Restez, au

contraire. Je ne sais pas s'il soupçonne qui je suis et je préfère qu'il me voie entouré d'enfants. Attention, le voici! »

Tala s'était avancé à la rencontre du visiteur pour l'éclairer. Raya Uma émergea soudain dans le cercle lumineux où se tenait la famille Marchai. Tous le dévisagèrent avec intérêt. Ils virent un homme de taille moyenne, vêtu d'habits légers : pantalon de toile, chemise fine et mince pull-over. Il portait un collier de barbe et une petite moustache ornait sa lèvre supérieure. Gomme René, il dissimulait ses yeux derrière des lunettes vertes.

Ce fut avec un sourire étincelant qu'il s'inclina devant Mme Marchai. Tala souleva la moustiquaire qui délimitait le « salon en plein air » (composé de quelques sièges à l'abri des insectes nocturnes) sur le pont. Après échange de poignées de main, tout le monde s'y installa.

« Je vois, constata Raya Uma, que vous avez emmené vos enfants avec vous!

- Oh! s'empressa de répondre Mme Marchai, c'est surtout à cause d'eux que nous avons entrepris cette croisière. Ils relèvent de maladie et le -docteur leur a ordonné un climat chaud et sec. L'air du pays leur a déjà fait beaucoup de bien. »

Le visiteur s'informa aimablement du nom des enfants et tint même à ce qu'on lui présentât Kiki. Le perroquet fut à peine poli :

«J'ai du bon tabac, mais il n'est pas pour toi! » déclara-t-il à Uma avec impertinence.

Jacques gronda son favori tout en se retenant de rire.

« Comment avez-vous entendu parler de nous? s'informa René en offrant des cigarettes.

- Oh ! les nouvelles vont vite par ici », répondit Raya Uma. Puis, regardant René bien en' face il ajouta : « Je suppose d'ailleurs que, vous aussi, vous avez entendu parler de moi?

— Il me semble, en effet, que votre nom ne m'est pas inconnu, admit René en feignant de chercher dans sa mémoire. Quelqu'un m'a cité un certain M. Uma qui s'intéressait au film que l'on tourne en ce moment à Ciné-City.

- Les films ne sont pour moi qu'une occupation secondaire, déclara le visiteur en tirant sur sa cigarette. Ma principale marotte, c'est l'archéologie. »

Lucette aurait bien aimé voir la cicatrice qu'Uma avait sur son avant-bras, mais c'était impossible pour la bonne raison que le personnage portait des manches longues.

« Nous avons visité un temple ancien cet après-midi à Ullabaid, expliqua Jacques. Nous avons été bien déçus. De loin, il conserve quelque apparence, mais, de près, c'est autre chose. Exactement comme les décors de Ciné-City : tout en façade et rien derrière ! »

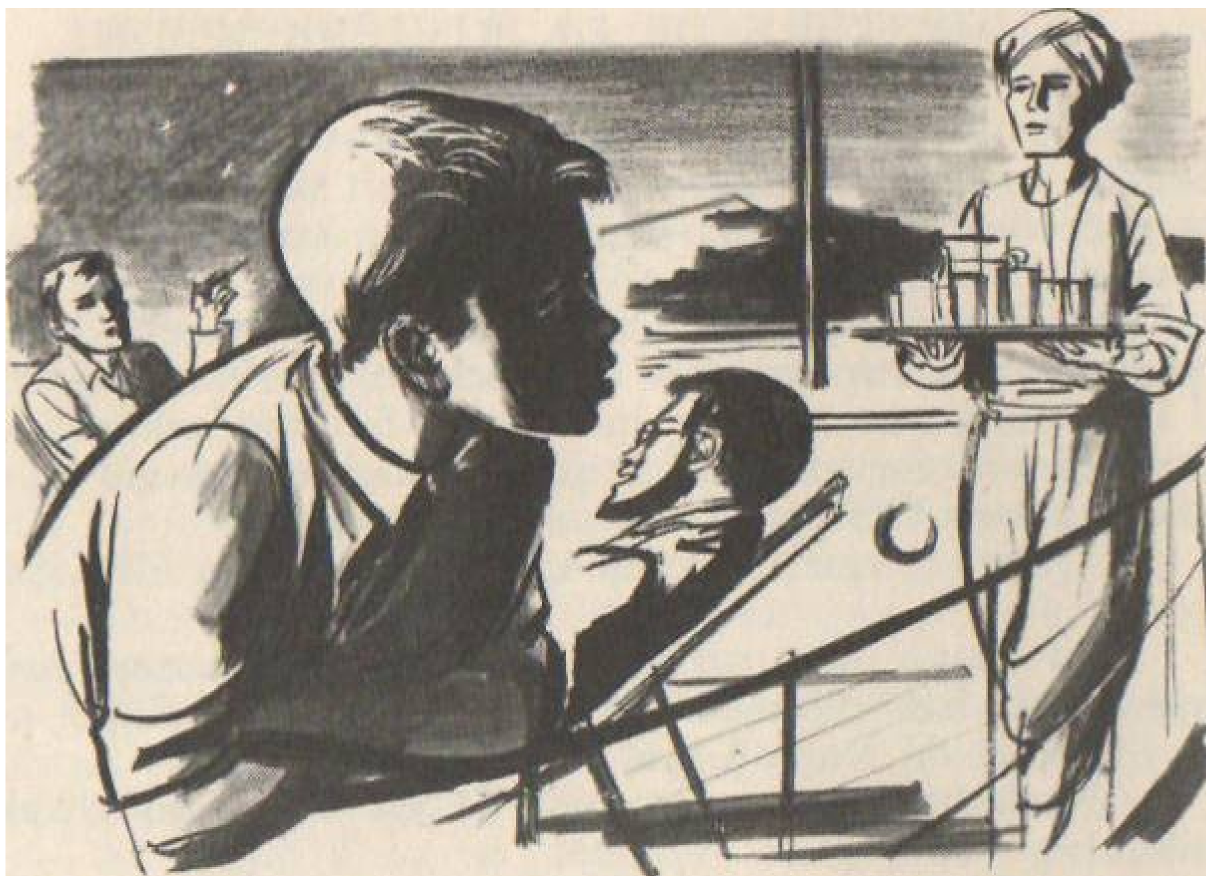
Uma se mit à rire comme s'il venait d'entendre une excellente plaisanterie.

« Hélas! oui, dit-il. L'archéologie est souvent décevante. Je suis bien placé pour le savoir.

- Ce doit être très coûteux, j'imagine, de faire des fouilles pour mettre au jour des villes anciennes? émit Mme Marchai.

- Certes oui, madame. J'y ai dépensé une véritable fortune. Aussi ai-je dû m'arrêter. Remarquez que mes recherches étaient désintéressées. Je n'ai jamais espéré mettre la main sur de précieux trésors. Mais les recherches en soi sont tellement passionnantes! Hélas! comme je viens de vous le dire, j'ai été obligé d'y renoncer. Cependant, je n'abandonne pas complètement la partie et j'ai réussi à trouver une solution qui me satisfait : je combine mon intérêt pour le cinéma avec ma marotte pour l'archéologie. Avec l'argent que je gagne dans les films, je m'offre des déplacements à travers le pays. Je dessine des cartes et des plans relatifs aux découvertes que l'on fait un peu de tous les côtés. Et vous, monsieur, vous occupez-vous aussi de fouilles?

Pas directement, » répondit René, plein de prudence et sachant très bien qu'Uma allait le sonder pour découvrir ses occupations. « Je me contente d'écrire des articles relatifs aux travaux en cours. J'ai commencé aussi un récit de voyage. Je me propose d'écrire un livre par la suite, vous comprenez !



Je vois. Vous êtes à la fois journaliste et écrivain! »

Les enfants commençaient à se fatiguer de cette conversation. Le duel verbal qu'avaient engagé les deux hommes leur semblait avoir tourné à l'avantage de René. Ils étaient certains maintenant que Raya Uma ne le suspectait plus. Tala apporta des rafraîchissements. On parla un moment encore, puis le visiteur se leva pour prendre congé.

« Je désire vivement vous revoir avant votre départ, déclara-t-il. Voulez-vous me faire l'honneur de dîner avec moi demain soir? Je possède un petit bungalow un peu plus bas, au bord du fleuve. Je m'y rends d'ailleurs en ce moment même. Je serais ravi que madame et vous soyez mes hôtes », ajouta-t-il en souriant à René.

Celui-ci réfléchit. Devait-il accepter l'invitation? S'il refusait, cela semblerait étrange. Et puis, en allant dans la propre demeure d'Uma, peut-être .serait-il à même d'y découvrir un indice utile sur ses activités actuelles...

« C'est entendu, dit-il tout haut..Ma femme et moi serons heureux d'être vos invités.

- Je vous attendrai donc demain à... disons sept heures, voulez-vous? Votre pilote connaît sans aucun doute la jetée de Chaldo. J'y serai pour vous accueillir et vous conduire chez moi.»

Là-dessus, Raya Uma souleva la moustiquaire, et fit quelques pas sur le pont mal éclairé. Presque aussitôt, il buta contre un obstacle invisible et faillit tomber. Lançant alors un furieux coup de pied auquel succéda un cri de douleur dans l'ombre, il s'emporta tout haut:

« Qu'est-ce que c'est que ça? Veux-tu t'en aller, sale gosse ! »

Et il donna un autre coup de pied au petit corps brun qui l'avait fait trébucher. Henri se précipita, indigné par la brutalité de Raya Uma.

« Ne le frappez pas, monsieur. C'est Vuna, notre aide-pilote! »

Raya Uma se ressaisit et adressa un gracieux sourire d'adieu à la ronde. Puis il s'en fut.

« Vuna, espèce de nigaud, pourquoi t'es-tu fourré dans ses jambes? demanda Henri, encore tout ému.

- C'est un homme méchant, déclara Vuna sans répondre à la question. Très, très méchant homme. Vuna était venu pour te défendre contre lui, patron!

- Gesse de dire des sottises, ordonna René. Comment peux-tu savoir si cet homme-là est méchant?

- Vuna le sait! Vuna le sent! s'obstina le petit indigène. Et pourtant, Vuna ne l'a jamais vu avant ce soir.

Va retrouver Tala et ne viens que si l'on t'appelle, dit René. Compris? »

Vuna disparut et René et les siens s'assemblèrent de nouveau sous la moustiquaire. Au même instant on entendit ronfler le moteur de la vedette d'Uma. Puis celle-ci s'éloigna de l'embarcadère et reprit sa route au fil de l'eau. « Eh bien? demanda René à sa femme. Que penses-tu de notre ami Uma?

- II ne m'inspire pas confiance pour un sou! avoua franchement Mme Marchai. Il est... il est... Trop obséquieux », acheva Denise.

Tout le monde approuva d'un signe de tête. C'était bien le mot exact : obséquieux.

« Je continue à me demander ce qu'il mijote, murmura René comme pour lui-même. Quelque affaire frauduleuse à Ciné-City, peut-être! Il a tellement insisté sur son amour pour les vieilles pierres que je suppose qu'il s'intéresse à tout autre chose.

- Tu penses que son intérêt pour l'archéologie lui sert à camoufler une tractation louche qu'il aurait en train à Ciné-City? demanda Mme Marchai.

- Oui, c'est bien cela... le contraire, en somme, de ce que je supposais primitivement.

- Il doit être facile de mettre sur pied une escroquerie dans un endroit comme Ciné-City! déclara Jacques. Il y a tant de monde là-bas! Et beaucoup d'argent aussi!

— Si Raya Uma se contente de plumer quelques naïves victimes dans la cité du cinéma, reprit René, cela ne me regarde guère. Je ne suis pas ici pour faire le gendarme, mais pour découvrir si notre ami ne complote pas autre chose d'infiniment plus grave. C'est cela seul qui intéresse mes chefs.

— Eh bien, soupira Mme Marchai en conclusion, souhaitons qu'Uma s'en tienne à ces activités mineures. Ainsi, René, tu ne seras pas mêlé à quelque aventure qui risquerait de devenir dangereuse. Car j'ai idée que le personnage ne doit pas être tendre pour ceux qui se dressent sur son chemin.

- Allons, ne pensons plus à Raya Uma pour l'instant, dit René en jetant sa cigarette. Il est l'heure de se coucher, les enfants. Vite, au lit! »



CHAPITRE XVI

ESCALE A CHALDO

LE LENDEMAIN, Tala ne remit le moteur en marche qu'assez tard : Chaldo ne se trouvait qu'à une demi-journée de là et René ne tenait pas à y arriver en avance.

Le bateau glissait lentement entre les rives. Ça et là s'élevaient les ruines imposantes de vieilles cités disparues que l'on avait extraites de la poussière où elles étaient restées enfouies pendant des siècles. Les fouilles se poursuivaient un peu partout.

« Outre d'intéressants vestiges du passé, expliqua René, les archéologues découvrent parfois de véritables trésors.

— Des trésors de quel genre? demanda Lucette.

— Eh bien, certaines tombes de rois ou de personnages importants contiennent des bijoux d'or, des armes précieuses, des pierres de valeur.

— Je parie que Raya Uma cherche des choses de prix, quoi qu'il dise, déclara Jacques.

— Cela me parait assez improbable, opina René, car, pour se livrer à de telles recherches, il faut disposer d'une importante équipe de travailleurs, d'un matériel approprié... et d'un nombre considérable de millions pour financer l'entreprise.

— Regardez! s'écria Denise. Voici d'autres ruines, en cours de déblaiement, semble-t il. Peut-être Tala sait-il de quoi il s'agit... »

Interrogé, le pilote expliqua que son père avait fait partie d'une équipe de terrassiers engagés par une société d'archéologie l'année précédente. On avait profondément creusé le sol pour dégager des tombes royales. Mais les tombes ne contenaient plus rien. Elles avaient été pillées par des profanateurs bien des siècles plus tôt.

Lucette avait peine à croire que les cités enfouies remontaient à des milliers d'années. Son étonnement ne connut plus de bornes quand René lui apprit qu'on découvrait parfois plusieurs de ces cités construites les unes au-dessus des autres, tels les étages d'une même maison. Cela lui semblait fabuleux.

Vers le milieu de l'après-midi, on fit une halte pour goûter. Les enfants en profitèrent pour se baigner et nager dans une espèce de petite crique où l'eau était propre et limpide. Puis l'on repartit. On atteignit Chaldo à six heures et demie, soit trente minutes en avance. René ne témoignait guère d'enthousiasme à la pensée de retrouver Raya Uma.

« Je me demande ce qui m'a pris d'accepter son invitation, Alice ! dit-il à sa femme. Je le regrette maintenant.

— Bah! répliqua Mme Marchai. Nous resterons chez lui le moins possible... et peut-être découvriras-tu sur place un indice intéressant. »

Puis elle s'adressa aux enfants.

« Vous, mes petits, vous dînerez ici, bien sagement.

Vous pourrez lire un peu ensuite, puis vous irez vous coucher comme d'habitude. Tala veillera sur vous. D'ailleurs, nous ne serons pas longtemps absents.

— Voici Raya Uma! annonça Henri à mi-voix. C'est bien lui! Il tient une lanterne à la main, car la nuit est déjà là. Allons, au revoir, maman. Au revoir, René. Ouvrez bien les yeux et les oreilles. Méfiez-vous de ce faux brave homme ! »

Cependant, Raya Uma s'était approché du bateau.

« Bonsoir, tout le monde! jeta-t-il gaiement. Madame, monsieur... si vous êtes prêts, je vais vous guider jusqu'à ma demeure. Ce n'est pas très loin. Je me demande si ces quatre enfants, en votre absence, n'aimeraient pas aller voir des danses indigènes au village voisin. Un mariage a eu lieu là-bas aujourd'hui et il y a grande fête. Mon domestique pourra les y conduire.

— Oh ! oui ! » s'écria Lucette tout heureuse, et les autres firent chorus.

« Non, répondit René d'un ton ferme. Je préfère que les enfants restent à bord!



— Voyons, René, soyez chic! supplia Jacques, très déçu. Nous vous promettons de ne faire aucune sottise.

— Je regrette, mes petits. Ma décision est prise. Ce n'est pas que je manque de confiance en vous, mais il me paraît plus prudent que vous ne vous aventuriez pas là-bas. Je sais à quoi ressemblent les fêtes qui suivent un mariage dans cette région. Ce village ne serait pas pour vous un endroit sûr... Votre présence risquerait de déplaire aux indigènes. Ils n'aiment pas beaucoup les étrangers en ces occasions-là! »

Les enfants comprirent qu'il était inutile d'insister. Mais ils en voulaient presque à leur grand ami... Tout en suivant des yeux Uma et ses invités qui s'éloignaient dans l'ombre, Denise soupira :

« Quel dommage que nous ne puissions aller là-bas! Qu'aurait-il pu nous arriver avec le domestique de Raya Uma pour veiller sur nous? Flûte et reflûte!

— Puisque nous n'y pouvons rien, n'y pensons plus! conseilla Jacques. Passons à table! »

Les enfants en étaient au dessert quand ils entendirent Tala parler à un homme qui s'était approché du bateau. « Qui est-ce, Tala? demanda Henri.

— C'est Jallie, le serviteur de .M. Uma, répondit le pilote. Il paraît que c'est le maître qui l'envoie. Le maître a changé d'avis. Il vous permet d'assister aux danses indigènes. Jallie vous accompagnera.

— Quelle chance! » s'écria Denise, enchantée. Henri, Jacques et Lucette, de leur côté, poussèrent de joyeuses exclamations. Tous se hâtèrent d'expédier leur dessert. Puis ils appelèrent Tala.

« Prévenez Jallie que nous sommes prêts à le suivre, dit Henri. Le temps d'aller chercher un vêtement chaud. Il fait plutôt frais ce soir.

— Vuna va avec toi, patron? demanda une petite voix à côté d'Henri.

— Non, non! intervint Tala. Tu as du travail. Tu resteras avec moi. »

Vuna courba la tête, fort désappointé. Pourtant, il ne

se résignait pas. Il projetait de faire vivement la besogne que lui avait confiée Tala, puis de courir rejoindre les enfants. Il n'aurait pas grand mal, sans doute, à trouver le village dont il était question... Non loin se dressaient des maisons basses. Les habitants le renseigneraient.

Lucette se tourna vers lui.

« A tout à l'heure, Vuna, dit-elle gentiment. Nous serons vite de retour, va! En attendant, nous te confions la garde du bateau! »

Vuna resta un moment debout sur le pont, le regard fixé sur la silhouette d'Henri. Un curieux sentiment de crainte se glissa alors dans son cœur. Il avait l'impression qu'un danger planait dans l'air, menaçant son « patron » et ses trois compagnons.





CHAPITRE XVII

EN PLEIN DRAME

LES ENFANTS marchèrent longtemps à la suite de leur guide. Jacques commença à trouver que le village était vraiment loin.

« Arriverons-nous bientôt, Jallie? demanda-t-il au serviteur d'Uma qui les escortait, lanterne au poing.

- Oui, bientôt », répondit l'homme.

Mais un quart d'heure plus tard on n'apercevait toujours pas la moindre trace du village. Tout était sombre et silencieux. Jacques chuchota à l'oreille d'Henri :

« Tu ne trouves pas ça louche, toi,... cette marche interminable?

- Si, opina Henri, qui éprouvait de son côté un vague sentiment de malaise. Attends un peu. »

Et, s'adressant à Jallie :

« Sommes-nous encore loin? demanda-t-il.

- Non, tout près », répondit le guide d'un ton morne. Henri s'arrêta net. Jacques, Denise et Lucette en firent autant. Tous se demandaient maintenant si le message transmis par Jallie émanait bien de René. Et si c'était une ruse de Raya Uma pour les éloigner de leur bateau? Cela ne ressemblait guère à René de changer ainsi d'avis à la dernière minute, alors surtout que sa résolution paraissait ferme! Il avait semblé si déterminé à ce que les enfants n'allassent pas au village!

« Allons, venez! dit Jallie en élevant un peu sa lanterne pour voir pourquoi ses jeunes compagnons s'étaient arrêtés.

Lucette, murmura Jacques dans un souffle, fais semblant d'être malade. Pleure. Dis que tu veux rentrer! »

Lucette obéit sur-le-champ.

« Oooh, Jaaacques! s'écria-t-elle en pleurnichant. Je ne me sens pas bien tout d'un coup. Ramène-moi au bateau. Ooooh!

- Ooooo! se lamenta Kiki en écho.

- Pauvre Lucette! dirent en chœur Jacques, Henri et Denise. Oui, oui, nous allons rentrer! »

Jacques se tourna vers Jallie.

« Ma sœur est souffrante, déclara-t-il. Il faut faire demi-tour.

- Non, répondit l'homme. Venez !

- Ne dites pas de sottises! s'écria Jacques furieux. Vous avez entendu ce que j'ai dit : ramenez-nous au bateau.

- Non, répéta Jallie. J'ai reçu des ordres. Venez! Tiens, tiens! intervint Henri. Vous avez reçu des ordres! Tout s'éclaire. Vous n'avez jamais eu l'intention de nous mener à ce village indigène pour y assister à des danses, n'est-ce pas? Je me demande où on vous a chargé de nous conduire. Quoi qu'il en soit, voilà *mes* ordres, à moi : vous allez nous ramener tout de suite au bateau. Compris? » Jallie foudroya le jeune garçon du regard. Au fond, il était bien ennuyé. A lui tout seul, il ne pouvait guère obliger les quatre enfants à le suivre. D'autre part, il n'était nullement disposé à revenir sur ses pas.

« Ah ! vous hésitez ! s'écria Henri. Eh bien, voici quelque chose qui va vous décider à m'obéir! »

Et, glissant avec précaution la main dans sa poche, il en retira son petit serpent. Celui-ci se mit à frétiller et Jallie l'aperçut à la lueur de sa lanterne. Le souffle coupé, il le regarda un instant, sans pouvoir en croire ses yeux.

« Un bargua! haleta-t-il enfin en reculant d'un pas.

- Oui. Un bargua. Mon bargua! Et il vous mordra si je le veux! »

Jallie tomba à genoux, tout tremblant, élevant vers Henri des mains suppliantes.

« Pitié! murmura-t-il. Je ferai ce que vous voudrez. Mais cachez ce serpent!

- Non, dit Henri. Je le tiendrai à la main, prêt à vous mordre, tant que vous ne nous aurez pas ramenés au bateau. Maintenant, relevez-vous et marchez le premier. Je me tiens juste derrière vous.»

Frissonnant, l'homme se mit en devoir d'obéir. Chemin faisant, Denise, pour la première fois, apprécia le petit serpent. S'ils arrivaient à se sortir de ce mauvais pas, ce serait bien grâce à lui! De son côté, Lucette admira Henri dont le pouvoir sur les bêtes était tel que toutes devenaient ses amies. Jallie, lui, n'était pas loin de croire qu'Henri était un magicien. Comment pouvait-il manipuler sans inconvénient un serpent si venimeux?

Henri, cependant, se tracassait beaucoup.

« Si Uma nous a envoyé son serviteur pour nous emmener Dieu sait où, avec sans doute l'ordre de nous perdre, c'est qu'il prépare un mauvais coup contre René et maman! Il me tarde d'être fixé. » II était très inquiet.

On arriva enfin en vue de la Rivière Noire que les enfants virent briller au clair de lune, à travers les arbres. Jallie la désigna d'un doigt tremblant.

« Voilà. Je vous ai ramenés. Je peux partir maintenant?

- Oui, allez-vous-en! » répondit Henri.

Jallie s'évanouit rapidement dans la nuit. Au même instant une petite ombre surgit auprès d'Henri. C'était Vuna.

« Patron, patron! gémit-il. De mauvais hommes sont venus.

- Mon Dieu! s'écria Denise, alarmée. Qu'est-il arrivé? Parle vite, Vuna! »

Le petit indigène entraîna les enfants auprès de la jetée de bois et la leur montra d'un geste expressif. Henri, Jacques, Denise et Lucette écarquillèrent des yeux effarés : leur bateau n'était plus là.

« Vuna, que s'est-il passé? demanda Henri suffoqué.

- De mauvais hommes sont arrivés, avec premier maître et sa jolie madame prisonniers! Ils les ont fait monter à bord. Ils ont attrapé Tala, l'ont attaché, et sont allés le jeter à terre, sous un buisson. Puis les mauvais hommes ont pris le bateau et ont descendu la rivière avec.

- Ça, alors! »

Et Jacques, les jambes coupées, se laissa tomber sur l'herbe. Il se sentait dépassé par les événements. Henri, Denise et Lucette s'effondrèrent à ses côtés, aussi déprimés que lui. Vuna faisait de son mieux pour retenir ses larmes.

Jacques fut le premier à se ressaisir.

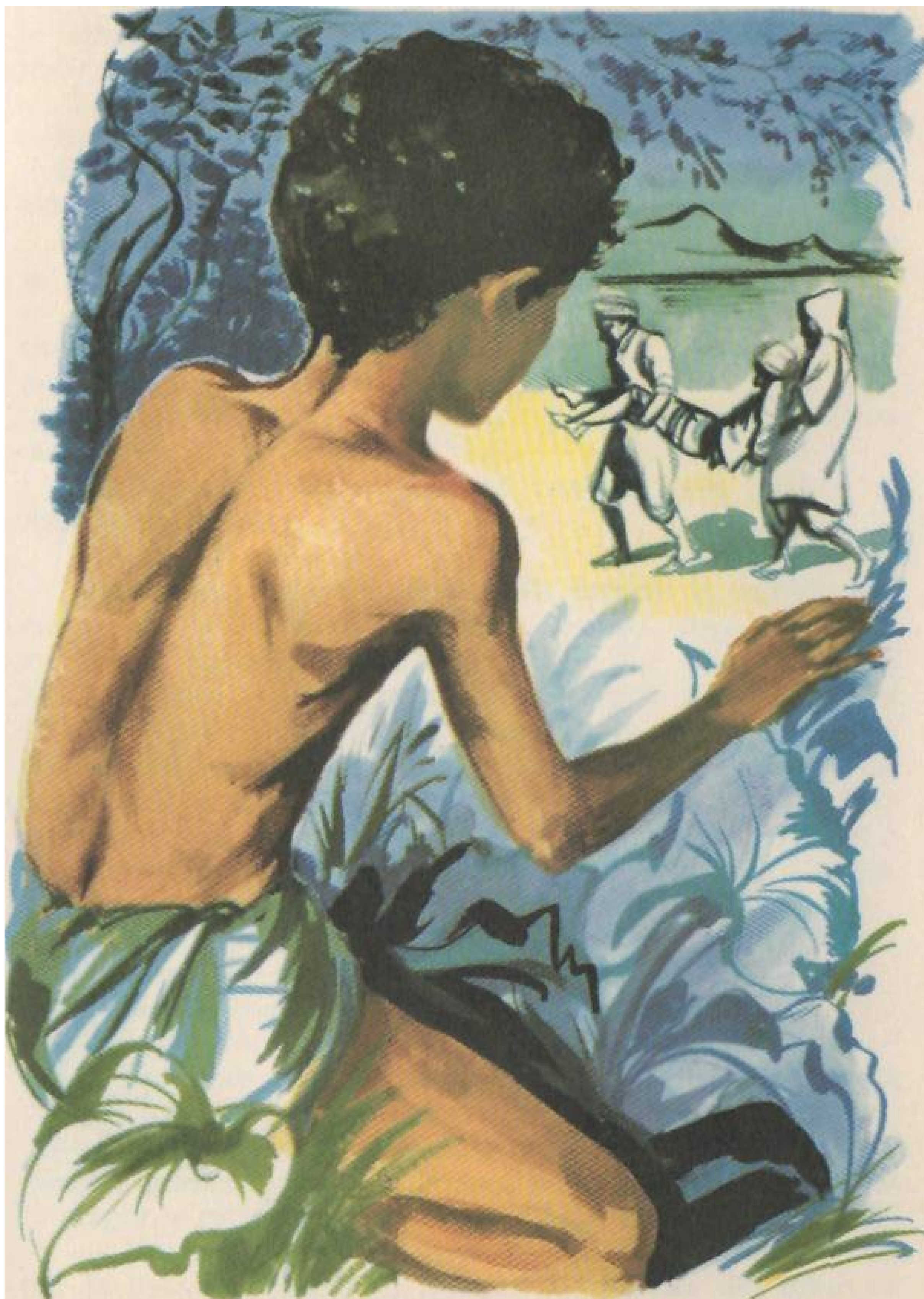
« Gomment as-tu vu tout cela, Vuna? Pourquoi les bandits ne t'ont-ils pas ligoté toi aussi?

- Quand les mauvais hommes sont arrivés, Vuna avait déjà quitté le bateau pour aller rejoindre son patron. Vuna a tout vu à travers les arbres. Mais les mauvais hommes n'ont pas aperçu Vuna. Vuna se cachait.

- Et voilà! résuma Henri tout haut, d'une voix chargée d'amertume. Contrairement à ce que nous pensions, Uma n'a jamais cessé de suspecter René. Il s'est donc débrouillé pour le faire prisonnier. Ah! quel malheur qu'il ait pris maman en même temps! Quant à nous, il voulait sans doute nous écarter de sa route.

- Quelle chance que Vuna ait pu nous renseigner! dit Henri. Qu'allons-nous faire, Jacques?

- Nous devons tout d'abord nous occuper de Tala. Il doit se trouver quelque part aux environs, pas très loin sans doute, ficelé comme un saucisson. Commençons par



Vuna a tout vu à travers les arbres.

le délivrer. Allons, Vuna, où se trouve le buisson dont tu nous as parlé? »

Les enfants se mirent debout et, guidés par le petit indigène, longèrent la rivière sur quelques mètres. Vuna montra au passage une forme sombre qui se balançait, attachée à la jetée :

« Le bateau des mauvais hommes, expliqua-t-il. Vuna ne sait pas pourquoi ils ne sont pas partis avec.

- Sans doute, expliqua Jacques, parce qu'ils désiraient avant tout faire disparaître toute trace de notre passage. Voilà pourquoi ils ont pris notre bateau et laissé momentanément le leur... Ah! J'entends gémir. C'est sans doute Tala. »

Vuna se dirigea en courant vers un gros buisson et appela les autres :

« Tala est ici ! »

Les enfants se précipitèrent. Ils ôtèrent le bâillon qui empêchait le pilote d'appeler au secours, puis se mirent en devoir -de défaire ses liens. Ce ne fut pas une petite affaire! Enfin, Tala se trouva libre. Après avoir remercié ses sauveteurs, il donna libre cours à sa colère. Tout en maudissant les bandits et en se frappant la poitrine, il fit à son tour le récit des tragiques événements. Il était très malheureux de n'avoir pu porter secours à son maître et à sa maîtresse, mais plus furieux encore d'avoir été lui-même traité avec si peu de ménagements par les bandits.

« Dites-moi, Tala, demanda Henri, est-ce Raya Uma en personne qui est venu?

- Non. Des serviteurs à lui. Tala les maudit.

- Savez-vous où ils ont emmené nos parents?

- En aval d'ici, répondit Tala. Ils ont parlé de la ville de Wooti. Tala connaît Wooti.

- Qu'allons-nous faire? se lamenta Denise. Nous ne pouvons pas passer la nuit ici. Surtout qu'Uma cherchera à nous rattraper, c'est certain! Où aller? Que faire? répétait-elle. Vuna sait! dit le petit indigène en tirant Henri par la manche. Regarde, patron! Le bateau des mauvais hommes! Nous allons le prendre, non?

- Splendide! s'exclama Henri. Vuna, tu es un génie! Bien sûr, voilà un moyen de transport tout trouvé. Nous allons descendre la rivière jusqu'à Wooti et prévenir les autorités de là-bas. Peut-être y recueillerons-nous aussi des nouvelles de notre propre bateau.

- C'est la seule chose à faire, renchérit Jacques. Tala, vous saurez conduire ce bateau, n'est-ce pas?

- Oui, oui! » répondit le pilote, qui s'affairait déjà avec le moteur et constatait avec satisfaction qu'il y avait à bord une réserve d'essence. « Nous allons poursuivre les mauvais hommes, pas vrai? Tala aimerait bien les retrouver! »





CHAPITRE XVIII

EN AVANT VERS L'INCONNU!

LES ENFANTS s'entassèrent auprès de Tala, dans la grosse vedette de leur ennemi. Ils avaient hâte de partir, de s'éloigner de Chaldo... Qui sait si Jallie n'avait pas déjà fait son rapport sur les événements de la nuit? Dans ce cas, en apprenant qu'Henri, Jacques, Denise et Lucette étaient revenus au bord du fleuve, Uma pouvait fort bien se lancer à leurs trousses. Lucette scrutait les ténèbres avec anxiété. A tout instant, elle craignait de voir de sinistres figures sortir de l'ombre.

Cependant, rien ne se produisit et, après avoir un peu tâtonné, Tala réussit à faire démarrer le moteur. Jacques détacha l'aussière qui retenait le bateau et celui-ci fit un bond sur le fleuve.

« Vite, Tala! pressa Denise. Le bruit du moteur peut

donner l'alerte aux bandits qui sont encore à terre. Filons à toute allure ! »

Le pilote obéit et, au bout d'un moment, les jeunes passagers respirèrent : personne ne s'était lancé à leur poursuite !

« Vous nous avez dit que vous connaissiez Wooti, commença Henri en s'adressant à Tala. Dans ce cas... »

Tala lui coupa la parole. Il connaissait bien Wooti ... mais de nom seulement. En fait, il ignorait où se trouvait la ville. Ennuyé du malentendu, Henri se tourna vers Vuna.

« Et toi, Vuna, demanda-t-il, sais-tu où est Wooti? Vuna connaît un village situé un peu en avant sur la rivière. Ce village s'appelle Hoa. Vuna s'arrêtera à Hoa et il s'informera de Wooti.

- Entendu, acquiesça Jacques. Il vaut mieux d'ailleurs que nous ne débarquions pas comme ça tous ensemble à Wooti. Si les bandits qui ont enlevé René et tante Alice s'y trouvent, ils pourraient nous capturer à notre tour. Soyons prudents !

Tala! dit Henri. Continuez à naviguer environ une heure sur le fleuve, puis vous tâcherez de trouver un mouillage où nous puissions dormir le reste de la nuit. En poursuivant notre route dans l'obscurité, nous risquerions de dépasser Wooti sans nous en douter.»

Tala continua donc à piloter un moment la vedette sous le ciel étoile. Cette vedette était beaucoup plus petite que le bateau des Marchai. Vuna ne s'en plaignait pas : cela lui permettait de rester tout près de son bien-aimé « patron ».

L'heure écoulée, la vedette piqua vers le rivage et les garçons aidèrent Tala à l'amarrer à un jeune arbre. Puis tout le monde prit ses dispositions pour la nuit. Les deux filles se couchèrent côte à côte. Jacques et Henri s'étendirent non loin d'elles au fond du bateau. Kiki s'installa sur une jambe de son maître et fourra la tête sous son aile. Vuna, bien entendu, s'allongea aux pieds de son « patron ».

Quant au pilote, soucieux de ne pas quitter son poste, il resta devant sa roue, dans une attitude fort incommode

mais qui ne l'empêcha pas de ronfler de tout son cœur.

Bientôt, chacun fut plongé dans un profond sommeil, sauf Vuna qui, tel un chien de garde, ne dormait que d'un œil.

Le lendemain matin, Denise fut la première à se réveiller. Le soleil était déjà levé et une agréable chaleur succédait à la fraîcheur nocturne. Pour n'en rien perdre, le serpent d'Henri s'était faufilé hors de sa cachette et se prélassait sur l'épaule de son jeune maître.

Denise, qui ne s'attendait pas à le voir là, ne put retenir un cri qui réveilla ses compagnons.

« Qu'est-ce qui se passe? Qui a crié? demanda Jacques. - C'est moi, avoua Denise un peu confuse. La première chose que j'ai aperçue en ouvrant les yeux est le faux bargua d'Henri. Je n'ai pas pu m'empêcher de hurler. Excusez-

moi ! »

Henri se dépêcha de faire disparaître dans sa poche son inoffensif pensionnaire, puis regarda autour de lui. Le fleuve offrait son aspect habituel. Les enfants pensèrent alors à leur petit déjeuner.

« Voyons si ce bateau contient des provisions, dit Jacques en commençant à fouiller à droite et à gauche. Ah! Victoire! J'ai trouvé quelque chose! »

Une espèce de coffre, dissimulé sous une banquette, était plein de boîtes de conserves : jambon, saucisses, sardines, fruits de toute sorte et même potages.

« Curieux! commenta Henri. Je me demande pourquoi Uma transporte toute cette nourriture à bord? Ce doit être son ravitaillement de base, lorsqu'il part pour de lointaines excursions, à l'écart de toute agglomération.

Regardez! Il y a aussi de quoi boire, annonça Denise en tirant d'un autre coffre des boîtes de jus de fruits concentré. Mais il nous manque de l'eau pour diluer ce jus!

- L'eau est ici! » déclara Tala en désignant un gros bidon.

Mais le pilote se trompait. Ce n'était qu'un récipient destiné sans doute à contenir de l'eau, mais vide pour l'instant. Un autre coffre se révéla plein de grappins, de pelles et de pioches.





« A quoi peut servir tout cet attirail? demanda Lucette.

— Je suppose que Raya Uma l'utilise pour faire ses fouilles, répondit Jacques. En tout cas, si sa passion pour l'archéologie n'est qu'un camouflage, il en soigne les détails! Tenez! Voici encore des livres relatifs à la question : des livres anciens, d'autres tout neufs, avec des annotations écrites à la main dans la marge!

— Mangeons! Je meurs de faim! » s'écria Denise. A défaut de café au lait et de tartines beurrées, les convives se contentèrent d'ananas en boîte et de morceaux de sucre.

« Maintenant, décida Henri lorsque ce singulier petit déjeuner tut terminé, il faut repartir.

— Tala et Vuna iront chercher de l'eau et du pain au prochain village, si vous voulez, proposa Tala.

— Excellente idée ! A condition toutefois que ce ne soit pas Wooti! Rappelons-nous que la prudence est de rigueur ! »

Tala remit le moteur en route et gagna le milieu de la Rivière Noire. Le paysage se remit à défiler, pittoresque d'un côté comme de l'autre. Mais les enfants n'avaient guère le cœur à l'admirer. Ils étaient beaucoup trop inquiets.

On atteignit ainsi un petit village dont les maisons se dressaient au bord même du fleuve. A la vue de la vedette, de jeunes indigènes accoururent sur la berge. Tala piqua sur le minuscule débarcadère et échangea quelques mots avec un garçon à l'air éveillé. Puis il se tourna vers les enfants.

« II dit que nous sommes à Hoa, expliqua-t-il. Wooti se trouve beaucoup plus bas. A deux, trois heures. Je descends chercher de l'eau et du pain.

— D'accord, acquiesça Henri. Vuna ira avec vous. » En attendant le retour du pilote, les enfants se dégourdirent les jambes en faisant les cent pas devant le bateau. Ils n'osaient pas trop s'éloigner.



CHAPITRE XIX

UNE RIVIÈRE ÉTRANGE

KIKI, perché sur l'épaule de Jacques, provoqua comme à l'ordinaire un attroupement de tous les enfants du pays. Henri, de son côté, se garda bien d'exhiber son serpent. II savait par expérience qu'à la vue du faux bargua les petits indigènes s'enfuiraient en hurlant, pris de panique.

Tala et Vuna étaient partis en emportant deux grands seaux qu'ils avaient découverts parmi le matériel du bord. Cependant, le temps passait et ils ne revenaient pas.

« J'espère qu'il ne leur est rien arrivé de fâcheux, dit Jacques. Que deviendrions-nous sans Tala? »

Enfin, le pilote et son aide reparurent : Tala portait les seaux pleins d'eau et Vuna était chargé de gros pains ronds enveloppés dans des torchons.

« Comme vous avez été longs! s'écria Henri. Qu'est-ce qui vous a retardés?

— Tala s'est informé, répondit le pilote. Tala a appris beaucoup de choses. Tous les gens d'ici connaissent Raya Uma. Ils disent qu'il fait des trous dans la terre. Des trous, et encore des trous, profonds, profonds! Ils disent qu'Uma sait où se trouve un grand trésor. Beaucoup, beaucoup d'or! »

Jacques se mit à rire.

« Tout cela, ce ne sont que des racontars. Uma agit de façon que les gens pensent qu'il fait des fouilles. Mais il doit cacher autre chose dans sa manche... et j'aimerais bien savoir ce que c'est.

— Dans sa manche? répéta Tala qui ne connaissait pas l'expression. Que peut-il y cacher? Peut-être un grand couteau?

— Allons, coupa Henri avec impatience. Remplissons le bidon à eau. Et buvons. Je meurs de soif. »

Quand tous se furent désaltérés, Jacques conseilla : « II faut repartir maintenant. Dans deux heures environ nous pouvons être à Wooti. »

La vedette s'élança sur le fleuve. On dépassa quelques villages puis l'on atteignit ce qui semblait être une petite ville. Jacques consulta sa montre. -Non... ce ne pouvait encore être Wooti. On n'était en route que depuis une heure et demie alors que, d'après les renseignements recueillis par Tala, il fallait compter sur deux ou trois heures de trajet.

« Tala s'arrête? demanda le pilote. Tala va demander le nom de cette ville?

— Inutile. Ce n'est certainement pas celle que nous cherchons. Il est trop tôt. »

La vedette continua donc à descendre la rivière. Soudain, d'une manière fort inattendue, celle-ci s'élargit. En quelques minutes les deux rives s'écartèrent tellement l'une de l'autre que les enfants en restèrent stupéfaits.. Le fleuve paraissait s'être transformé en lac!

« Ma parole, si le fleuve continue à s'élargir ainsi,

s'écria Denise, nous finirons par perdre de vue les berges!

— Peut-être sommes-nous arrivés à la mer? » suggéra Lucette, tout effarée.

Tala sourit. Les enfants éclatèrent de rire. Lucette, confuse, se sentit rougir. Jacques lui donna une tape sur l'épaule.

« C'est impossible, déclara-t-il. Nous sommes bien trop loin à l'intérieur des terres. Mais il faut avouer que le phénomène est curieux. Peut-être le lit de la rivière est-il très peu profond ici. Alors, les eaux s'étalent davantage. »

Henri se tourna vers le pilote.

« Tala, dit-il, je crois que vous feriez bien de longer l'une ou l'autre des rives. Il est préférable de n'en perdre qu'une de vue. »

Tala choisit de suivre la rive gauche. Et le voyage se poursuivit sans que la largeur du cours d'eau diminuât.

«Je regrette bien de ne pas avoir une carte comme celle de René, déclara Jacques. Les moindres villages y sont marqués et elle nous aurait expliqué aussi pourquoi le paysage a brusquement changé d'aspect. »

Maintenant, il était tout à fait impossible d'apercevoir la rive droite. L'eau s'étendait à perte de vue. La vedette avait l'air de longer une côte. Tala était surpris et un peu effrayé.

« La rivière est si large, fit-il observer, que si Wooti se trouve sur l'autre berge nous passerons sans la voir!

— J'y ai déjà pensé, répondit Henri d'un air soucieux. Je me demande ce que nous pouvons faire.

— C'est bien simple, intervint Jacques. Nous nous arrêterons au prochain village que nous rencontrerons et Tala ira demander où se situe au juste Wooti. Si la ville se trouve de l'autre côté, nous n'aurons qu'à traverser. Espérons que nous n'aurons pas à remonter le courant pour l'atteindre. »

La proposition de Jacques fut approuvée par tous et l'on se mit à fouiller du regard la rive gauche en espérant y voir une agglomération quelconque. Mais les broussailles poussaient si dru tout le long de l'eau qu'on ne pouvait

distinguer quoi que ce soit au travers. Au bout d'une heure, un sentiment de malaise envahit les enfants.

« S'il y avait seulement une carte à bord! soupira Jacques de nouveau. Elle nous serait d'un grand secours... Ah ! Regardez ! On recommence à apercevoir la rive droite ! »

C'était vrai. Une ligne brunâtre se dessinait peu à peu, et se rapprochait même avec une surprenante rapidité.

Bientôt la rivière coula entre deux rives qui n'avaient jamais été si proches l'une de l'autre. Les enfants en étaient stupéfaits.

« Voilà un phénomène encore plus curieux peut-être que le précédent! » s'écria Henri.

Denise réfléchit.

« Peut-être, suggéra-t-elle soudain, ce cours d'eau se divise-t-il en deux branches en un endroit quelconque. Sans nous en rendre compte, nous avons dû nous engager dans le plus étroit de ses bras. Je ne vois pas d'autre explication.

— Tala! Arrêtez le moteur une minute, voulez-vous? demanda Jacques. Nous avons à parler. »

Tala coupa les gaz. Il était très ennuyé. Qu'était-il arrivé à la rivière? Où était Wooti? Que fallait-il décider?

On tint conseil au milieu du bateau. La conférence fut tellement sérieuse que Kiki lui-même n'osa l'interrompre.

Tala était incapable de donner le moindre conseil.

« Tala a peur, se contenta-t-il de déclarer. Tala veut revenir en arrière. Rivière Noire est mauvaise maintenant!

— On dirait bien que nous avons manqué Wooti, constata tristement Henri. La ville devait se trouver sur la rive droite, c'est sûr!

— Je crois que ce que nous avons de mieux à faire est de continuer jusqu'à ce que nous apercevions un village, émit Denise. Cela ne peut tarder désormais. Nous nous renseignerons alors avec grand soin, de manière à ne plus nous perdre.

— Hum ! dit Jacques en regardant à droite et à gauche. Les rives, par ici, ont l'air assez désolé. Pas une seule maison

en vue. Rien que des arbres rabougris, des broussailles, du sable et de la poussière. Enfin, nous pouvons toujours essayer d'aller de l'avant pendant encore une demi-heure. Et puis, si nous ne trouvons aucun endroit où nous renseigner, nous ferons demi-tour et nous explorerons la rive droite. Que diable! Nous finirons bien par dénicher Wooti! »

Mais Tala ne se rallia pas à l'avis des enfants.

« Tala veut revenir! répéta-t-il avec obstination. Mauvaise rivière. Eau très profonde.

- Nous avons décidé de naviguer encore une demi-heure, dit Henri d'une voix ferme. Remettez le moteur en marche s'il vous plaît, Tala! »

Le pilote ne fit pas un geste pour obéir. Les enfants sentirent leur estomac se serrer. Tala allait-il se montrer rétif en un moment aussi critique? De toute façon, il ne pouvait être question de lui céder, car on ne pourrait plus rien obtenir de lui à l'avenir!

« Tala! Faites ce que je vous dis! » ordonna Henri en enflant la voix.

Pour toute réponse Tala s'assit et croisa les bras, l'air buté. Au même instant, au grand étonnement de chacun, le « teuf-teuf » du moteur retentit et le bateau démarra tout à coup, si brusquement même que les enfants dégringolèrent presque les uns sur les autres.

Une voix aiguë leur parvint, du poste de pilotage :

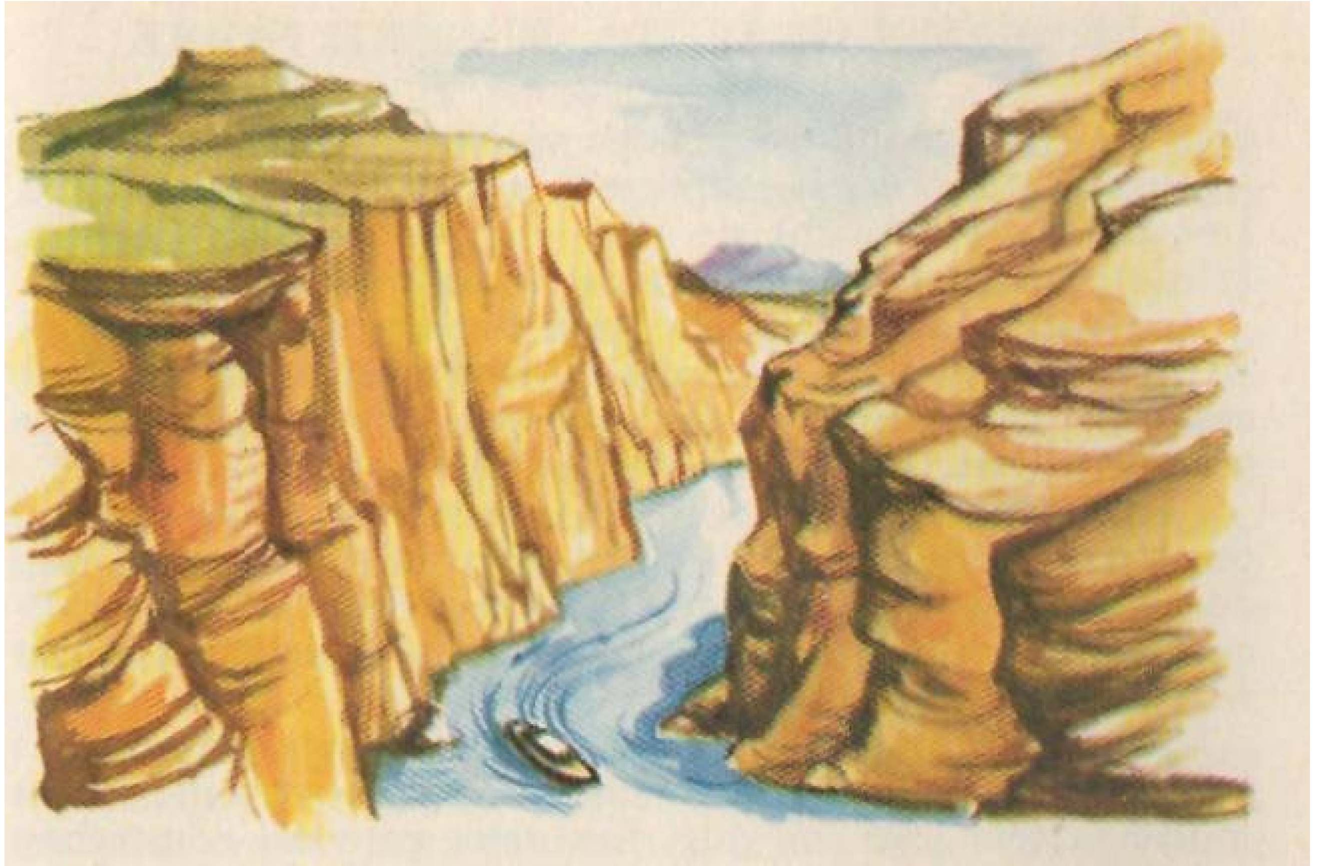
« Vuna obéit à son patron! Vuna conduira le bateau! »

Avec un cri de rage, Tala se mit debout et bondit vers le gamin. Il se mit à lui distribuer une volée de taloches et lui prit la barre des mains. Puis il proféra à l'intention de Vuna goguenard toute une série d'imprécations dans sa langue. Toutefois, comprenant qu'il avait perdu l a partie, il pilota le bateau suivant les instructions d'Henri.

Vuna, riant de plaisir, rejoignit les enfants. Il était ravi du bon tour joué à Tala.

« Vuna a obligé Tala à t'obéir, patron!

- C'est très bien, Vuna, répondit Henri en souriant. Mais une autre fois, démarre sans secousse. Tu as failli nous faire tous passer par-dessus bord! »



CHAPITRE XX

QUE SE PASSE-T-IL?

TALA conduisait vite, voulant ainsi prouver son mécontentement. Henri le rappela à l'ordre. « Ralentissez un peu, Tala, s'il vous plaît! » Tala s'exécuta dans la crainte que Vuna n'intervienne une fois encore. La vedette poursuivait sa route entre les rives qui se rapprochaient de plus en plus. Bientôt le décor changea : les rives affectèrent la forme de hauteurs rocheuses.

« Tiens! fit Jacques. Nous naviguons à présent entre deux falaises. Tala, ralentissez davantage!

- Mais je ne vais pas vite! protesta Tala, l'air intrigué. C'est le fleuve qui va vite. Tala va arrêter le moteur et vous verrez... »

II coupa les gaz et les enfants comprirent ce qu'il voulait

dire. Le courant était devenu si violent que, même sans le secours du moteur, il emportait le bateau à belle allure. Les falaises s'élevaient de plus en plus. Henri, Jacques, Denise et Lucette commencèrent à avoir peur.

« Nous sommes dans une sorte de gorge, déclara Henri. Et les eaux paraissent dévaler le long d'une pente qui ne cesse de s'accentuer. Voilà pourquoi nous allons à une pareille vitesse. Hé, Tala! Arrêtons-nous! »

Mais cela n'était pas possible. Comment le pilote aurait-il pu s'arrêter? Et où? Il n'y avait, à droite et à gauche, que de hautes falaises abruptes. Tenter seulement de les approcher aurait équivalu à un suicide : la vedette s'y serait écrasée sans espoir de salut!

Tala avait beaucoup de mal à tenir le cap droit devant lui. Denise et Lucette étaient pâles. Kiki, terrifié, avait fourré la tête sous son aile. Les deux garçons, consternés, considéraient les falaises qui devenaient toujours plus hautes. Les passagers n'apercevaient plus maintenant qu'un mince ruban de ciel au-dessus de leurs têtes. Il commençait à faire très sombre dans le bateau.

Le courant prit encore de la vitesse. Les eaux bouillonnèrent.

« Ma parole, murmura Henri, nous nous enfonçons dans les entrailles de la terre! La pente s'accentue déplus en plus. »

Puis il éleva la voix et s'écria :

«Jacques! Entends-tu ce bruit? Qu'est-ce que c'est? »

Tout le monde écouta. Tala pâlit autant que son teint brun le lui permettait.

« L'eau tombe, tombe! » répondit-il en haussant le ton pour dominer le grondement du fleuve.

Jacques agrippa le bras d'Henri.

« II a raison, dit-il en frissonnant. Nous allons droit à une cataracte! Une gigantesque chute d'eau souterraine. C'est terrible! La vedette va dégringoler du haut de cette cascade ! »

Le bruit, désormais assourdissant, emplissait toute la gorge. Jamais auparavant les enfants n'avaient entendu

un vacarme aussi infernal. Denise et Lucette, ne pouvant plus le supporter, plaquèrent leurs mains contre leurs oreilles.

Tala, lui aussi, avait grand-peur. Néanmoins, il tenait la barre d'une main ferme, s'ingéniant à éviter que le bateau n'allât s'écraser sur les parois de roc. Soudain, un cri lui échappa.

« Nous arrivons au gouffre! »

Les enfants ne pouvaient rien voir en raison de l'obscurité presque totale, mais ils devinèrent que, en effet, la cataracte devait être toute proche. La vedette courait droit à l'abîme. Ne pouvant rien faire d'autre, tous se cramponnèrent à leur siège.

Et alors... alors le bateau fit une brusque embardée sur la gauche. II faillit se retourner, puis fut durement ballotté par les eaux écumantes. Enfin, d'une manière des plus inattendues, il s'immobilisa d'un coup.

La gigantesque cataracte s'entendait toujours, mais le bruit était devenu moins fort. Qu'était-il arrivé? Sortant de leur stupeur, les enfants essayèrent de distinguer quelque chose parmi les ténèbres. Mais ils ne purent rien voir. Soudain Henri sentit deux bras menus qui lui enserraient les jambes. C'était Vuna.

« Tu n'as rien, patron? demanda-t-il de sa voix aiguë.

— Non, Vuna. Et toi?... Denise! Lucette! Vous êtes saines et sauves?

— Oui, répondirent-elles en chœur.

— Moi non plus, je n'ai rien, déclara à son tour Jacques en s'efforçant de parler avec entrain. Hé, Tala? Ça va aussi de votre côté? »

Le pilote répondit par un long gémissement. Il subissait le contrecoup du choc, mais, à la lueur de sa torche électrique, Jacques put constater qu'il n'était pas blessé. Le jeune garçon projeta alors autour de lui le faisceau lumineux de sa lampe...

La vedette se trouvait au milieu d'une espèce de petit lac naturel, cerné de murailles rocheuses. Comme c'était étrange! Les enfants se demandaient comment leur bateau

était entré là, s'arrachant ainsi au torrent furieux qui les emportait. Ils l'avaient échappé belle, en tout cas, car la cascade ne devait pas être très éloignée!

« M'a foi, déclara Jacques sur un ton joyeux, nous voici en sûreté pour le moment. Je propose que nous mangions un peu pour nous donner des forces. II nous sera plus facile de prendre une décision quand nous aurons l'estomac plein. Où est passé Kiki? »

A l'appel de son nom, le perroquet sortit, huppe basse, du coffre aux provisions où il s'était réfugié. L'aventure en cours n'était pas de son goût. II avait l'air lugubre.

« Allons, Kiki ! Courage ! Nous nous tirerons de ce mauvais pas comme nous l'avons fait de tant d'autres déjà, lui dit son maître. Denise! Attrape quelques boîtes de conserves, veux-tu? Et toi Henri, allume cette lampe tempête. Nous y verrons plus clair et je tiens à ménager ma pile. Lucette, voyons, un petit sourire! »

Jacques, l'optimiste de la bande, fit tant et si bien que ses compagnons ne tardèrent pas à retrouver leur aplomb. Tala lui-même cessa de gémir et partagea avec plaisir le repas des enfants.

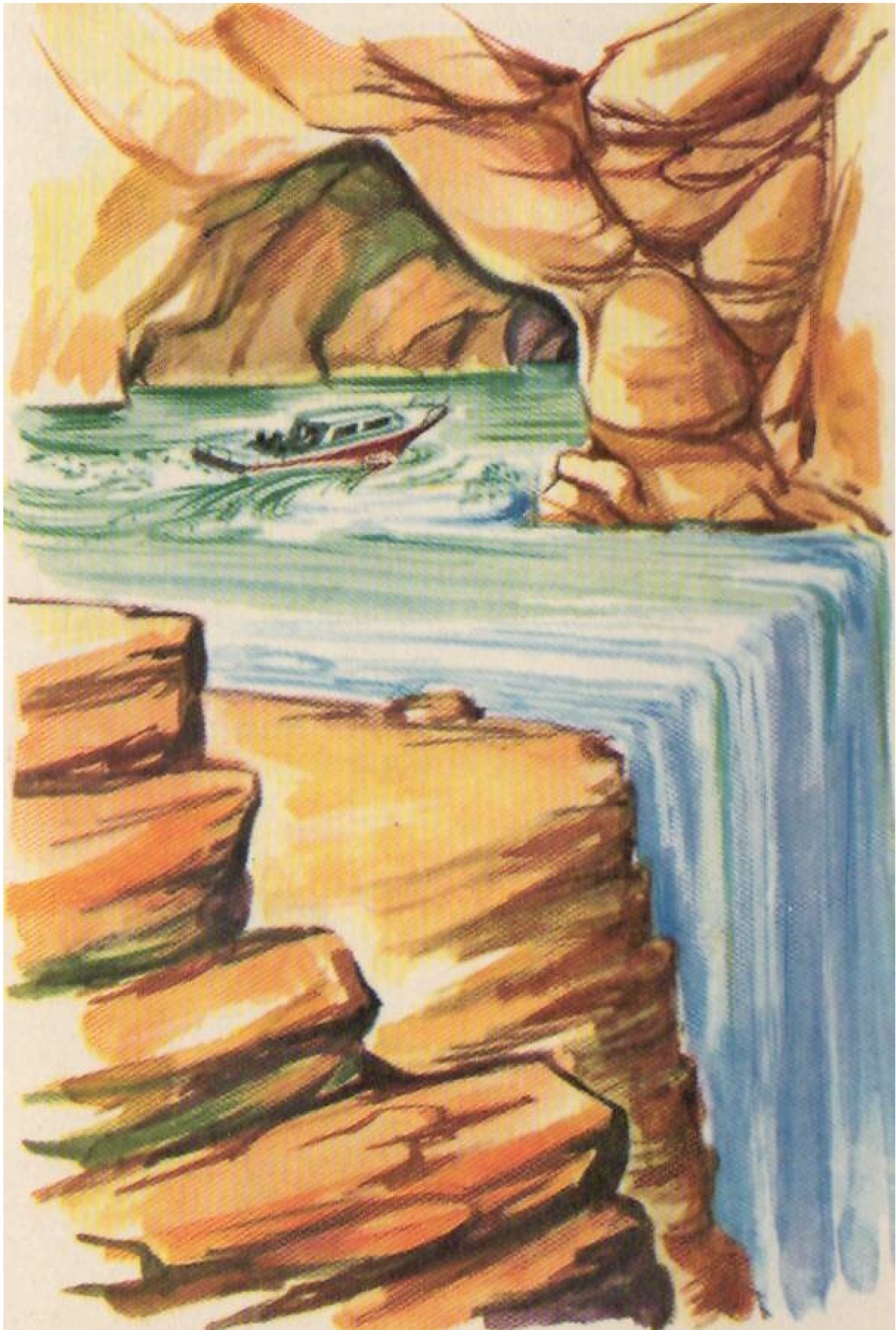
Quand tous se furent restaurés, on envisagea la situation.

« Je me demande ce qui s'est passé au juste », grommela Henri, soucieux.

Le mystère semblait impénétrable. Au moment même où la vedette était comme aspirée en direction de la cataracte, elle avait soudain viré sur la gauche... pour se retrouver en eaux calmes.

Ce fut Tala qui donna finalement ta clef de l'énigme. Jusqu'alors il était resté comme étourdi à la suite de toutes les émotions éprouvées. Le fait d'avaler un peu de nourriture lui fit le plus grand bien. Il recouvra soudain toute sa lucidité. Alors, à leur grand étonnement, les enfants le virent se tourner vers eux avec un large sourire et expliquer :

« Tala est courageux. Tala a sauvé tout le monde... Tala se rappelle maintenant... Le bateau allait vite, vite,



Alors Tala a aperçu, une ouverture dans le rocher.

vite... on entendait un bruit énorme... ta chute d'eau approchait... Alors Tala a aperçu une ouverture dans le rocher. Tala a fait tourner le bateau... Le bateau est entré dans le trou... et voilà! »

Les enfants, stupéfaits, regardaient le pilote.

« Mais, Tala! s'écria Jacques, vous n'avez pas pu distinguer une faille dans la falaise! Il faisait beaucoup trop sombre pour cela!

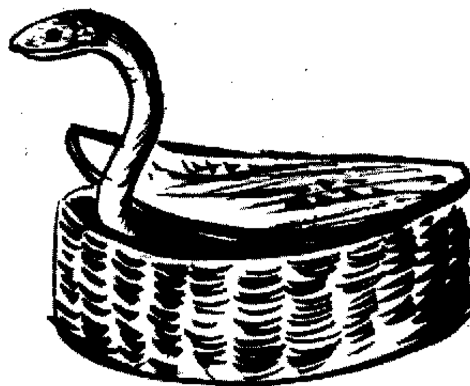
— Oh! si! intervint Vuna. Vuna aussi a vu le trou... un gros, gros trou. Et Tala, comme Vuna, voit dans l'obscurité!

— Ça, par exemple! s'écria Henri. Je n'en reviens pas! Je n'ai rien vu, moi! Ces indigènes ont des yeux de chat.

— Tala a de très bons yeux, excellents yeux! déclara le pilote en bombant le torse. Tala voit tout. Et il a sauvé ses jeunes maîtres. Tala est un homme courageux. »

La modestie n'étant pas au nombre de ses qualités, on eût bien dit qu'il allait éclater d'orgueil. Tout le monde s'empressa de le féliciter, ce qui le combla 'd'aise.

Tala serra donc toutes les mains à la ronde, d'un air ravi et solennel... y compris la patte que Kiki lui tendait.





CHAPITRE XXI

EXPLORATION... ET DÉCOUVERTES

QUAND Chacun eut félicité Tala comme il se devait, on s'inquiéta d'explorer le havre miraculeux où l'heureuse initiative du pilote avait conduit le bateau.

« Nous nous trouvons dans une vaste caverne creusée dans la falaise de la gorge où s'engouffre la rivière, expliqua Jacques.

— Tala a vu une, deux, trois autres cavernes, déclara le pilote. Mais le bateau allait vite. Tala n'a pas osé s'arrêter.

— Il est, en effet, probable que cette grotte n'est pas la seule, dit Henri. J'aimerais bien savoir si elle se termine en cul-de-sac ou si elle se prolonge par un couloir.

— Découvrons-le! proposa Denise. D'ici, on ne peut

rien voir : le fond de cette caverne disparaît dans l'obscurité. »

A droite et à gauche de l'espèce de lac souterrain, une corniche courait le long de la paroi.

« Avant de descendre, recommanda Henri, n'oublions pas de prendre nos torches électriques. Nous laisserons la lampe tempête allumée à bord, ce qui nous permettra de ne pas perdre notre bateau de vue et de nous orienter lorsque nous reviendrons. Et puis, surtout, veillons à rester groupés. »

Tala avait rapproché la vedette de la paroi de gauche. 11 l'attacha à une pointe de rocher et vérifia soigneusement le nœud. Il n'avait pas envie de voir l'embarcation dériver et — qui sait? — être entraînée petit à petit vers la rivière.

Bientôt, les six compagnons se retrouvèrent sur l'étroite corniche, Tala avait découvert une puissante torche électrique au fond du bateau et s'en servait pour éclairer le chemin.

« Qui sait si ce lac tranquille ne se prolonge pas par une rivière souterraine! soupira Jacques, plein d'espoir. Et les rivières souterraines, bien souvent, finissent par resurgir à l'air libre. Nous pourrions repartir par là!

— Ne te berce pas d'illusions, mon vieux! dit Henri. Et surtout, ne donne pas de fausses espérances aux autres! Tu es beaucoup trop optimiste, tu sais!

— Moi, je trouve que Jacques a raison, déclara Lucette. J'ai besoin d'encouragements pour supporter notre horrible situation. »

Vuna, qui marchait en tête, se trouvait déjà assez loin de la petite troupe. Jacques le rappela :

« Attention, Vuna! Tu vas tomber à l'eau! N'oublie pas que tu ne sais pas nager!

— Bah! mon patron me sauvera, cria joyeusement Vuna en retour. Mon patron est brave ! »

Ce qui fit rire tout le monde... On continua à avancer et soudain le petit indigène, qui tenait à son rôle d'éclaireur, témoigna d'une grande exaltation.

« Patron! Patron! appela-t-il. Un tunnel! »

Cette information galvanisa Tala et les enfants. Un tunnel? II devait forcément conduire quelque part!... Le tunnel en question consistait en un étroit prolongement de la caverne, tout au fond de celle-ci. Il était sombre et mystérieux.

« Pouvons-nous emmener Se bateau jusqu'ici, Tala? demanda Henri.

Non, répondit Tala. Trop dangereux. Trop étroit. Le bateau risquerait de s'accrocher.

Tant pis! Continuons alors... », soupira Henri qui, ainsi que Jacques l'avait fait un moment plus tôt, rêvait à son tour de suivre une rivière souterraine pour ressortir au grand jour. Mais il comprenait que Tala avait raison. Il était plus prudent de reconnaître la route avant d'y engager la vedette.

Le tunnel s'enfonçait dans le roc, tantôt large, tantôt resserré, avec un plafond tantôt élevé et tantôt bas. Soudain, Vuna poussa une nouvelle exclamation. Tous se précipitèrent et trouvèrent le petit indigène en train de regarder un trou qui amorçait un étroit couloir percé à flanc de muraille.

« Qu'y a-t-il au fond de ce trou? demanda Henri intrigué.

- Des briques, répondit Vuna. De vieilles briques! » En effet, la torche d'Henri éclaira ce qui ressemblait à un mur de briques. Mais était-ce croyable? Qui aurait posé ces briques à une telle profondeur sous terre? Et à quoi auraient-elles servi?

« Pourquoi aurait-on construit un mur là? s'étonna Henri. Voyons, Tala, qu'en pensez-vous?

- Ah! dit Tala en tendant le cou. Vieilles briques. Très vieilles briques. Tala en a vu comme ça déjà. Le père de Tala en retirait du sol en creusant des trous profonds, profonds...

- En effet, acquiesça Jacques en sursautant. Ce mur pourrait bien appartenir à quelque tombe secrète de roi ou de reine, comme les anciens en construisaient.

- C'est vrai, renchérit Denise. Et l'on accédait à ces tombeaux par tout un dédale de couloirs.

- Si nous retournions au bateau pour feuilleter les livres de Raya Uma? proposa Henri. Nous poumons apprendre quelque chose concernant cet endroit... Peut-être aussi y parle-t-on de cette cascade qui a failli nous engloutir ! »

Avant que les autres aient eu le temps de répondre, Tala s'était insinué au fond du couloir. Là, il appuya de toutes ses forces sur les briques, avec le plat de sa main. A la grande surprise des enfants, les briques tombèrent en poussière.

« Tala malin! Tala a vu faire son père. Tala se souvient! » dit le pilote d'un ton triomphant.

Mais déjà, le bousculant au passage, Vuna s'était faufilé à son tour et avait disparu à travers l'ouverture dégagée.

« Par ici! Par ici! J'ai trouvé un chemin! » s écria-t-il.

Les enfants se précipitèrent à sa suite, ainsi que Tala bougonnant. L'un après l'autre, ils débouchèrent dans un passage souterrain. Vuna avait raison. Mais où conduisait ce chemin? A un tombeau antique? Un tombeau que personne n'aurait encore découvert? Ou bien se trouvait-on dans le sous-sol d'un temple... ou d'un palais?

« Ma foi, suivons ce couloir, dit Jacques. Nous verrons bien où il nous mènera. Mais restons groupés tous ensemble. C'est plus prudent. Et toi, Kiki, cesse de te trémousser sur mon épaule.

- Kiki épaule! lança le perroquet d'une voix stridente.

- Kikiépol! Kikiépol! Kikiépol! » répéta aussitôt une voix formidable qui semblait s'élever de partout à la fois.

Les enfants s'immobilisèrent, apeurés. Qu'est-ce que cela voulait dire? Et puis Jacques se mit à rire tout fort : « Ha! ha! ha!

- Ha! ha! ha! » répéta l'écho.

Car il ne s'agissait que d'un écho. Cette découverte rassura tout le monde, mais il fallut un certain temps pour

expliquer le phénomène au pauvre Vuna, qui n'avait jamais rien entendu de semblable auparavant et avait été fort effrayé.

La petite troupe poursuivit sa route le long du passage souterrain qui semblait s'enfoncer de plus en plus dans le sol. Les murs étaient faits de briques. De temps en temps, on passait sous une voûte, en briques également. On arriva ainsi devant une porte en bois décoré de peintures à moitié effacées.

« Allons, bon! grommela Jacques. Voilà qui nous barre le chemin. Cette porte est sans doute fermée à clef. »

Des milliers d'années auparavant, cette porte avait été, non seulement fermée à clef, mais aussi scellée avec un cachet doré. Jacques essaya à tout hasard de pousser le battant pour mesurer sa résistance. Alors, à sa grande surprise, il vit la porte s'effriter sous ses doigts : elle était totalement pourrie.

Qu'y avait-il derrière? Henri se dépêcha d'éclairer la zone d'ombre qui s'étendait au-delà. Tout d'abord, il n'aperçut qu'une simple paroi rocheuse. Puis la lumière de sa lampe accrocha autre chose : des marches qui s'enfonçaient sous terre!

Cela ne ressemblait guère à une issue vers la surface. Toutefois, emportés par la curiosité, Tala et les enfants décidèrent de poursuivre leur exploration. Où cela allait-il les conduire?



CHAPITRE XXII

LA CLEF DU MYSTÈRE

HENRI s'apprêtait à descendre le premier quand Vuna le repoussa pour passer devant lui. « Non, patron, non! cria-t-il. Il y a du danger, Vuna ira d'abord! »

Et le petit indigène se précipita dans l'escalier avant qu'Henri ait seulement eu le temps de le retenir au passage « Reviens, Vuna! ordonna Henri, très contrarié. Tu m'entends? Reviens tout de suite! »

Pour toute réponse le bruit d'une dégringolade lui parvint, aussitôt suivi de plaintes et de gémissements. « II est tombé, murmura Jacques effrayé. Quelle sottise de se précipiter ainsi dans ce trou sombre! Qu'allons-nous faire pour le tirer de là? Les marches de l'escalier doivent être pourries, comme la porte.

— Tala va retourner au bateau chercher une corde », décida le pilote.

C'était en effet la meilleure solution. En attendant le retour de Tala, Henri appela Vuna : « Vuna! Es-tu blessé?

— Vuna n'a pas de mal. Une grosse bosse. Rien d'autre. Vuna va remonter, patron.

— Je te l'interdis! Tu risquerais de dégringoler de nouveau et de te casser un bras ou une jambe cette fois!

— Si tu étais descendu le premier, Henri, fit observer Jacques à mi-voix, c'est toi qui serais tombé. Tu allais commettre la même imprudence que Vuna!

— Asseyons-nous », proposa Denise.

Mais Jacques avait une autre idée en tête. Il voulait continuer à explorer le cours de la rivière souterraine. Henri ne le lui permit pas.

« Non, Jacques. Ne t'éloigne pas. Restons ensemble le plus possible. Déjà Vuna se trouve seul au bas de ces marches croulantes, et Tala est allé au bateau. Si tu te perdais de ton côté, nous serions dans de jolis draps. »

Jacques finit par se rendre à ses raisons. Bientôt, le pilote reparut. Outre une corde fine et solide, il rapportait un grappin. Il assujettit celui-ci dans une anfractuosité du rocher, y attacha la corde, et lança cette dernière à Vuna.

Le petit indigène ne la vit pas en raison de l'obscurité, mais en sentit l'extrémité qui lui heurtait l'épaule. II l'empoigna à deux mains et remonta avec l'agilité d'un singe.

« Je te remercie d'avoir pris un risque à ma place, lui dit Henri dès qu'il l'aperçut. Mais ne recommence pas. »

Tala et les enfants tinrent conseil.

« Je crois, dit Henri en conclusion, que ce que nous avons de mieux à faire pour l'instant, c'est de retourner au bateau pour manger un peu et prendre un repos bien mérité. Quelle heure est-il? Six heures et demie... Sapristi, non! Huit heures et demie! Je n'en reviens pas!

— Comme le temps a passé vite! soupira Lucette. Sous terre, on ne se rend pas compte...

— Nous avons tous besoin d'une bonne nuit pour nous

remettre de nos émotions, déclara Jacques. Comme ça, demain matin, nous serons en pleine forme pour continuer notre exploration.

— Peut-être d'ici là les livres de Raya Uma nous auront-ils fourni quelques renseignements utiles? dit Lucette.

— Sitôt notre petit déjeuner avalé, reprit Henri, nous enroulerons des cordes autour de notre taille, nous ferons un paquet de quelques provisions et de nouveau en route !

— D'accord pour ce programme! conclut Jacques.

— Bien, patron! » renchérit Kiki, désireux d'avoir le dernier mot.

Tout le monde se mit à rire et la petite troupe, faisant demi-tour, rallia le bateau. Après un repas rapide, Denise proposa :

« Si nous jetions un coup d'œil aux livres de Raya Uma? Je n'ai pas du tout sommeil et je suis curieuse de savoir si ces bouquins nous apprendront quelque chose! La plupart sont écrits en français. C'est une chance!

— Moi non plus je n'ai pas sommeil, avoua Lucette. Je me fais du souci pour René et tante Alice!

— Oh! René s'est tiré de tant de mauvais pas qu'il ne faut pas trop te tourmenter, Lucette! s'écria Jacques. A mon avis, Raya Uma s'est emparé de lui pour le tenir à l'écart jusqu'à ce qu'il en ait fini avec ses petites histoires louches de Ciné-City. Sans doute comptait-il le relâcher sitôt après. Mais René est bien capable de s'échapper d'ici là, et avec tante Alice, bien entendu!

— Tu continues donc à croire que l'archéologie n'est qu'un paravent pour camoufler les affaires d'Uma à Ciné-City? demanda Henri.

— Paravent ou pas, fit remarquer Denise en feuilletant le volume qu'elle tenait, ces livres ont l'air très sérieux. »

Soudain, elfe poussa une exclamation :

« Regardez! Une carte! Elle était dissimulée sous la couverture de ce gros livre. Pas étonnant que nous ne l'ayons pas dénichée plus tôt! »

Jacques se hâta d'étaler la carte. Tous se penchèrent pour la consulter.



« Quelle chance! exulta Henri. Notre rivière y est indiquée avec toutes les villes et jusqu'aux moindres villages construits sur ses bords! Voici Ala-ou-iya, la Porte des Rois! Et ici Ullabaid où nous avons visité un temple et où les petits indigènes du coin ont eu si grand-peur de mon serpent !

— Et voici Chaldo où ce traître d'Ulma a enlevé maman et René! ajouta Denise.

— Et voici enfin Hoa, où nous nous sommes ravitaillés en eau et en pain! » dit Lucette.

Le doigt d'Henri, qui suivait sur la carte les méandres du fleuve, désigna soudain un point, là où les rives commençaient à s'écarter l'une de l'autre.

« Wooti! s'écria-t-il. Nous sommes passés sans voir la ville, car nous naviguions à ce moment-là au beau milieu du courant. Quel malheur que nous n'ayons pas découvert cette carte plus tôt!... Ah! Et voyez! Denise avait bien deviné! La rivière se divise en trois. Nous avons dû nous précipiter dans le plus étroit de ses bras... celui-ci! »

Lucette se pencha sur la carte et déchiffra « Teo Gra ».

Tala expliqua alors que ces deux mots signifiaient « gorge profonde ». Un peu au-delà, le bras du fleuve s'arrêtait net comme au fond d'un cul-de-sac.

« L'explication est simple, commenta Jacques. Si la carte ne porte pas d'autre indication, c'est que l'eau disparaît juste en ce point en s'engouffrant sous terre... La cataracte, rappelez-vous !

— Crois-tu qu'il soit possible de l'oublier! murmura Denise en frissonnant. Si Tala n'avait pas donné ce brusque coup de barre à gauche, nous aurions disparu nous aussi de la carte, aspirés par le gouffre! Brrr...

— En tout cas, nous avons résolu le mystère de la Rivière Noire, déclara Henri d'un ton satisfait. Voyons maintenant si ces livres nous apprennent quelque chose sur les cités, les tombes ou les temples enfouis aux alentours... »

Chacun des enfants (sauf, bien entendu, Vuna) prit un volume et se mit à le feuilleter. Ce fut Jacques qui, le premier, trouva un renseignement de la plus haute importance.

« Ecoutez ceci! dit-il soudain en levant la main. Je vous lis le passage : « II paraît que, dans la région proche « de l'étrange et mystérieuse « Gorge Profonde » se trouvait « jadis un temple immense et magnifique qui dépassait « de loin en beauté tous les autres temples de cette époque. « Des fouilles ont été entreprises, mais elles n'ont rien « donné jusqu'à présent. Cependant, cette partie du pays « est bien connue dans l'histoire de l'archéologie qui « lui doit des découvertes inestimables. De précieux trésors ont ainsi été retirés de tombes anciennes. Mais « personne n'a encore trouvé trace du fameux temple... »

— C'est passionnant! murmura Lucette, émerveillée.

— « ... Ce temple est supposé avoir été construit en « l'honneur d'une déesse adorée dans toute la région. « Pendant de nombreuses générations, les rois et les seigneurs du voisinage lui apportèrent, pour l'honorer, « des présents magnifiques qui se sont ainsi accumulés « pendant des siècles. On suppose que ces trésors étaient

« placés dans le sous-sol du temple, derrière des portes « soigneusement scellées. Ces trésors existent-ils encore « au fond de leur cachette ou des voleurs sont-ils passés « par là au cours des âges et les ont-ils emportés, c'est ce « que l'on ignore... »

Jacques s'interrompit et tous les autres s'exclamèrent à qui mieux mieux.

« Ce livre n'a pas l'air de raconter des balivernes, déclara Denise en hochant la tête. Qui sait si cet étrange couloir de briques que nous avons découvert... cette porte dorée et cet escalier s'enfonçant dans la terre ne font pas partie du temple en question.

- Si ça pouvait être vrai! soupira Lucette dont les yeux brillaient d'intérêt. Nous ferions des trouvailles palpitantes.

- Ça n'a rien d'impossible, opina Henri. Après tout, jamais personne, sans doute, n'a suivi le même chemin que nous! C'est le hasard... et l'habileté de Tala qui nous ont fait découvrir cette grotte secrète. Et s'il s'agit bien du temple enseveli, l'entrée qui nous a permis de nous glisser à l'intérieur n'est pas celle qu'il eût été normal d'utiliser. N'oubliez pas que nous avons dû démolir un mur de briques!

- Cessons de nous creuser la tète jusqu'à demain matin, conseilla Jacques en fermant son livre. Après une bonne nuit, nous serons frais et dispos pour reprendre nos investigations. »



CHAPITRE XXIII

UN PRODIGIEUX SPECTACLE

DENISE fut la première à ouvrir les yeux le lendemain matin. Elle alluma sa torche, consulta sa montre, et vit qu'il était déjà plus de huit heures. Alors, elle réveilla les autres.

Tout de suite, Henri remarqua une chose alarmante : Vuna avait disparu! Où pouvait-il bien être passé? A peine s'était-il posé la question que Vuna fit son apparition en courant. II était ruisselant d'eau et, chose extraordinaire, venait de l'extérieur de la caverne.

« Vuna! Où es-tu allé? Tu as glissé dans l'eau, sans doute?

- Non, non, patron. Vuna est allé voir le fleuve-qui-tombe. Vuna a vu une chose merveilleuse!

- La cataracte, tu veux dire? Petit malheureux, tu

aurais pu te tuer! Par exemple, je voudrais bien savoir comment tu as pu parvenir jusque-là! ajouta Henri, intrigué.

— Suis-moi, patron! Pas de danger! »

Longeant la corniche rocheuse, Vuna se dirigea vers l'entrée de la caverne, suivi d'Henri et de tous les autres. Le petit indigène tenait sa torche à la main, car, bien qu'il fît jour dehors, la profondeur de la gorge ne laissait pénétrer que peu de clarté à cet endroit.

La corniche se continuait à l'extérieur, assez large pour qu'on pût y marcher sans difficulté. Au fur et à mesure que la petite troupe avançait, le fracas du fleuve devenait plus assourdissant. A proximité de la cataracte, la lueur du jour était meilleure. Les enfants éteignirent leurs lampes. Ils dominaient les eaux tumultueuses.

« Suivez Vuna! cria le petit indigène. Plus loin! Plus loin! Aucun danger » répéta-t-il.

La corniche allait en montant et la luminosité ne cessait de croître. Soudain, le chemin rocheux s'élargit jusqu'à former une sorte de plateau et c'est alors que la puissante chute d'eau apparut dans toute sa splendeur.

C'était vraiment un prodigieux spectacle. Le sol de la gorge s'abaissait brusquement devant le fleuve et celui-ci tombait d'une fabuleuse hauteur pour disparaître dans les entrailles de la terre. Cette vision avait quelque chose d'hallucinant. Des milliers de gouttelettes rejaillissaient en l'air, mouillant les enfants qui n'y prenaient même pas garde. Ils étaient bien trop occupés à admirer la gigantesque cascade!

La gorge elle-même se prolongeait au-delà de la cascade, mais il n'y avait plus trace du fleuve! Henri ne put s'empêcher de frissonner en pensant que ses compagnons et lui se seraient abîmés dans ce trou sans fond si Tala n'avait pas aperçu au dernier moment l'entrée de leur caverne.

Denise et Lucette étaient si émues par la beauté de ce qu'elles voyaient que toutes deux restaient sans voix. Jacques fut le premier à se ressaisir.

« Il est heureux, dit-il, qu'aucun de nous n'ait le vertige! Si nous partions, maintenant? Le petit déjeuner nous attend ! »

Personne ne l'entendit à cause du fracas des eaux, mais tous comprirent ses gestes et l'on fit demi-tour. Revenus au bateau, Tala et les enfants mangèrent avec appétit. Ils étaient pressés de repartir en expédition. Kiki, que les grondements de la cascade avaient effrayé, retrouva quelque entrain après avoir volé à son maître une tranche entière d'ananas. Ce fut même lui qui donna le signal du départ :

« En avant, Fanfan la Tulipe! » s'écria-t-il.

Chacun fit un paquet de provisions. Tala suspendit deux boîtes de jus d'orange à son cou. Vuna, de son côté, se chargea autant qu'il put.

« N'oubliez pas de prendre vos lampes électriques, rappela Jacques. Vous avez des cordes, Tala?

— Oui, Tala les a enroulées autour de sa taille. Tala emporte aussi un grappin et de grands couteaux! »



II avait réparti ces différents objets autour de sa personne, à l'aide de ficelles. Il aurait bien voulu se charger aussi d'une pelle, mais toutes celles qui se trouvaient à bord étaient beaucoup trop lourdes et encombrantes pour que l'on envisageât de les traîner le long d'un chemin aussi peu commode que l'étroite corniche.

Henri ne put s'empêcher de rire.

« Mon pauvre Tala, dit-il, vous voilà chargé comme un chameau !

— Vuna aussi peut se charger comme un chameau! s'écria Vuna, jaloux de voir que son « patron » faisait un compliment à Tala.

— Oh! s'empressa d'ajouter Henri en riant plus fort, Vuna, lui, est capable de porter le chargement de *deux* chameaux ! »

Vuna, tout fier, s'épanouit aussitôt... Comme la petite troupe se mettait en marche, Henri revint brusquement sur ses pas et arracha deux ou trois pages à l'un des livres de Raya Uma.

« Que fais-tu là? lui demanda sa sœur.

— Rien... une idée à moi. Ces pages contiennent quelques notes manuscrites qui nous seront peut-être utiles par la suite. Je vais les mettre dans ma poche. Et maintenant, en avant pour de bon! »

Suivant la corniche rocheuse qu'ils avaient déjà longée la veille, les enfants et Tala arrivèrent bientôt au mur de briques écroulé. Ils s'engagèrent dans le passage et s'arrêtèrent devant l'escalier mystérieux.

« Avant de descendre là-dedans, dit Jacques, je crois que nous ferions bien de reconnaître ce couloir jusqu'au bout. Peut-être nous mènera-t-il au grand jour.

— J'en doute, répondit Henri. Car si l'accès de ce souterrain était facile, le passage aurait été exploré. Or, la porte que nous avons démolie était intacte.

— Je suis de ton avis, Henri, opina Denise. Mais tant que nous y sommes, rendons-nous tout de même compte! »

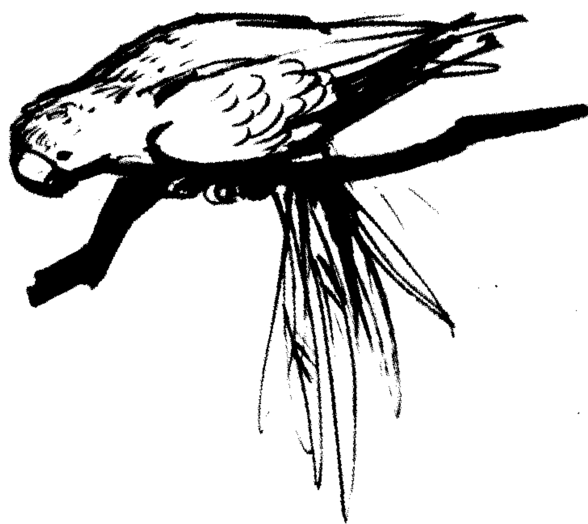
Les enfants continuèrent donc leur chemin en s'éclairant de leurs torches. Hélas! le couloir se terminait par

une impasse : un mur de solides pierres blanches empêchait d'aller plus loin. C'est en vain que Tala essaya de l'ébranler. Les pierres étaient massives et résistèrent à toutes les poussées : rien de comparable avec les briques friables du mur précédent.

Non sans regret, la petite troupe fit demi-tour.

« C'est égal, dit Jacques. Pour que l'on ait si soigneusement muré ce passage, ce doit être pour défendre les trésors qui s'y trouvent. Dans ce cas, notre hypothèse se trouverait renforcée : nous sommes peut-être bien dans le sous-sol du fameux temple enseveli.

— Il nous reste à explorer l'escalier, rappela Henri. De toute façon, il nous mènera bien quelque part! »





CHAPITRE XXIV

LE TEMPLE ENSEVELI

HENRI, Jacques, Denise, Lucette, suivis de Tala et de Vuna, retournèrent donc auprès de l'escalier qui s'enfonçait dans le sol. Contrairement à ce que les enfants avaient cru tout d'abord, les marches étaient en pierre et non en bois. Le temps les avait usées et même désagrégées par endroits. Il ne fallait pas s'étonner que Vuna soit tombé. Encore avait-il eu la chance de ne pas dégringoler jusqu'en bas.

« Cette fois, c'est moi qui vais descendre le premier! décida Henri. Tala et Jacques tiendront la corde déjà fixée au rocher et je m'y agripperai moi-même tout le long de ma descente. Comme cela, je ne risquerai pas de glisser.

- Bonne idée, approuva Jacques. — Et tout en descendant, enchaîna Henri, je compterai

les marches et je vous signalerai celles qui sont en mauvais état. »

Ainsi fut fait. Henri commença sa lente progression vers le bas tout en comptant à haute voix :

« Une, deux, trois, quatre... Attention! la quatrième marche est en partie effondrée... Cinq, six, sept, huit, neuf... Ah! la neuvième n'existe pratiquement plus! Dix, onze... »

Kiki, s'imaginant qu'il s'agissait là d'un jeu nouveau, répétait les chiffres avec gravité.

« Quinze! annonça Henri. Encore une marche écroulée!

- Parle plus haut, Riquet! cria Jacques. On t'entend de plus en plus mal au fur et à mesure que tu t'éloignes!

- Entendu ! cria Henri en retour. Cet escalier est vraiment raide. Je vais redoubler de prudence. »

Et, serrant très fort la corde entre ses mains, il continua à descendre. Quand il parvint à la trente-neuvième marche, c'est à peine si les autres comprirent ce qu'il disait. Ils furent obligés de tendre l'oreille. '

« Ça y est! Je suis arrivé au fond! annonça enfin Henri.

- Qu'est-ce que tu dis? hurla Jacques.

- *Je suis au fond!* Que Denise vienne me rejoindre! Mais qu'elle fasse attention!... Oui, *attention!* »

Denise, à son tour, se mit en devoir de descendre l'escalier. Les autres l'entendaient compter et l'avertissaient quand elle arrivait à l'un des degrés dangereux. Mais Denise n'avait pas besoin d'aide. Elle possédait une excellente mémoire et arriva très vite en bas sans dommage.

Lucette empoigna la corde à son tour. Elle n'était pas du tout rassurée et glissa à la quinzième marche. Grâce à la corde, elle ne tomba pas cependant et reprit son équilibre.

Jacques lui succéda. Quelques secondes lui suffirent pour rejoindre les trois autres. Henri mit alors ses mains en porte-voix :

« Tala ! appela-t-il. Envoyez-nous Vuna, puis descendez vous-même! »

Mais ce ne fut pas Vuna qui rejoignit les enfants le

premier. Ils virent arriver le pilote qui leur déclara que Vuna avait refusé de faire usage de la corde : il voulait descendre tout seul!

« Quel entêté! grommela Henri. Il va se casser une jambe, c'est sûr! »

Mais à peine avait-il fini de parler que Vuna surgit à ses côtés, tout souriant. Sachant que l'escalier était dangereux, le petit indigène avait été prudent. Avec une agilité de chat, il venait d'accomplir un exploit difficile.

« Me voilà, patron! annonça-t-il avec simplicité.

- Et maintenant, qu'allons-nous faire? » s'enquit Lucette.

Henri braqua le faisceau lumineux de sa torche devant lui. Tous aperçurent alors un second passage, plus étroit que celui de l'étage supérieur. Il était construit en briques, que les enfants n'osèrent pas toucher de peur qu'elles ne s'effritent. Les uns après les autres, ils s'engagèrent dans l'étroit boyau.

« La voûte est consolidée ça et là par des contreforts, fit remarquer Jacques. Je suppose que, sans ça, elle se serait effondrée depuis longtemps.

- Il n'est pas dit qu'elle ne le fasse pas encore ! murmura Denise en frissonnant. Brrr... Je n'aimerais pas la recevoir sur la tête. Il me semble qu'un rien la ferait s'écrouler... Je n'ose même pas éternuer !

- Tu me fais peur! gémit Lucette. Ne dis pas des choses pareilles! »

Le passage débouchait dans une petite pièce circulaire. Du côté opposé à celui où s'ouvrait le souterrain, se dressait une porte fermée. Les enfants regardèrent autour d'eux en s'éclairant de leurs lampes électriques. Près de la porte se trouvait un tas assez gros d'objets que l'on distinguait mal. Pleins de curiosité, les jeunes explorateurs s'en approchèrent. Alors, il se passa quelque chose de très étrange. L'air qu'ils déplacèrent en marchant suffit à faire tomber en poussière la plupart des objets assemblés là. Quelle affreuse impression !

Denise fut la première à se ressaisir. Elle se baissa sur

le tas désormais innommable et ramassa un objet qui brillait parmi la poussière.

« Une coupe! s'exclama-t-elle. Une coupe en or! Regardez! Elle est tout incrustée de pierres précieuses. L'or est indestructible et ne perd jamais sa couleur. Cette coupe doit être vieille de quelques millénaires. N'est-ce pas merveilleux?

- Cet objet n'a pas de prix! s'écria Henri, extasié. Il devait contenir quelque offrande destinée à la déesse que les gens de ce pays adoraient à l'époque. Comme il est beau! Un véritable travail d'art! Avez-vous remarqué cette frise de chameaux ciselée tout autour?

- Henri, murmura timidement Lucette, tu es donc persuadé que nous sommes bien dans le sous-sol de ce fameux temple enseveli dont parle le livre de Raya Uma?

- C'est ce que je crois en effet», répondit le jeune garçon, qui continuait à manipuler la coupe avec respect et admiration. « Quand je pense que l'artiste qui a créé ce chef-d'œuvre est mort depuis des milliers d'années et que sa création lui a survécu tout ce temps!



- Moi aussi, affirma Jacques, je crois que nous sommes dans le fameux temple... ou plus exactement au-dessous de lui, dans la partie secrète réservée à la conservation des trésors dédiés à la déesse du Heu.

- C'est presque trop prodigieux pour être vrai! » chuchota Lucette, qui avait l'impression de rêver tout éveillée.

Tala et Vuna, eux aussi, parurent intéressés par la découverte de la coupe d'or. Tala la prit en main.

« C'est bien de l'or, déclara-t-il. Tala connaît l'or. Emportons cet objet! décida Henri. Je vous le confie, Tala. Ne le laissez pas tomber. Et ^ maintenant, voyons un peu cette porte... Ah! elle est scellée! »

Vuna se précipita en avant et prit le sceau à pleines mains... Le sceau, rouge et or, s'effrita sous ses doigts. Alors Henri poussa la porte d'un coup d'épaule : elle lui résista à peine. L'un de ses gonds céda, puis l'autre, et elle tomba sur le côté, livrant passage à la petite troupe.

A peine les enfants eurent-ils franchi le seuil qu'ils ne doutèrent plus de l'endroit où ils se trouvaient. Jacques le définit en ces mots : « le coffre-fort du temple ».

Ils se trouvaient en face d'une enfilade de pièces de vastes dimensions, pleines d'offrandes de toutes sortes. La plupart de celles-ci (étoffes précieuses surtout) tombèrent en poussière à leur approche. Mais tout ce qui était en pierre ou en métal demeura : or, argent, gemmes précieuses.

Il fallut un moment à Henri et à ses compagnons pour reprendre leurs esprits. Ils n'avaient jamais eu l'occasion d'admirer une telle accumulation de trésors.

Seulement alors ils se mirent à examiner de près les objets qui les entouraient.

« Regardez! dit soudain Lucette. Quelle ravissante petite statuette en bois! C'est un miracle qu'elle se soit si bien conservée! Et en voici une autre, en pierre verte, qui représente une danseuse. On distingue le moindre pli de sa tunique. »

Cependant, c'était encore l'or que l'on trouvait avec le plus de profusion : statues en or, récipients en or, objets de toilette en or, bijoux en or, de l'or, toujours de l'or!

L'une des pièces semblait exclusivement réservée aux armes. Armes précieuses, bien entendu, incrustées de gemmes. Jacques ramassa un poignard ciselé.

« J'aimerais bien l'avoir! soupira-t-il.

- Sans doute, mais nous n'avons pas le droit de prendre quoi que ce soit, répondit Henri, sauf un minimum d'objets destinés à prouver la valeur de notre trouvaille.

- Eh bien, j'emporte ce poignard, décida Jacques.

- Et moi, je me charge de ce peigne en or, déclara Denise. Je vais le piquer dans mes cheveux.

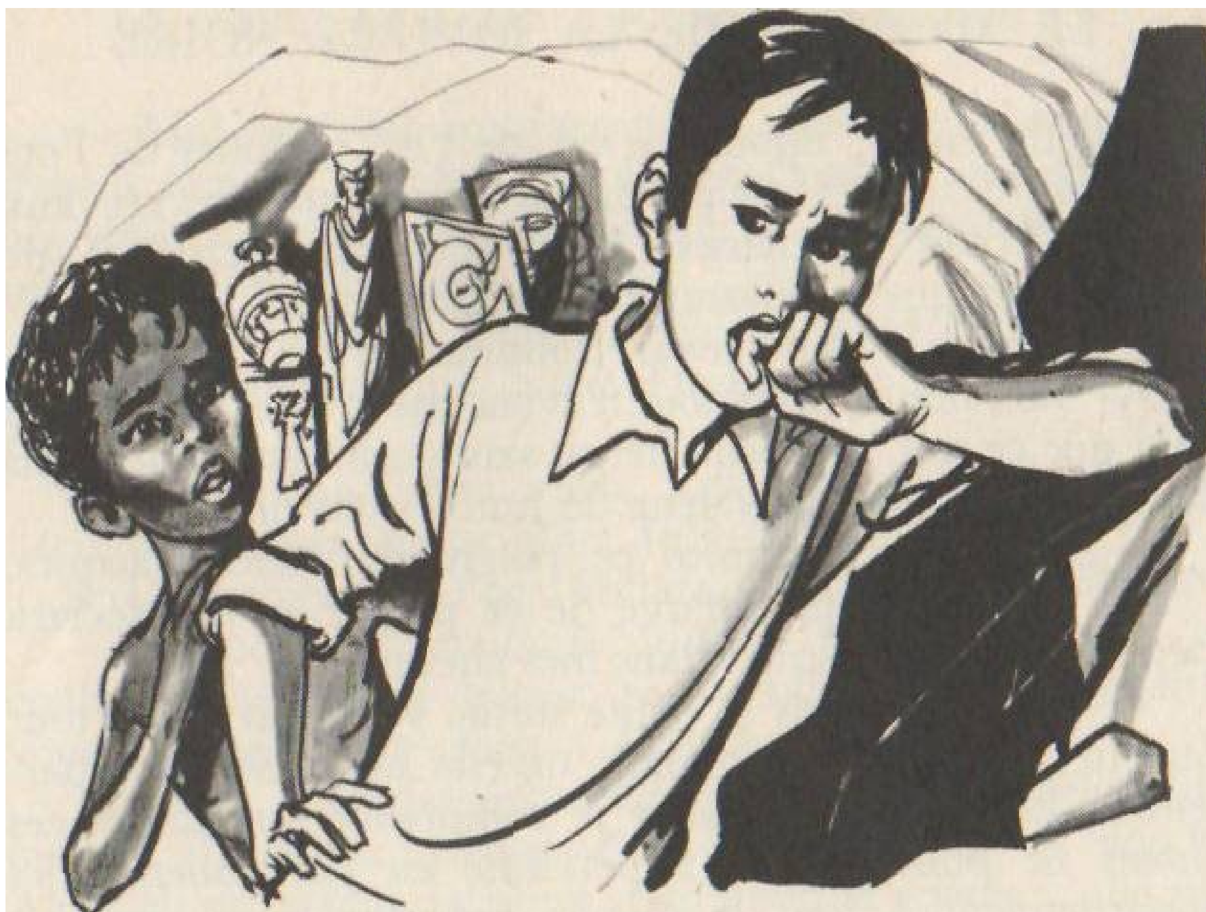
- Moi, je prends la petite statue verte, dit à son tour Lucette. C'est bien dommage qu'elle ne puisse m'appartenir. Elle est si jolie! Mais je comprends que toutes ces choses ne puissent être à personne en particulier. Elles appartiennent à tout le monde car elles nous viennent d'un passé très, très ancien.

Tu viens d'exprimer ce que je pense moi-même, ma petite Lucette, murmura Henri. Allons, moi, je prends cette coupe! »

Les enfants achevèrent leur exploration, s'extasiant au passage sur les milliers d'objets précieux qu'ils découvraient. Même si la porte scellée n'avait pas existé, il était facile de voir qu'aucun voleur n'avait jamais pénétré dans la cachette au trésor. Soudain, Vuna se prit à soupirer :

« Vuna voudrait bien voir le soleil. Vuna n'aime pas l'ombre!

Tu as raison, Vuna, fit Henri. Nous aimerions bien tous retrouver le grand jour. Seulement, comment nous y prendre? »



CHAPITRE XXV

COMMENT SORTIR DE LA?

BSORBÉS par l'examen des trésors qu'ils venaient de découvrir, les enfants avaient oublié pendant un instant le danger qu'ils couraient. Lucette fit écho à la question d'Henri.

Oui, dit-elle à son tour, comment sortir de

Je suppose, dit Jacques après un moment de réflexion, que ce sous-sol possède plusieurs entrées. Malheureusement, nous n'en avons pas aperçu d'autre que celle par laquelle nous avons nous-mêmes pénétré jusqu'ici.

- Oui, renchérit Denise. Au temps jadis, les prêtres devaient avoir accès à cette cachette. Il doit exister une issue secrète. »
.

Mais c'est en vain qu'ils la cherchèrent partout. Fatigués par leurs investigations inutiles, ils finirent par renoncer et tinrent conseil.

« De toute manière, déclara Henri, ne regrettons rien. Même si nous avions trouvé une sortie conduisant au temple qui se trouve au-dessus de nous, nous n'en serions sans doute pas plus avancés.

- Comment cela? s'étonna Lucette.

Voyons, tu te doutes bien que le temple en question ne se trouve pas à la surface, mais bel et bien enfoui dans le sol. Peut-être même plusieurs autres temples ont-ils été construits dessus au cours des âges. Je suis sûr que nous sommes en ce moment à une grande profondeur.

- Alors, c'est à désespérer! gémît Lucette consternée. — Mais non, mais non! protesta Jacques. Il ne faut

pas se décourager. Il nous reste encore la possibilité d'explorer le couloir rocheux que suit la rivière souterraine. C'est ce que nous étions en train de faire lorsque nous nous sommes arrêtés, intrigués par l'ouverture pratiquée dans la falaise. En attendant, je propose que nous mangions un peu. Cela nous rendra des forces. »

Cette proposition fut acceptée à l'unanimité et l'on se mit à déballer les provisions. Dans ce sous-sol à l'air confiné et assez malodorant, le repas aurait été lugubre si Kiki ne l'avait animé par ses facéties habituelles.

Il fit tant et si bien que Tala fut le premier à éclater de rire. Les enfants se déridèrent à leur tour. Au dessert, tout le monde se sentit beaucoup mieux.

« Et maintenant, annonça Henri en tirant quelques feuilles de sa poche, je vais jeter un coup d'œil sur les notes d'Uma. Peut-être nous fourniront-elles un renseignement utile. Le bandit a l'air de s'intéresser particulièrement à ce temple. Après ce que nous y avons nous-mêmes découvert, je commence à y voir plus clair... Je crois que nous nous sommes trompés au sujet d'Uma.

- Que veux-tu dire? s'étonna Jacques. Nous pensions que l'archéologie n'était qu'un prétexte pour camoufler ses activités à Ciné-City, n'est-ce pas? Nous aurions donc fait erreur d'après toi?

- Oui. Je suis certain à présent que sa véritable occupation *est* bel et bien l'archéologie. Cependant, ce n'est pas son intérêt pour les vieilles pierres qui le pousse. Non! Uma n'a en vue qu'une chose : déterrer les trésors sans prix qui se trouvent enfouis ici! Cet homme n'est qu'un vulgaire pillard et ses fouilles n'ont d'autre but que les objets précieux que nous venons de découvrir il y a quelques instants.

- Tu as raison, Henri! s'écria Jacques. Tu as certainement deviné juste! Et sais-tu ce que je crois de mon côté? C'est au moment où Raya Uma estimait que ses fouilles allaient aboutir que René est arrivé pour lui mettre des bâtons dans les roues. Alors Uma a pris peur! Connaissant René de réputation, il s'est bien douté qu'on l'avait lancé à ses trousses.

- Bien sûr! opina Denise. Voilà pourquoi il a enlevé maman et René! Voilà pourquoi il a tenté de nous écarter de son chemin.

- En ce moment même, enchaîna Henri, il est sans doute en train de creuser avec frénésie. Il doit avoir hâte d'aboutir. »

Denise se mit à rire.

« Dire que c'est sur son propre bateau que nous sommes arrivés jusqu'ici, et nous avons découvert le trésor avant lui! N'est-ce pas amusant?

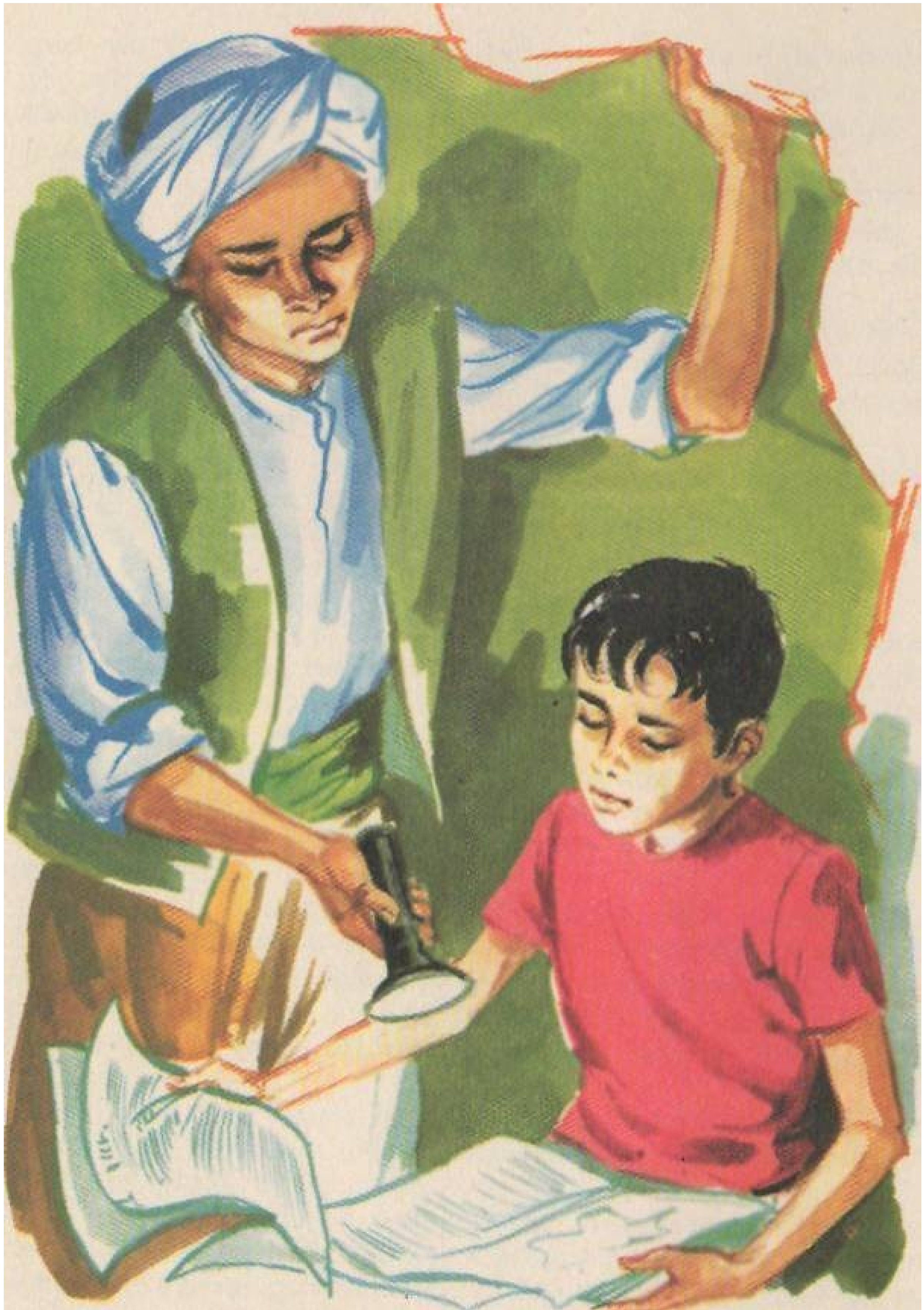
- Oui... à condition de sortir de ce mauvais pas! murmura son frère.

- Regarde vite les notes d'Uma, conseilla Lucette avec sagesse. Si vraiment il s'intéresse à ce temple et poursuit activement ses fouilles, il est peut-être tout près d'ici... »

Henri étala les feuilles sur son genou et Tala les éclaira à l'aide de sa puissante torche. La première feuille énumérait tous les édifices qui avaient été bâtis sur l'emplacement du grand temple. En face de chacun des noms, Uma avait écrit un seul mot : « Trouvé. »

« Qu'est-ce que cela signifie? demanda Lucette.

- Qu'Uma a creusé assez profond, expliqua Jacques, pour mettre successivement au jour chacun des édifices en question. C'est du beau travail... Gela signifie, en outre,



Tala les éclaira à l'aide de sa puissante torche.

que ses fouilles actuelles touchent le temple lui-même... Je me demande combien d'hommes il emploie à cette tâche. C'est d'ordinaire une besogne qui demande du temps, n'est-ce pas, Riquet?

- Oui, quand un véritable archéologue conduit les fouilles. Parce qu'alors on creuse avec précaution, de manière à respecter la moindre vieille pierre. Mais dans le cas d'un voleur comme Uma, c'est différent!

Tu as raison. Uma se soucie peu de détériorer les vestiges du passé. Il doit payer une équipe de terrassiers pour creuser... et creuser vite! Seul le trésor lui importe. C'est un malin.

- Un malin? protesta Denise. Dis plutôt un malhonnête homme! Un être cupide, avide... Je le déteste! Penses-tu qu'il soit occupé à piocher juste au-dessus de nos têtes en ce moment, Riquet?

- C'est possible, répondit Henri avec un soupir. En tout cas, les notes d'Uma ne nous apprennent rien d'autre. Au fond, elles ne nous ont pas servi £ grand-chose, sinon à nous renseigner sur les véritables activités de ce triste sire.

Ne perdons plus de temps en discours, dit Jacques en se mettant debout. Partons! Regrimpons l'escalier qui nous a conduits ici et mettons-nous à la recherche d'une issue praticable. »

La petite troupe reprit sa marche. Elle retraversa les différentes salles où s'empilaient les fabuleux trésors, puis la petite pièce circulaire, longea l'étroit passage de briques et se retrouva enfin au bas de l'escalier en ruine.

La corde était toujours là, fixée dans le haut par le grappin.

« Cette fois, Vuna, proposa Henri en souriant, tu peux monter le premier! Mais sois prudent et regarde où tu mets tes pieds! »

Vuna ne se le fit pas répéter. Souriant de toutes ses dents, il empoigna la corde et se mit à escalader les degrés avec une agilité qui lui faisait honneur. Il ne glissa qu'une seule fois mais réussit à ne pas tomber.

II arriva bientôt au sommet de l'escalier et cria à pleins poumons :

« Vuna est en haut! Vuna vous attend! »

Le petit indigène vérifia si le grappin auquel était attachée la corde tenait toujours solidement au rocher et, satisfait de son examen, guetta l'ascension de son « patron ». Il ne distinguait pas grand-chose au fond du trou mal éclairé, mais il voyait la corde se raidir, ce qui prouvait qu'Henri montait.

Soudain, son attention, se trouva distraite par un. coup sourd. Ce bruit inattendu le fit sursauter de frayeur. Un second coup... Un autre encore... Pan ! Pan ! Pan !... Cela semblait provenir du passage derrière lui.

Vuna poussa un cri et, pris de panique, se laissa choir sur le sol, le visage contre terre.

Henri l'entendit et s'inquiéta.

« Hé! Vuna! Qu'est-ce qui t'arrive? Pourquoi as-tu crié? »

Pan! Pan! Pan! Étaient-ce tes anciens dieux ou la déesse du temple qui se manifestaient ainsi, furieux de voir leur retraite profanée par des étrangers? Vuna gémit.

« Les dieux! Les dieux sont-là! Vuna a peur... Patron, sauve Vuna! »





CHAPITRE XXVI

FACE A FACE AVEC L'ENNEMI

HENRI ne comprit pas ce que Vuna lui criait. Il se dépêcha d'escalader les dernières marches de l'escalier et parvint au sommet un. peu haletant. « Voyons, Vuna, qu'y a-t-il? Pourquoi as-tu peur? demanda-t-il en se penchant sur le petit indigène. Les dieux! répondit Vuna en désignant du doigt le passage. Ils arrivent! Écoute, patron! »

Jusque-là, préoccupé par Vuna, Henri n'avait rien entendu. Mais maintenant qu'il prêtait l'oreille, il percevait le bruit qui avait alarmé son protégé. . Pan! Pan! Pan! Boum!

Henri regarda en direction du couloir menant au mur de pierre. Son cœur battait très fort. L'espace d'une seconde ou deux, il se sentit gagné par la même crainte que son

petit compagnon. Il imagina les dieux antiques irrités par leur intrusion. Puis la raison lui revint. Que pouvait signifier ce bruit? II se pencha sur l'orifice et appela :

« Vite, vous autres! Remontez! Il se passe quelque chose ! »

Denise, très inquiète, se hâta de rejoindre son frère. Dès qu'elle fut à ses côtés, elle entendit, elle aussi, les coups sourds qui retentissaient au fond du couloir.

« Les dieux! Ils arrivent! Ils arrivent! » ne cessait de gémir Vuna.

Jacques, Lucette et enfin Tala surgirent à leur tour. Mais à peine le pilote eut-il perçu le bruit mystérieux qu'il fit demi-tour pour redescendre l'escalier. Hélas! il manqua les premières marches et dégringola en hurlant jusqu'en bas. Comme Vuna, il était persuadé que les dieux revenaient, prêts à se venger!

Henri, pressé par l'urgence de la situation, ne s'inquiéta pas de lui. Il se demandait ce qu'il fallait faire en l'occurrence. Et d'abord, d'où venait ce bruit?

« On dirait que les coups partent de l'endroit où s'élève le mur de pierres qui nous a barré le chemin, dit-il. Qu'en penses-tu, Jacques? Crois-tu qu'il s'agisse d'Uma et de ses hommes?

— J'en suis presque sûr, opina Jacques. Cesse de te lamenter, Vuna. On ne s'entend plus parler. »

Pan! Pan! Pan!

« Uma doit avoir trouvé un plan ou une carte indiquant l'existence de ce souterrain, dit Henri. Il sait donc où il faut creuser. Il est certainement juste derrière le mur de pierres. Son équipe de terrassiers s'emploie à y faire une brèche.

— Ils ne tarderont pas à l'abattre, déclara Denise en tendant l'oreille. Les coups deviennent de plus en plus violents. Les ouvriers d'Uma disposent sans doute d'outils efficaces. Vite, Henri, as-tu un plan?

— Hélas, non! Tout cela s'est produit si brutalement... C'est égal, je suis content de penser que nous ne moisirons pas plus longtemps au fond de ce trou!

— Tu oublies, Henri, que nous ignorons ce qu'Uma va

faire de nous quand il nous aura trouvés, fit remarquer Jacques. Il ne sera certes pas enchanté de nous voir ici! Il est venu pour piller le trésor et je ne vois pas très bien comment nous pourrions l'en empêcher!

— Et c'est bien dommage! déplora Denise. La seule idée que cet affreux bonhomme va s'emparer de toutes ces richesses me fait bouillir d'indignation. »

Cependant, les coups se faisaient toujours plus forts. Soudain, on entendit une portion du mur qui cédait. De grosses pierres allèrent rouler jusqu'au milieu du passage.

« Ça y est! annonça Jacques. Ils vont passer! Nous n'avons qu'à rester tranquilles... à attendre! Vuna, as-tu fini? Ce ne sont pas des dieux, mais des hommes qui arrivent! »

Tala, cependant, était remonté du fond de son trou. Le pauvre garçon était couvert de meurtrissures et tout égratigné. II manqua faire un nouveau plongeon dans l'escalier quand un nouveau coup ébranla le sol. On entendit une autre grosse pierre se détacher du mur... et puis des cris de joie et des paroles !

Tala écoutait, stupéfait. Eh quoi! les anciens dieux parlaient donc sa propre langue? Mais non, ce n'étaient que des hommes de sa race! Sa peur disparut soudain. Une lumière brilla au fond du passage.

« Les voici qui arrivent! » chuchota Henri.

Deux hommes, porteurs de torches, descendaient en effet le couloir avec précaution, s'arrêtant de temps à autre pour -reconnaître le terrain. Soudain, ils se trouvèrent nez à nez avec le groupe silencieux des enfants et de Tala. Ils s'arrêtèrent tout net, n'en croyant pas leurs yeux. Henri fit un pas en avant. Alors, frappés d'une peur panique, les deux intrus firent demi-tour et s'enfuirent en hurlant, repassant à travers la brèche du mur.

« Les méchants hommes ont eu peur! déclara Vuna en riant de satisfaction. Les méchants hommes sont partis!

— Eh bien, prenons le même chemin qu'eux! conseilla Henri. J'ai hâte de me retrouver à l'air libre! »

Suivi des autres, il arriva au mur. Quatre grosses pierres en avaient été arrachées, ce qui permettait un libre passage.

« Allons-y ! dit Jacques. Suivez-moi ! »

Mais, juste comme il allait s'engager dans le trou, un. visage d'homme s'y encadra. C'était Raya Uma!

« Tiens! Tiens! Mes hommes avaient raison. Il y a quelqu'un ici... Mais... c'est la petite famille de René Marchai! Ma parole, je crois rêver! Comment êtes-vous arrivés jusqu'ici, les gosses?

- Peu importe, répondit Henri froidement. C'est plutôt à nous de vous poser des questions. Qu'avez-vous fait de René et de maman? Ils sont sains et saufs, i' espère? »

Raya Uma parut ne pas entendre. « C'est vous qui avez pris ma vedette, sans doute? Où est-elle? demanda-t-il avec brusquerie.

- Peu importe! répéta Henri. Donnez-nous des nouvelles de ma mère et de René. Je crois que cet enlèvement vous coûtera cher, monsieur Uma! Nous sommes au courant de vos projets, ajouta-t-il non sans imprudence. Vous êtes un pillard !

Tiens ta langue, gamin! hurla Raya Uma, subitement en colère. Comment êtes-vous arrivés jusqu'ici? Répondez-moi! Il n'y a pas d'autre passage.

- Si, il y en a un autre! riposta Jacques. Mais nous allons sortir par ce trou et vous nous direz où sont nos parents. »

Uma se mit alors à parler à Tala dans sa langue, mais le pilote, très digne, se contenta de lui faire toujours la même réponse... et en français :

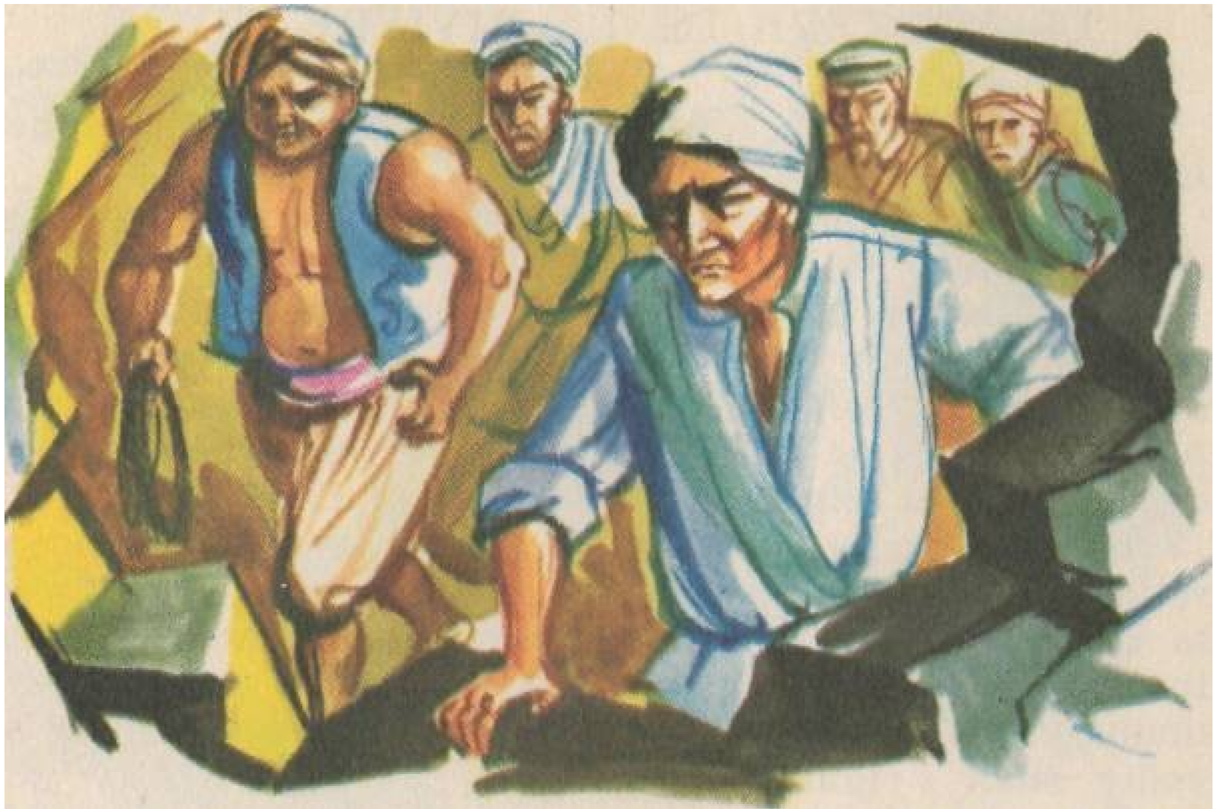
« Tala ne sait pas! Tala ne sait rien!

Que vous demande-t-il, Tala? s'enquit Denise.

- Il voudrait savoir comment nous sommes parvenus derrière ce mur. Il veut nous garder prisonniers. Lui, méchant homme ! »

Furieux, Raya Uma brandit un poing menaçant en direction du petit groupe et disparut soudain. On l'entendit crier quelque chose aux terrassiers indigènes.

« II dit à ses hommes de nous attacher, traduisit Tala.



- Et vous croyez vraiment qu'ils vont le faire? s'inquiéta Lucette.

- Je n'en serais pas surpris, opina Jacques. Il a tout intérêt à nous tenir à l'écart tant qu'il n'aura pas volé le trésor du temple. Ensuite, il nous laissera aller... du moins je l'espère... ainsi que René et tante Alice.

Quelle brute! grommela Denise. Si nous retournions au bateau sans l'attendre?

Trop tard! gémit Lucette. Le voici qui revient avec ses hommes. »

Elle avait raison. Les enfants ne pouvaient plus fuir, car les hommes les auraient suivis et auraient vu où ils allaient. Ils s'immobilisèrent donc, résignés.

Dirigés par Raya Uma, six indigènes franchirent tour à tour la brèche. Ils avaient l'air à la fois résolu et menaçant. De toute évidence, ils s'apprêtaient à obéir à leur maître.

A la seule pensée que ces bandits allaient porter sur lui leurs mains sales, Henri recula d'un pas.

« Ne me touchez pas! s'écria-t-il dans un sursaut de défense. Si vous nous maltraitez, gare à la police!

- Police! clama Kiki aussitôt. Police! Allez chercher la police!»

Et, à son habitude, il se mit à imiter le sifflet strident d'un agent.

Les hommes s'arrêtèrent net, se demandant ce qui arrivait. Le coup de sifflet de Kiki s'amplifia encore du fait de l'écho et même se multiplia. Le résultat était d'autant plus terrifiant que les indigènes ne voyaient pas le perroquet qui s'était réfugié dans un coin d'ombre.

Kiki, estimant sans doute qu'il n'avait pas encore suffisamment effrayé les bandits, se surpassa en leur offrant sa meilleure imitation d'une locomotive se précipitant à toute allure dans un tunnel! L'écho, bien entendu, lui donna la réplique. Le vacarme était tel qu'on eût dit que la voûte allait s'effondrer.

Cette fois, les hommes ne purent y résister. Terrifiés par le cataclysme qui semblait se déchaîner sur eux, ils se ruèrent à travers la brèche en hurlant de peur.

Les enfants se mirent à rire en suivant des yeux cette retraite sans gloire.

« Merci, mon vieux Kiki! dit Jacques au perroquet en lui lissant les ailes. Pour une fois, je me garderai bien de te rappeler à Tordre. Ton intervention est venue au bon moment! »





CHAPITRE XXVII

L'ADVERSAIRE EN DEROUTE

TALA se mit à rire de tout son cœur en voyant fuir ses congénères. Vuna, de son côté, faisait des bonds de joie et battait des mains. Tous deux semblaient croire que, les hommes partis, ils n'avaient plus rien à craindre.

Les enfants étaient moins optimistes. « Est-ce que nous allons essayer de sortir à présent que le passage est libre? demanda Lucette.

- Je crois que ce serait imprudent, répondit son frère. Nous sommes relativement en sûreté ici, tandis qu'une fois le mur franchi...

- Tu as raison, estima Henri. Attendons un peu. Les hommes que nous avons effrayés sont sans doute allés raconter leur mésaventure à Uma. Peut-être le bandit

nous guette-t-il de l'autre côté du mur afin de nous capturer lorsque nous paraîtrons. »

Tala approuva du chef.

« Bien parlé. Il faut attendre. Uma très méchant homme. »

En silence, chacun s'assit par terre. Pendant un bon moment, rien ne se produisit. Enfin un bruit de pas se fit entendre et un nouveau venu s'approcha de la brèche dans le mur. Il portait un burnous blanc et un turban.

« Je désirerais m'entretenir avec vous », dit-il d'une voix distinguée.

Il parlait français, quoique avec un fort accent. Henri songea qu'il devait s'agir de quelque Arabe évolué et instruit. Il attendit la suite.

« Puis-je vous rejoindre? Je voudrais vous parler! insista l'Arabe.

- Eh bien, venez! » répondit Jacques.

L'homme se trouva bientôt debout devant les enfants. Il s'inclina pour les saluer. Ses manières étaient d'une exquise politesse.

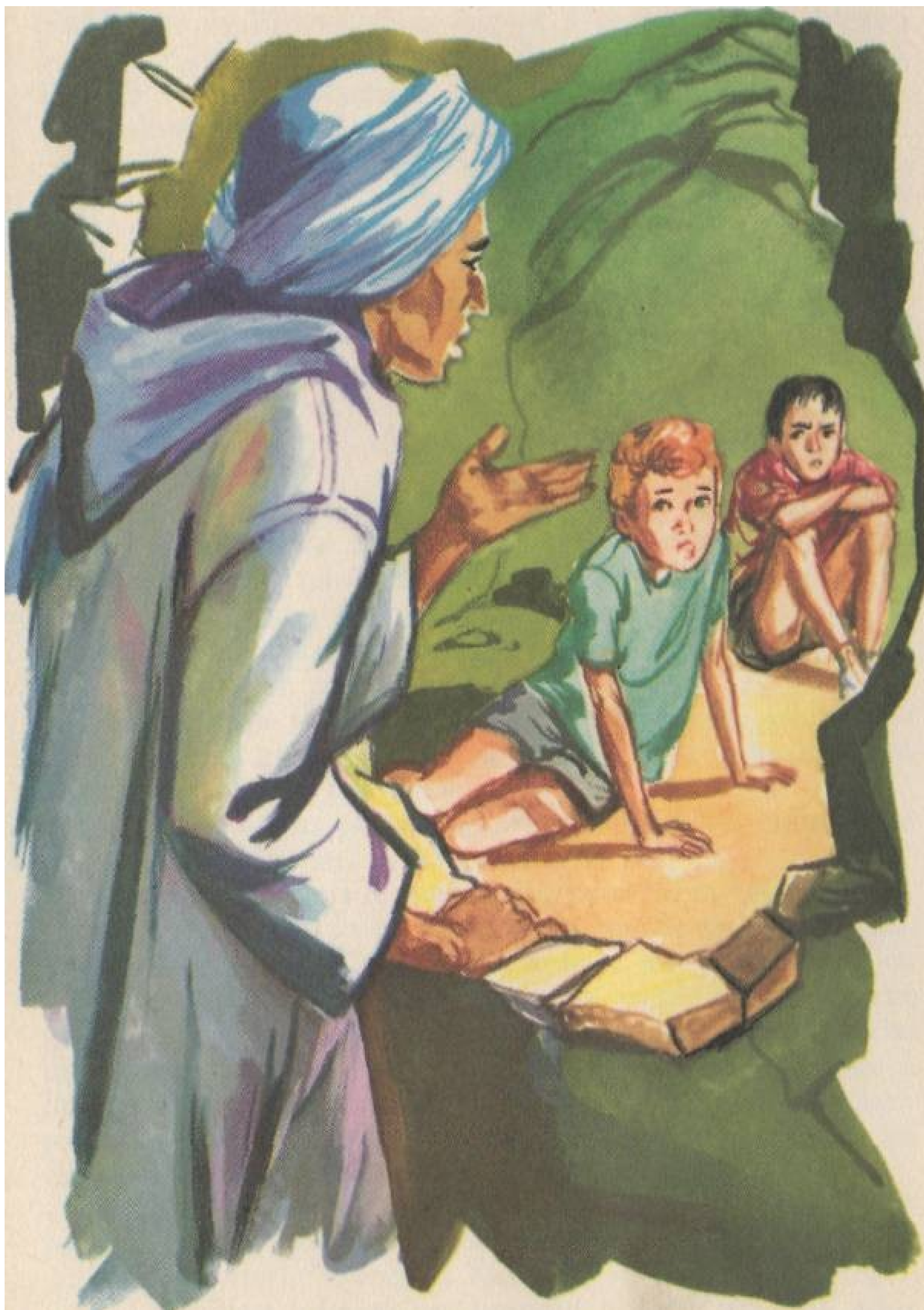
« M'autorisez-vous à m'asseoir à vos côtés? demanda-t-il.

- Faites donc! acquiesça Henri, qui se tenait sur ses gardes. Que désirez-vous?

Je suis venu pour vous apprendre que mon ami, M. Raya Uma, est vraiment navré de vous avoir effrayés. Voyez-vous, il s'attendait si peu à vous trouver ici qu'il s'est laissé aller jusqu'à dire des choses qu'il ne pensait pas. Il les regrette maintenant... »

Personne ne souffla mot. Les enfants se demandaient où l'Arabe voulait en venir. Quel jeu jouait-il?

« Les ouvriers de M. Uma lui ont déclaré qu'ils refusaient de continuer à travailler pour lui, reprit l'étranger de sa voix douce. Ils ont eu trop peur. M. Uma est très ennuyé de se retrouver sans main-d'œuvre, II va falloir qu'il s'en procure d'autre. Mais il reconnaît qu'il mérite cette punition pour vous avoir rudoyés en paroles. Pour se racheter un peu, non seulement il vous laissera partir



« Puis-je vous rejoindre? Je voudrais vous parler. »

d'ici en toute liberté, mais encore il se propose de mettre à votre disposition sa voiture afin que vous retourniez à Chaldo en toute sécurité.

— Pourquoi Chaldo? demanda Denise.

— Parce que c'est là que se trouvent M. et Mme Marchal. Une fois que vous les aurez rejoints, vous serez tous libres de faire ce que vous voudrez. Cette proposition vous convient-elle?

— Qui êtes-vous? s'enquit Jacques avec brusquerie.

— Je suis l'ami de M. Uma. Mais je suis moins impulsif que lui. Je lui ai fait comprendre qu'il avait eu tort de vous effrayer. Après tout, vous n'êtes que des enfants. Il m'a écouté, vous le voyez. Alors, acceptez-vous son offre généreuse ?

— Retournez lui dire que nous allons y réfléchir, grommela Jacques. Nous devons discuter entre nous. M. Uma ne nous inspire pas grande confiance, vous savez!

— Je le regrette beaucoup ! affirma l'Arabe en se levant. Je vais aller attendre de l'autre côté du mur jusqu'à ce que vous ayez pris une décision. »

Juste comme il s'apprêtait à faire demi-tour, son regard tomba sur la grande coupe d'or ciselé que portait Tala. Il en resta bouche bée de surprise,

« Où avez-vous trouvé cet objet? s'écria-t-il enfin en se ressaisissant. Voyons, montrez-le-moi!' »

Gomme il tendait la main pour prendre la coupe, Tala, d'un geste prompt, la mit hors de sa portée en l'élevant au-dessus de sa tête. L'ami d'Uma leva les bras pour s'en emparer et, dans ce mouvement, son ample burnous blanc glissa en découvrant le coude. Mais Tala n'entendait pas lâcher son butin. D'une voix rude, il dit quelque chose à l'étranger et celui-ci parut faire un gros effort pour conserver son sang-froid. Il y réussit cependant, s'inclina devant les enfants et disparut de l'autre côté du mur.

« Vous avez vu? chuchota Jacques, qui témoignait soudain d'une grande agitation.

— Quoi donc? s'étonna Denise.

— Eh bien, quand cet homme a levé les bras pour

attraper la coupe, j'ai distingué sur son avant-bras droit une cicatrice blanche en zigzag qui m'a révélé son identité. Cet Arabe n'est pas l'ami de Raya Uma. C'est Raya Uma lui-même! »

Un profond silence suivit cette révélation.

« Quel toupet infernal! s'écria enfin Denise. Se déguiser ainsi et oser venir parlementer avec nous! Il essayait de nous faire tomber dans un joli petit piège. Vilain bonhomme! C'est une chance que tu l'aies démasqué, Jacques!

— Une chance, surtout, que René nous ait parlé de cette cicatrice, déclara Jacques. Tu viens, Henri? J'ai hâte de dire à ce traître ce que je pense de lui... »

Les deux garçons s'approchèrent de la brèche au-delà de laquelle le faux Arabe attendait, impassible.

« Monsieur Uma, dit Henri tout de go, nous avons éventé votre astuce!

— Je ne comprends pas. Je ne suis pas M. Uma, mon garçon.

— Oh! que si, vous l'êtes! insista Henri. Nous vous avons reconnu à votre cicatrice! »

Voyant qu'il était inutile de feindre plus longtemps, le bandit se départit de ses bonnes manières et donna libre cours à sa rage.

« Maudits gamins ! Je vais vous apprendre ce qu'il en coûte de me défier. Vous avez besoin d'une bonne leçon et vous l'aurez... Vous ne remonterez pas au grand jour d'un bon moment. Je vais faire murer cette brèche par mes hommes.

— Nous partirons alors par où nous sommes venus, déclara Jacques sans témoigner la moindre peur.

-— Quelle plaisanterie! Si vous pouviez sortir par là, vous auriez fui avant que mes hommes arrivent jusqu'à vous! Vous me prenez donc pour un imbécile... Holà, vous autres! Arrivez! Ali! Brahim! Djelali! J'ai du travail pour vous! »

Mais aucun des ouvriers indigènes d'Uma ne répondit à son appel. Denise, Lucette, Tala et Vuna s'étaient rapprochés du mur. Tous écoutaient. Raya Uma appela de nouveau, dans la langue du pays cette fois.

« II ordonne à ses hommes d'apporter des briques et du mortier, traduisit Tala consterné. Il leur promet de l'argent, beaucoup d'argent. Ah! les voilà qui arrivent!... »

Deux indigènes parurent enfin, puis un troisième. Ils n'avaient pas l'air très rassuré. Cependant, alléchés par les promesses d'Uma, ils se mirent en devoir de boucher le passage.

Tala et les enfants étaient désespérés. Bien entendu, ils auraient toujours la possibilité de retourner jusqu'à leur bateau. Mais combien de temps Uma les retiendrait-il prisonniers? Et leurs vivres dureraient-ils jusque-là?

Soudain, alors que la brèche n'était qu'à moitié obturée> Henri eut une idée. Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt. Il glissa la main dans sa poche et en sortît son petit serpent.

« Monsieur Uma! appela-t-il. J'ai quelque chose pour vous ! »

La tête d'Uma parut dans l'ouverture qui restait encore. II aperçut le serpent qui frétillait dans la main du jeune garçon et poussa un cri. Henri lui jeta l'animal à la figure. Les trois indigènes hurlèrent à leur tour. Puis, le bruit d'une fuite générale parvint aux enfants.

« Bargua! Bargua! » criaient les ouvriers en s'éloignant à toutes jambes.

Bientôt, de l'autre côté du mur, ce fut le silence complet. La déroute de l'ennemi était totale.

« Tala va démolir le mur! » annonça soudain le pilote.

Et, utilisant l'un des forts couteaux dont il avait songé à se munir, il s'attaqua au ciment qui reliait les briques et qui n'avait pas eu le temps de sécher. Vuna l'aidait de ses mains nues. Les briques furent ainsi descellées, l'une après l'autre. Maintenant, la brèche avait repris ses dimensions précédentes. Il était facile de passer à travers.

« Parfait, Tala! Bon travail! Vuna, c'est très bien, bravo! s'écria alors Henri, tout heureux. La voie est dégagée! Et maintenant, filons le plus vite possible. Profitons de la panique provoquée par mon serpent. N'attendons pas que l'ennemi ait recouvré ses esprits. Prêts?»

Jacques, Denise, Lucette, Tala et Vuna se précipitèrent. A la suite d'Henri, ils franchirent la brèche les uns après les autres et se retrouvèrent dans un passage très étroit, apparemment déblayé depuis peu.

Suivant ce couloir, ils parvinrent ainsi jusqu'au fond d'une espèce de puits. Des marches grossières étaient taillées dans la paroi et une grosse corde attachée tout en haut tenait lieu de main courante.

« II n'y a pas à hésiter! dit Henri. Grimpons! C'est l'instant ou jamais de risquer le tout pour le tout! J'espère que la chance nous favorisera... »





CHAPITRE XXVIII

UMA A DES ENNUIS

CE NE FUT pas une petite affaire que de grimper le long de la paroi du puits. Henri y arriva enfin, non sans peine. Les autres l'éclairaient d'en bas avec leurs lampes électriques. L'orifice du puits s'ouvrait sur un petit tunnel ascendant. Henri attendit que Lucette l'ait rejoint pour l'aider à se hisser hors du trou. Tous deux firent alors une reconnaissance le long du tunnel.

Celui-ci aboutissait à un second puits, plus court que le précédent... et qu'éclairait - - enfin! - - la lumière du soleil! Henri et Lucette poussèrent des cris de joie à cette vue.

Jacques, Denise, Tala et Vuna arrivèrent à leur tour. Tala geignait un peu, car il s'était écorché la paume des mains en glissant maladroitement le long de la corde.

Par bonheur, il n'avait pas lâché prise. Le mal n'était pas grand.

Avant d'entreprendre l'ascension du second puits, Henri regarda autour de lui pour voir s'il n'apercevait pas son serpent.

« Tu penses bien, lui dit Denise, qu'il n'a pas pu monter le long de la paroi. Il a dû rester au fond du trou.

- Je ne pense pas, répliqua son frère. Quantité de petites saillies hérissent le roc et les serpents sont habiles à trouver des points d'appui. Je suis sûr qu'il sortira du souterrain quand il voudra. C'est égal, je regrette bien de l'avoir perdu. »

Denise ne répondit rien. Elle n'osait pas avouer qu'elle était enchantée de la disparition de l'animal. Car au fond, n'était-ce pas à lui que les enfants devaient leur liberté?

« Allons, venez! ordonna Jacques. Un dernier effort et nous sommes sauvés! »

Le second puits fut vite escaladé. Ce fut avec une joie sans bornes que, les uns après les autres, les prisonniers du temple émergèrent au grand jour.

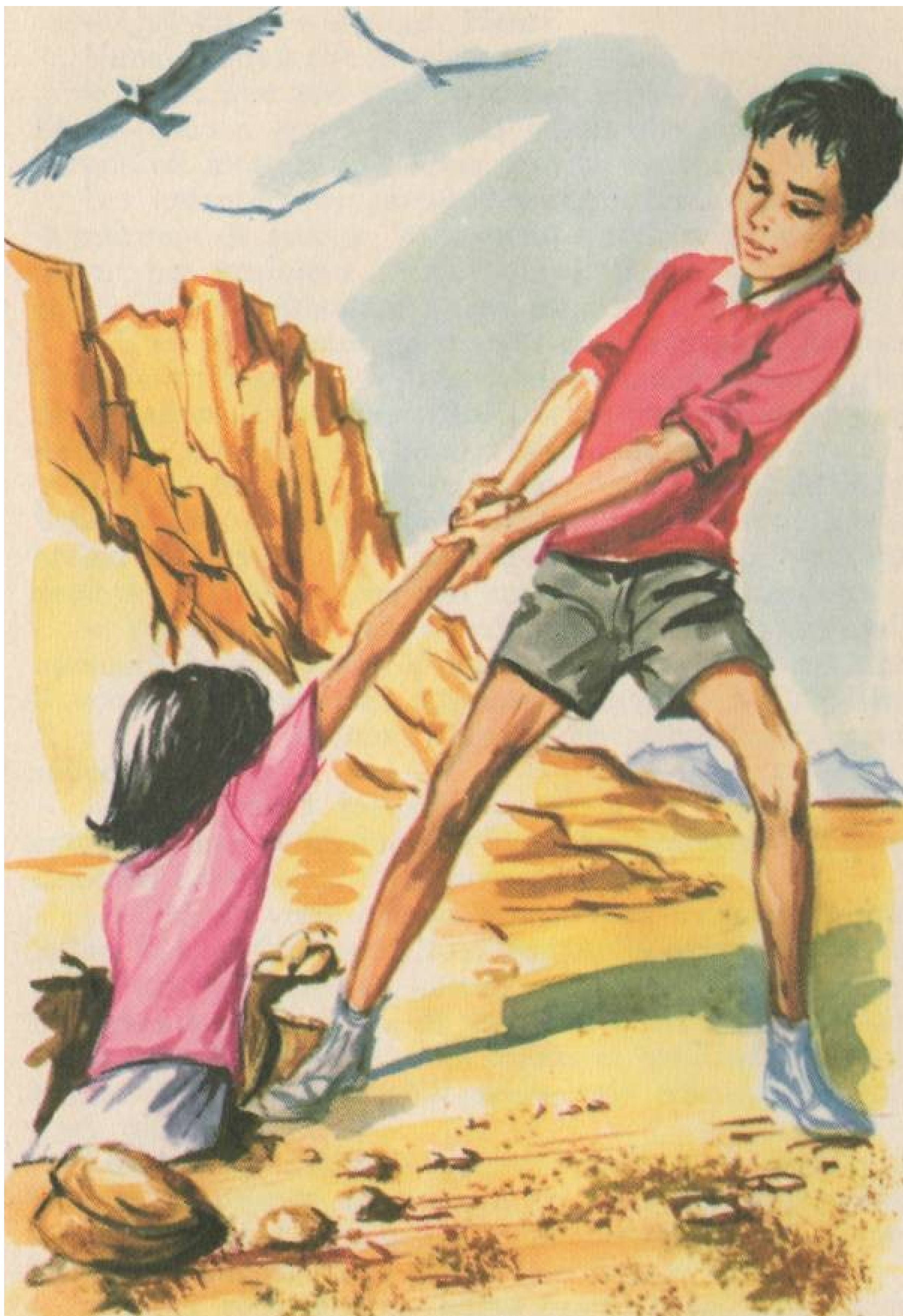
« Quel bonheur de respirer enfin de l'air pur! s'écria Lucette ravie.

- Et de sentir le .soleil vous caresser la peau ! renchérit Denise.

- Comme cet endroit est désolé! constata Jacques après un coup d'œil circulaire. Rien que des pierres dans une étendue désertique.

- Je me demande où sont passés nos ennemis! s'inquiéta Henri. Ah! Regardez! Nos hommes sont là-bas... près de ces deux grosses voitures arrêtées. Ils nous tournent le dos. Sur quoi se penchent-ils ainsi?... Pourvu qu'ils ne nous aperçoivent pas... Je me demande où nous pourrions nous cacher! »

Au même instant, l'un des hommes se retourna, vit les enfants, et se mit à courir dans leur direction en faisant de grands gestes. Tala se prépara à défendre ses jeunes maîtres, mais l'homme ne leur voulait pas de mal. Il se laissa tomber aux pieds d'Henri, tout en marmonnant quelques mots dans sa langue maternelle.



Les uns après les autres les prisonniers émergèrent au grand jour.

« Que dit-il? » s'enquit Henri.

Vuna se mit à rire d'un air triomphant.

« II dit que ton b argua a mordu M. Uma, patron. Et M. Uma a grand-peur, car il sait que la morsure du bargua est mortelle. M. Uma veut te parler, »

Les enfants échangèrent des regards d'intelligence et se retinrent de sourire. Ils savaient que le serpent d'Henri n'était pas venimeux. Mais il avait mordu leur ennemi et celui-ci s'imaginait qu'il allait mourir.

« C'est drôle, vous ne trouvez pas? murmura Jacques. Voilà notre bandit bien puni. Mais puisqu'il veut te parler, Henri, allons le retrouver. Il doit s'apitoyer sur son propre sort et ne nous fera pas de mal désormais. »

Tala et les enfants se rendirent donc auprès de Raya Uma. Il était étendu tout de son long sur le sol et son teint bronzé dissimulait mal sa pâleur. Il soutenait son bras droit de la main gauche tout en gémissant très fort.

« Votre serpent m'a mordu, dit-il à Henri dès qu'il aperçut le jeune garçon. Vous serez responsable de ma mort si vous ne m'emmenez pas immédiatement à Ciné-City. Il y a de bons docteurs là-bas... ils peuvent encore me sauver!

— Jallie, votre domestique, nous a dit que vous aviez emmené René et maman à Wooti, déclara Henri. Répondez-moi. Est-ce vrai? S'y trouvent-ils?

— Oui. Et votre bateau aussi, avoua Uma d'une voix faible. Il nous faut partir tout de suite là-bas. M. Marchai pourra me conduire en bateau jusqu'à Ciné-City. Aidez-moi, mes petits. Je risque de mourir très vite si vous n'intervenez pas. Mes hommes sont affolés et bien incapables de m'être utiles. M. Marchai saura agir efficacement, lui. Ayez pitié de moi! »

Les enfants considérèrent le bandit avec mépris. Il était là., tremblant de peur, à les supplier, alors qu'un instant plus tôt il était prêt à les emmurer au fond du souterrain. Enfin, Henri se tourna vers Tala.

« Voici ce que nous allons faire, Tala. Vous savez conduire une voiture, n'est-ce pas?.,. Très bien. Il y a ici

deux camionnettes. Dites aux hommes d'Uma de porter leur maître dans la moins rapide. Ils nous précéderont pour nous montrer le chemin. Nous les suivrons dans l'autre véhicule, plus maniable, afin de fuir si ce misérable paraît vouloir nous jouer un mauvais tour. »

Mais Raya Uma ne méditait rien de semblable. On aurait dit une loque. Il avait tellement peur de mourir qu'il n'avait plus qu'une seule idée en tête : retourner à Wooti et supplier René de le conduire à l'hôpital de Ciné-City.

Les deux camionnettes se mirent en route, l'une suivant l'autre. Elles possédaient de bonnes suspensions, ce qui était heureux, car elles eurent à rouler le long d'une piste à peine tracée. Uma continua à se lamenter durant tout le trajet. Il était persuadé que le venin du bargua était en train de se répandre dans son sang et il se sentait vraiment malade.

On arriva enfin à Wooti. Là, Raya Uma donna des instructions à ses hommes qui arrêtèrent leur camionnette près d'un hangar désaffecté. Le chauffeur descendit de son siège et alla ouvrir la porte du garage qui possédait un solide verrou de sûreté. René jaillit de l'endroit qui lui servait de prison comme un diable jaillit de sa boîte. 11 avait l'air furieux et n'aperçut pas tout de suite les enfants dont la camionnette venait à son tour de s'arrêter derrière celle d'Uma. Jacques et Henri mirent vivement pied à terre et coururent à lui. René ouvrit des yeux ronds.

« Henri! Jacques! D'où sortez-vous? Que signifie tout cela? Mettez-moi au courant en quelques mots... »

Henri raconta l'essentiel.

« Uma est dans cette camionnette, expliqua-t-il en baissant la voix. Il a été mordu par mon faux bargua qu'il croit venimeux. Il s'imagine qu'il va mourir. Le bandit est tellement anxieux d'atteindre au plus vite l'hôpital de Ciné-City qu'il a accepté que nous vous libérions à condition que vous le conduisiez là-bas dans notre propre bateau. Voilà l'histoire en gros, René!

— Tiens! tiens! murmura René. Uma se croit mourant..,

Peut-être est-ce le moment de lui arracher une confession détaillée de ses forfaits! Cela soulagera sa conscience... Va dire à Uma que j'arrive, Henri! Le temps d'aller chercher ta mère et nous irons tous retrouver notre bateau. »

René rentra en courant dans le hangar : il avait ordonné à sa femme de ne pas bouger avant qu'il ne lui fasse signe. Henri, impatient d'embrasser sa maman, le suivit, laissant à Jacques le soin de prévenir Uma.

Jacques fit donc la commission. Uma, très pâle, soupira :

« Vous êtes un brave garçon. Ah! je suis bien puni!...

- M. Marchai vous fait demander où se trouve notre bateau.

- Dans la boucle du fleuve, tout près d'ici. Vite, vite, qu'il se dépêche! »

Au même instant René reparut, suivi de Mme Marchai. La jeune femme était radieuse : elle respirait à nouveau l'air de la liberté et retrouvait ses enfants sains et saufs!



Le bateau était bien à l'endroit indiqué par Raya Uma. Le temps de s'y rendre, et les enfants narrèrent leur odyssée, mais sans entrer dans les détails.

« Nous pensions, dit Mme Marchai, que Tala veillerait sur vous et trouverait un moyen de venir à notre secours. Je n'aurais jamais cru qu'il vous arrivât une aussi sinistre aventure ! Je frémis à la seule pensée des dangers que vous avez courus. »

Arrivé au bord du fleuve, René fit transporter Uma sur le bateau puis renvoya ses hommes. Tala mit le moteur en route et l'on commença à remonter le fleuve. Uma, convaincu que sa vie ne tenait qu'à un fil, gémissait sans arrêt en offrant tous les symptômes d'un homme véritablement mordu par un serpent venimeux. C'était presque risible.

Cependant, René avait obtenu de lui tous les aveux possibles et imaginables. Raya Uma en avait lourd sur la conscience. René n'aurait aucun scrupule à le remettre entre les mains de la police!

On débarqua à Ciné-City où la famille Marchai s'entassa dans deux taxis en compagnie du gémissant Raya Uma. Quel choc pour celui-ci quand il s'aperçut qu'on s'arrêtait, non pas devant l'hôpital, mais devant le commissariat général!

« Vous êtes fou ! cria-t-il à René. Est-ce un tour à jouer à un mourant?

— Vous n'êtes pas plus en danger de mort que moi-même, affirma le jeune homme en riant. Le serpent qui vous a mordu était un *faux* bargua ! Réjouissez-vous donc ! Vous êtes sauf!... Seulement, dame, vous aurez quelques explications à fournir à la police! »



CHAPITRE XXIX

ADIEU A LA RIVIÈRE NOIRE!

RAYA UMA ne fut pas le seul à être interrogé par les autorités. Les enfants, à leur tour, durent faire le récit de leurs aventures, apportant ainsi leur témoignage contre le bandit. Cela dura longtemps, car il y avait beaucoup à dire.

Enfin, laissant Uma en prison, René et les siens regagnèrent leur bateau.

« Avez-vous vu la tête de Raya Uma quand il a su que la morsure de mon serpent n'était pas mortelle? s'esclaffa Henri. Cette histoire va lui coûter cher!

— Il devrait bien se douter, pourtant, que le crime ne paie jamais! dit René en hochant la tête. En tout cas, le voici hors d'état de nuire pendant un bon bout de temps ! » Mme Marchai se tourna vers son fils en souriant.

« Ce petit serpent que tu dorlotais tant, Henri, t'a rendu en définitive un fier service.

— Oui. Mais je regrette de l'avoir perdu. Je m'y étais attaché.

— Ne répète pas ça quand Vuna sera là ! s'écria Denise en s'étirant au soleil sur sa chaise longue. Il serait capable de te donner un nouveau bargua... et un vrai cette fois! >>

Tout le monde se mit à rire. Comme il faisait bon paresser sur le pont du bateau, en toute sécurité! Quel plaisir de bavarder paisiblement entre soi! La famille Marchai savourait le bonheur d'être enfin réunie. Tala et Vuna se trouvaient à l'avant, en train de préparer un prochain départ.

«Je suis stupéfait, mes petits, de tous les dangers que vous avez courus! répéta une fois de plus René. Dire que votre mère et moi étions enfermés, impuissants, dans ce maudit hangar dont les fenêtres étaient munies de barreaux et la porte verrouillée... et que vous autres connaissiez les plus sensationnelles aventures! Vous avez été précipités au fond de cette gorge, vous avez failli être entraînés par la cataracte, vous avez rampé à travers des trous, exploré le sous-sol d'un temple ancien... et découvert de fabuleux trésors...

— Ça n'a pas toujours été drôle, avoua Jacques. Mais nous ne nous sommes pas découragés. Les filles ont été merveilleuses... et Kiki s'est montré à la hauteur lui aussi, ajouta le jeune garçon en riant.

— C'est bon de te revoir, Kiki, déclara Mme Marchai au perroquet. Tu nous as beaucoup manqué lorsque nous étions prisonniers dans ce hangar. Ta présence nous aurait amusés !

— A vos souhaits! répondit gravement Kiki en tendant la patte à la jeune femme qui la serra de bon cœur.

— Je suppose, mes enfants, reprit René au bout d'un moment, que je ne vous apprends rien en vous disant que vous avez fait la découverte du siècle? Uma, bien entendu, était sur la piste du trésor du temple. Mais s'il l'avait trouvé le premier, il l'aurait volé et nul n'en aurait profité sinon lui-même. Votre intervention a tout changé.

— Que pensez-vous des objets que nous avons remontés à la surface? demanda Denise. Cette coupe, la petite statue, le poignard et le peigne! Ne les trouvez-vous pas d'une grande beauté? Il est dommage que nous ne puissions pas les conserver!

— Impossible, en effet, mes petits. Ces chefs-d'œuvre appartiennent au monde entier... et pas seulement à notre génération, mais à toutes celles qui viendront après nous. Je suis fier de penser que c'est grâce à vous qu'ils seront connus.

— Est-ce qu'on va s'occuper d'exhumer le temple? demanda Jacques. Et que vont devenir tous les trésors qu'il renferme?

— Les objets précieux seront répartis dans différents musées, expliqua René. Quant au temple, il ne tardera pas à recevoir la visite d'archéologues célèbres, venus des quatre coins de l'univers.

— Les rencontrerons-nous? s'enquit Lucette avec intérêt.

— Pensez-vous! Dans quelques jours, une fois ces vacances terminées, n'oubliez pas que vous devez retourner à l'école, rappela René.

— Pourtant, insista Denise en faisant la moue, il me semble qu'on pourrait bien nous accorder d'assister aux fouilles.

— Grand Dieu! s'exclama Mme Marchai en riant. Elles peuvent durer cinq ou six ans! Tu aurais le temps d'oublier tout ce que tu as déjà appris en classe. Tu te doutes bien que ce n'est pas une mince affaire que de déblayer un temple pareil. Il ne s'agit plus de percer des trous, comme le faisait Uma, mais de dégager chaque pierre avec le plus grand soin!

— Tant pis! soupira Lucette. C'est égal, j'aurais bien aimé rester ici jusqu'au bout de l'aventure.

— Ma parole! s'écria René stupéfait. Tu n'en as donc pas assez! Celle que vous venez de vivre suffirait à satisfaire les plus difficiles! Décidément, vous êtes insatiables.

— Tout de même, insista Jacques, est-ce que nous ne

pourrions pas retourner au temple avant que les archéologues ne s'abattent dessus? J'aimerais vous montrer les couloirs que nous avons suivis... et aussi la grotte intérieure... et la cascade que l'on voit très bien du haut de la plateforme que Vuna a découverte. Hé, Vuna! Viens nous raconter comment tu as trouvé le chemin de l'eau-qui-tombe ! »

Vuna se hâta d'accourir. Tout fier, il raconta son histoire.

Quand il eut fini, Mme Marchai l'attira contre elle et déposa un baiser sur sa joue brune.

« Tu es un gentil garçon, Vuna. Et tu es très courageux aussi, dit-elle avec émotion. Tu as été un ami fidèle pour mes enfants. Quand nous quitterons ce pays, nous ne t'oublierons pas, tu sais!

— Mon patron se souviendra de moi? interrogea le petit indigène en se tournant vers Henri.

— Bien sûr, Vuna! Et lorsque nous reviendrons dans quelques années, pour visiter le temple restauré, c'est toi qui nous serviras de guide.

— D'ici là, intervint René, tu ne resteras pas seul, Vuna. Et tu ne retourneras pas non plus avec ton méchant oncle. J'ai parlé à Tala. Il veut bien se charger de toi et veiller à ce que tu deviennes plus tard un bon pilote comme lui. Mais, auparavant, il faudra que tu ailles à l'école pour t'instruire. Nous le promets-tu?

— Vuna promet, répondit l'enfant gravement. Vuna ira à l'école. Vuna se tiendra propre. Vuna fera tout ce que son patron lui a recommandé! »

II fit un petit salut raide, des plus imprévus, et retourna en courant auprès de Tala. Mais chacun avait bien vu qu'il avait les yeux pleins de larmes.

Un silence tomba.

«J'aime beaucoup Vuna, déclara soudain Lucette avec chaleur. Et toi, Jacques?

— Oui, nous l'aimons tous énormément. Et nous serons contents de le retrouver d'ici quelques années.

— En attendant, soupira Denise, voilà la fin de nos vacances qui approche déjà.

— Pas tout à fait cependant, rectifia Mme Marchai avec un malicieux sourire. Demandez à René ce qu'il a imaginé pour vous récompenser d'avoir fait de si magnifiques découvertes... »

Les enfants se tournèrent d'un seul élan vers le jeune homme.

« Oh! René! Dites vite!

— Eh bien, expliqua René en riant, j'ai décidé que nous ne rentrerions pas en France par avion mais... par bateau! Une véritable croisière, en somme! Cela allonge votre... heu... convalescence d'une semaine. Etes-vous contents?

— Ravis, René! Ravis! s'écria Lucette en battant des mains.

— Quelle bonne idée! dit Henri.

— En avons-nous de la chance! s'exclama Denise.

— Adieu, rivière de l'aventure! Nous allons te quitter pour la mer! » murmura Jacques en regardant le cours d'eau qui clapotait au flanc du bateau.

Mme Marchai se leva de son siège.

« Voici Tala. Il est l'heure de passer à table, mes enfants !

— Enfants! Fanfan! En avant, Fanfan la Tulipe! » s'écria Kiki en battant des ailes.

Car, à son habitude, il tenait cette fois encore à avoir le dernier mot.